







THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Edition collationnée fur les textes originaux
& ornée de Gravures à l'eau-forte

PAR

FREDERIC HILLEMACHER

TOME QUATRIÈME



LION
N. SCHEURING, ÉDITEUR

M DCCC LXVII

LE THEATRE

DE MOLIERE.

Tiré à 400 exemplaires.

LYON. — IMPRIMERIE LOUIS PERRIN.





POQVELIN MOLIERE

GRAVÉ PAR FREDERIC HILLEMACHER

D'APRES LE PORTRAICT ORIGINAL DU TEMPS

qui est dans la Gallerie de Mr Camille Marcille

à Chartres

1857

LE THEATRE

DE

JEAN-BAPTISTE POQUELIN

DE MOLIERE

Collationné minutieufement fur les premières Editions
& fur celles des années 1666, 1674 & 1682

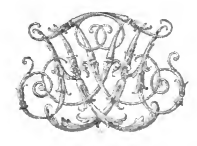
ORNÉ DE VIGNETTES

gravées à l'eau-forte d'après les compofitions de différents artiftes

PAR

FRÉDÉRIC HILLEMACHER.

TOME IV.



LYON

NICOLAS SCHEURING, ÉDITEUR

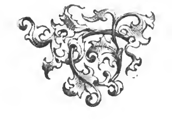
rue Boiffac, 9

M D CCC LXVII.



L'AMOUR MEDECIN

comedie-ballet en trois actes, en profe.



JOUÉE PAR ORDRE DU ROY

à Verfailles

le 15 feptembre 1665.

ET REPRESENTÉE POUR LA PREMIERE FOIS A PARIS

fur le theatre du Palais Royal

le 22 du mefme mois.

AU LECTEUR

CE n'eſt icy qu'un ſimple Crayon, un petit Impromptu dont le Roy a voulu ſe faire un divertiſſement. Il eſt le plus précipité de tous ceux que Sa Majeſté m'ait commandez; & lors que je diray qu'il a eſté propoſé, fait, appris & repreſenté en cinq jours, je ne diray que ce qui eſt vray. Il n'eſt pas neceſſaire de vous advertir qu'il y a beaucoup de choſes qui dépendent de l'action. On ſçait bien que les Comedies ne ſont faites que pour eſtre jouées; & je ne conſeille de lire celle-cy qu'aux perſonnes qui ont des yeux pour découvrir, dans la lecture, tout le jeu du Theatre. Ce que je vous diray, c'eſt qu'il ſeroit à ſouhaiter que ces ſortes d'Ouvrages pûſſent toûjours ſe monſtrer à vous avec les ornemens qui les accompagnent chez le Roy : vous les verriez dans un eſtat beaucoup plus ſupportable; & les Airs & les Symphonies de l'incomparable monſieur Lully, meſlez à la beauté des Voix & à l'adreſſe des Danceurs, leur donnent ſans doute des graces dont ils ont toutes les peines du monde à ſe paſſer.



PROLOGUE.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET.

LA COMEDIE.

Quittons, quittons noſtre vaine querelle,
Ne nous diſputons point nos talens tour à tour;
Et d'une gloire plus belle
Picquons-nous en ce jour.
Uniſſons-nous tous trois d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roy du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous tous trois d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roy du monde.

LA COMEDIE.

De ſes travaux, plus grands qu'on ne peut croire,
Il ſe vient quelquefois délaſſer parmy nous.
Eſt-il de plus grande gloire?
Eſt-il bon-heur plus doux?
Uniſſons-nous tous trois d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roy du monde.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Uniſſons-nous tous trois d'une ardeur ſans ſeconde,
Pour donner du plaiſir au plus grand Roy du monde.



LES PERSONNAGES

SGANARELLE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Sganarelle.
CLITANDRE, amant de Lucinde.
LUCRECE, niece de Sganarelle.
AMINTE, voiſine de Sganarelle.
LYSETTE, ſuivante de Lucinde.
M. GUILLAUME, vendeur de tapiſſeries.
M. JOSSE, orfévre.

M. TOMÈS,	Medecins.
M. DES FONANDRÈS,	
M. MACROTON,	
M. BAHYS,	
M. FILERIN,	

LE NOTAIRE.

Champagne, valet de Sganarelle.
Quatre Medecins, dançant.
Un Operateur, chantant.
Trivelins & Scaramouches, dançant.
Jeux, Ris, Plaiſirs, dançant.

La ſcene eſt à Paris, dans une ſalle de la maiſon de Sganarelle.



L'AMOUR MEDECIN

COMEDIE-BALLET.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle, Lucrece, Aminte, Monſieur Guillaume, Monſieur Joſſe.

SGANARELLE.

HA! l'eſtrange choſe que la vie! & que je puis bien dire avec ce grand Philoſophe de l'antiquité, que *qui terre a, guerre a*, & qu'un mal-heur ne vient jamais ſans l'autre! Je n'avois qu'une femme, qui eſt morte.

M. GUILLAUME.

Et combien donc en voulez-vous avoir?

SGANARELLE.

Elle eſt morte, Monſieur mon amy; cette perte m'eſt tres-ſenſible, & je ne puis m'en reſſouvenir ſans pleurer. Je n'eſtois pas fort ſatisfait de ſa conduite, & nous avions le plus ſouvent diſpute enſemble; mais enfin, la mort r'ajuſte toutes choſes. Elle eſt morte; je la pleure. Si elle eſtoit en vie, nous nous querellerions. De tous les enfans que le Ciel m'avoit donnez, il ne m'a laiſſé qu'une Fille, & cette Fille eſt toute ma peine; car enfin, je la voy dans une mélancolie la plus ſombre du monde, dans une triſteſſe épouvantable, dont il n'y a pas moyen de la retirer, & dont je ne ſçaurois meſme apprendre la cauſe. Pour moy, j'en perds l'eſprit, & j'aurois beſoin d'un bon conſeil ſur cette matiere. (*A Lucrece.*) Vous eſtes ma Niece; (*à Aminte*) vous, ma voiſine; (*à M. Guillaume & à M. Joſſe*) & vous, mes comperes & mes amis; je vous prie de me conſeiller tous ce que je dois faire.

M. JOSSE.

Pour moy, je tiens que la braverie, que l'ajuſtement, eſt la choſe qui réjoüit le plus les filles; &, ſi j'eſtois que de vous, je luy acheterois dés aujourd'huy une belle Garniture de diamans, ou de Rubis, ou d'Eſmeraudes.

M. GUILLAUME.

Et moy, ſi j'eſtois en voſtre place, j'acheterois une belle Tenture de tapiſſerie de verdure ou à perſonnages, que je

ferois mettre à fa Chambre, pour luy réjoüir l'efprit & la veuë.

AMINTE.

Pour moy, je ne ferois point tant de façon; & je la marierois fort bien, & le plûtoft que je pourrois, avec cette Perfonne qui vous la fit, dit-on, demander il y a quelque temps.

LUCRECE

Et moy, je tiens que voftre Fille n'eft point du tout propre pour le mariage. Elle eft d'une complexion trop délicate & trop peu faine; & c'eft la vouloir envoyer bien-toft en l'autre monde, que de l'expofer, comme elle eft, à faire des enfans. Le monde n'eft point du tout fon fait; & je vous confeille de la mettre dans un Couvent, où elle trouvera des divertiffemens qui feront mieux de fon humeur.

SGANARELLE.

Tous ces confeils font admirables affeurément; mais je les tiens un peu interessez, & trouve que vous me confeillez fort bien pour vous. Vous eftes Orfévre, monfieur Joffe, et voftre confeil fent fon homme qui a envie de fe défaire de fa marchandife. Vous vendez des Tapifferies, monfieur Guillaume, & vous avez la mine d'avoir quelque Tenture qui vous incommode. Celuy que vous aimez, ma Voifine, a, dit-on, quelque inclination pour ma Fille; & vous ne feriez pas fafchée de la voir la femme d'un autre. Et quant à vous, ma chere Niece, ce n'eft pas mon deffein, comme on fçait, de marier ma Fille avec qui que ce foit, & j'ay mes raifons pour cela; mais le confeil que vous me donnez de la faire Religieufe eft d'une femme qui pourroit bien fouhaiter charitablement d'eftre mon

heritiere univerſelle. Ainſi, Meſſieurs & Meſdames, quoy que tous vos conſeils ſoient les meilleurs du monde, vous trouverez bon, s'il vous plaîſt, que je n'en ſuive aucun. (*Seul.*) Voila de mes donneurs de conſeils à la mode.

SCENE II.

Lucinde, Sganarelle.

SGANARELLE.

Ha ! voila ma Fille qui prend l'air. Elle ne me void pas. Elle ſoûpire ; elle leve les yeux au Ciel. (*A Lucinde.*) Dieu vous gard ! Bon jour, ma Mie. Hé bien ! qu'eſt-ce? Comme vous en va ? Hé quoy ! toûjours triſte & melancolique comme cela, & tu ne veux pas me dire ce que tu as ? Allons donc, découvre-moy ton petit cœur. Là, ma pauvre Mie, dy, dy ; dy tes petites penſées à ton petit Papa mignon. Courage! Veux-tu que je te baiſe? Vien. (*A part.*) J'enrage de la voir de cette humeur-là. (*A Lucinde.*) Mais, dy-moy, me veux-tu faire mourir de deſplaiſir? Et ne puis-je ſçavoir d'où vient cette grande langueur ? Deſcouvre-m'en la cauſe, & je te promets que je feray toutes choſes pour toy. Oüy, tu n'as qu'à me dire le ſujet de ta triſteſſe : je t'affeure icy & te fais ferment qu'il n'y a rien que je ne faſſe pour te ſatisfaire ; c'eſt tout dire. Eſt-ce que tu es jalouſe de quelqu'une de tes compagnes que tu voyes plus brave que toy, & ſeroit-il quelque eſtoffe nouvelle dont tu vouluſſes avoir un habit? Non. Eſt-ce que ta Chambre ne te ſemble pas aſſez parée, & que tu ſouhaitterois quelque Cabinet de la foire Saint-Laurent? Ce n'eſt pas cela. Aurois-tu envie d'apprendre quelque choſe, & veux-tu que je te donne

un Maiſtre pour te montrer à joüer du Claveſſin? Nenny. Aymerois-tu quelqu'un, & ſouhaitterois-tu d'eſtre mariée? (*Lucinde luy fait ſigne que c'eſt cela.*)

SCENE III.

Lyſette, Lucinde, Sganarelle.

LYSETTE.

Hé bien! Monſieur, vous venez d'entretenir voſtre Fille : avez-vous ſceu la cauſe de ſa mélancolie?

SGANARELLE.

Non. C'eſt une Coquine qui me fait enrager.

LYSETTE.

Monſieur, laiſſez-moy faire, je m'en vais la ſonder un peu.

SGANARELLE.

Il n'eſt pas neceſſaire; & puis qu'elle veut eſtre de cette humeur, je ſuis d'avis qu'on l'y laiſſe.

LYSETTE.

Laiſſez-moy faire, vous dy-je : peut-eſtre qu'elle ſe découvrira plus librement à moy qu'à vous. (*A Lucinde.*) Quoy! Madame, vous ne nous direz point ce que vous avez, & vous

voulez affliger ainſi tout le monde? Il me ſemble qu'on n'agiſt point comme vous faites; & que, ſi vous avez quelque repugnance à vous expliquer à un Pere, vous n'en devez avoir aucune à me deſcouvrir voſtre cœur. Dites-moy, ſouhaittez-vous quelque choſe de luy? Il nous a dit plus d'une fois qu'il n'eſpargneroit rien pour vous contenter. Eſt-ce qu'il ne vous donne pas toute la liberté que vous ſouhaitteriez? Et les Promenades & les Cadeaux ne tenteroient-il point voſtre ame? Heu. Avez-vous receu quelque deſplaiſir de quelqu'un? Heu. N'auriez-vous point quelque ſecrette inclination, avec qui vous ſouhaitteriez que voſtre Pere vous mariaſt? Ha! je vous entens. Voila l'affaire. Que diable! Pourquoy tant de façons? Monſieur, le myſtere eſt découvert, &...

SGANARELLE, *l'interrompant.*

Va, Fille ingrate, je ne te veux plus parler, & je te laiſſe dans ton obſtination.

LUCINDE.

Mon Pere, puis que vous voulez que je vous diſe la choſe...

SGANARELLE.

Oüy, je pers toute l'amitié que j'avois pour toy.

LYSETTE.

Monſieur, ſa triſteſſe...

SGANARELLE.

C'eſt une Coquine qui me veut faire mourir.

LUCINDE.

Mon Pere, je veux bien...

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas la recompenſe de t'avoir eſlevée comme j'ay fait.

LYSETTE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE.

Non, je ſuis contr'elle dans une colere épouvantable.

LUCINDE.

Mais, mon Pere...

SGANARELLE.

Je n'ay plus aucune tendreſſe pour toy.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

C'eſt une Friponne.

LUCINDE.

Mais...

SGANARELLE.

Une Ingrate.

LYSETTE.

Mais...

SGANARELLE.

Une Coquine, qui ne me veut pas dire ce qu'elle a.

LYSETTE.

C'eſt un Mary qu'elle veut.

SGANARELLE, *faiſant ſemblant de ne pas entendre.*

Je l'abandonne.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Je la deteſte.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Et la renonce pour ma Fille.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Non, ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

Un Mary.

SGANARELLE.

Ne m'en parlez point.

LYSETTE.

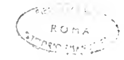
Un Mary, un Mary, un Mary.

SCENE IV.

Lysette, Lucinde.

LYSETTE.

On dit bien vray, qu'il n'y a point de pires sourds que ceux qui ne veulent point entendre.



LUCINDE.

Hé bien ! Lyfette, j'avois tort de cacher mon defplaifir, & je n'avois qu'à parler, pour avoir tout ce que je fouhaittois de mon Pere ! Tu le vois.

LYSETTE.

Par ma foy, voila un vilain homme ; & je vous avouë que j'aurois un plaifir extrefme à luy joüer quelque tour. Mais, d'où vient donc, Madame, que jufqu'icy vous m'avez caché voftre mal ?

LUCINDE.

Helas ! dequoy m'auroit fervy de te le defcouvrir plûtoft ? & n'aurois-je pas autant gagné à le tenir caché toute ma vie ? Crois-tu que je n'aye pas bien préveu tout ce que tu vois maintenant ? Que je ne fceuffe pas à fond tous les fentimens de mon Pere, & que le refus qu'il a fait porter à celuy qui m'a demandée par un amy, n'ait pas eftouffé dans mon ame toute forte d'efpoir ?

LYSETTE.

Quoy ! c'eft cét Inconnu qui vous a fait demander, pour qui vous...

LUCINDE.

Peut-eftre n'eft-il pas honnefte à une fille de s'expliquer fi librement ; mais enfin je t'avouë que, s'il m'eftoit permis de vouloir quelque chofe, ce feroit luy que je voudrois. Nous n'avons eu enfemble aucune converfation, & fa bouche

ne m'a point declaré la paſſion qu'il a pour moy; mais, dans tous les lieux où il m'a pû voir, ſes regards & ſes actions m'ont toûjours parlé ſi tendrement, & la demande qu'il a fait faire de moy m'a paru d'un ſi honneſte homme, que mon cœur n'a pû s'empeſcher d'eſtre ſenſible à ſes ardeurs; & cependant, tu vois où la dureté de mon Pere reduit toute cette tendreſſe.

LYSETTE.

Allez, laiſſez-moy faire. Quelque ſujet que j'aye de me plaindre de vous du ſecret que vous m'avez fait, je ne veux pas laiſſer de ſervir voſtre amour; & pourveu que vous ayez aſſez de reſolution...

LUCINDE.

Mais que veux-tu que je faſſe contre l'authorité d'un Pere? Et, s'il eſt inexorable à mes vœux...

LYSETTE.

Allez, allez, il ne faut pas ſe laiſſer mener comme un oyſon; & pourveu que l'honneur n'y ſoit pas offencé, on peut ſe liberer un peu de la tyrannie d'un Pere. Que pretend-il que vous faſſiez? N'eſtes-vous pas en âge d'eſtre mariée? & croit-il que vous soyez de marbre? Allez, encore un coup, je veux ſervir voſtre paſſion; je prens dés à preſent ſur moy tout le soin de ſes intereſts, & vous verrez que je ſçay des détours... Mais je vois voſtre Pere. Rentrons, & me laiſſez agir.

SCENE V.

SGANARELLE, *seul.*

Il eſt bon quelquefois de ne point faire ſemblant d'entendre les choſes qu'on n'entend que trop bien; & j'ay fait ſagement, de parer la déclaration d'un deſir que je ne ſuis pas resolu de contenter. A-t-on jamais rien veu de plus tyrannique que cette couſtume où l'on veut aſſujettir les peres; rien de plus impertinent & de plus ridicule que d'amaſſer du bien avec de grands travaux, & élever une fille avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, pour ſe deſpoüiller de l'un & de l'autre entre les mains d'un homme qui ne nous touche de rien? Non, non, je me mocque de cét usage, & je veux garder mon bien & ma Fille pour moy.

SCENE VI.

Lyſette, Sganarelle.

LYSETTE, *courant ſur le theatre & feignant de ne pas voir Sganarelle.*

Ha! malheur! ha! diſgrace! ha! pauvre ſeigneur Sganarelle, où pourray-je te rencontrer?

SGANARELLE, *à part.*

Que dit-elle là?

LYSETTE, *courant toûjours.*

Ha ! miſerable Pere ! que feras-tu quand tu ſçauras cette nouvelle ?

SGANARELLE.

Que fera-ce ?

LYSETTE.

Ma pauvre Maiſtreſſe !

SGANARELLE.

Je ſuis perdu.

LYSETTE.

Ha !

SGANARELLE, *courant aprés Lyſette.*

Lyſette.

LYSETTE.

Quelle infortune !

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Quel accident !

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE.

Quelle fatalité !

SGANARELLE.

Lyſette.

LYSETTE, *s'arreſtant.*

Ha ! Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce ?

LYSETTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

LYSETTE.

Voſtre Fille...

SGANARELLE.

Ha ! ha !

LYSETTE.

Monfieur, ne pleurez donc point comme cela, car vous me feriez rire.

SGANARELLE.

Dy donc vifte.

LYSETTE.

Voftre Fille, toute faifie des paroles que vous luy avez dites, & de la colere effroyable où elle vous a veu contr'elle, eft montée vifte dans fa Chambre, &, pleine de defefpoir, a ouvert la feneftre qui regarde fur la Riviere.

SGANARELLE.

Hé bien?

LYSETTE.

Alors, levant les yeux au Ciel : Non, a-t-elle dit, il m'eft impoffible de vivre avec le courroux de mon Pere; &, puis qu'il me renonce pour fa Fille, je veux mourir.

SGANARELLE.

Elle s'eft jettée?

LYSETTE.

Non, Monfieur : elle a fermé tout doucement la feneftre, & s'eft allée mettre fur fon lict. Là, elle s'eft prife à pleurer

amerement; & tout d'un coup ſon viſage a pâly, ſes yeux ſe ſont tournez, le cœur luy a manqué, & elle m'eſt demeurée entre les bras.

SGANARELLE.

Ha! ma fille!

LYSETTE.

A force de la tourmenter, je l'ay fait revenir; mais cela luy reprend de moment en moment, & je croy qu'elle ne paſſera pas la journée.

SGANARELLE.

Champagne! Champagne! Champagne!

SCENE VII.

Champagne, Lyſette, Sganarelle.

SGANARELLE.

Viſte, qu'on m'aille querir des Medecins, & en quantité. On n'en peut trop avoir dans une pareille avanture. Ha! ma Fille! ma pauvre Fille!





PREMIER ENTR-ACTE.

PREMIERE ENTRÉE.

Champagne, en dançant, frappe aux portes de quatre Medecins.

SECONDE ENTRÉE.

Les quatre Medecins dancent & entrent avec ceremonie chez le Pere de la malade.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE.

UE voulez-vous donc faire, Monſieur, de quatre Medecins? N'eſt-ce pas aſſez d'un pour tuër une perſonne?

SGANARELLE.

Taiſez-vous. Quatre conſeils valent mieux qu'un.

LYSETTE.

Eſt-ce que voſtre Fille ne peut pas bien mourir ſans le ſecours de ces Meſſieurs-là?

SGANARELLE.

Eſt-ce que les Medecins font mourir?

LYSETTE.

Sans doute; & j'ay connu un homme qui prouvoit, par bonnes raiſons, qu'il ne faut jamais dire, une telle perſonne eſt morte d'une fiévre & d'une fluxion ſur la poictrine, mais, elle eſt morte de quatre Medecins & de deux Apothicaires.

SGANARELLE.

Chut. N'offencez pas ces meſſieurs-là.

LYSETTE.

Ma foy, Monſieur, noſtre chat eſt réchappé depuis peu d'un ſaut qu'il fit du haut de la maiſon dans la ruë, & il fut trois jours ſans manger, & ſans pouvoir remuër ny pié ny patte; mais il eſt bien heureux de ce qu'il n'y a point de chats medecins, car ſes affaires eſtoient faites, & ils n'auroient pas manqué de le purger & de le ſaigner.

SGANARELLE.

Voulez-vous vous taire? vous dy-je. Mais voyez quelle impertinence! Les voicy.

LYSETTE.

Prenez garde, vous allez eſtre bien édifié. Ils vous diront en latin que voſtre Fille eſt malade.

SCENE II.

Meſſieurs Tomès, Des Fonandrès, Macroton, Bahys; Sganarelle, Lyſette.

SGANARELLE.

Hé bien! Meſſieurs?

MONSIEUR TOMÈS.

Nous avons veu ſuffiſamment la malade, & ſans doute qu'il y a beaucoup d'impuretez en elle.

SGANARELLE.

Ma Fille eſt impure!

MONSIEUR TOMES.

Je veux dire qu'il y a beaucoup d'impuretez dans ſon corps, quantité d'humeurs corrompuës.

SGANARELLE.

Ha! je vous entens.

MONSIEUR TOMES.

Mais... nous allons conſulter enſemble.

SGANARELLE.

Allons, faites donner des ſieges.

LYSETTE, *à M. Tomès.*

Ha! Monſieur, vous en eſtes?

SGANARELLE, *à Lyſette.*

Dequoy donc connoiſſez-vous Monſieur?

LYSETTE.

De l'avoir veu l'autre jour, chez la bonne amie de madame voſtre Niece.

MONSIEUR TOMES.

Comment ſe porte ſon Cocher?

LYSETTE.

Fort bien. Il eſt mort.

MONSIEUR TOMES.

Mort!

LYSETTE.

Oüy.

MONSIEUR TOMES.

Cela ne ſe peut.

LYSETTE.

Je ne ſçay pas ſi cela ſe peut, mais je ſçay bien que cela eſt.

MONSIEUR TOMES.

Il ne peut pas eſtre mort, vous dy-je.

LYSETTE.

Et moy, je vous dy qu'il eſt mort & enterré.

MONSIEUR TOMES.

Vous vous trompez.

LYSETTE.

Je l'ay veu.

MONSIEUR TOMES.

Cela eſt impoſſible. Hippocrate dit que ces ſortes de maladies ne ſe terminent qu'au quatorze, ou au vingt-un; & il n'y a que six jours qu'il eſt tombé malade.

LYSETTE.

Hippocrate dira ce qu'il luy plaira; mais le Cocher eſt mort.

SGANARELLE.

Paix, difcoureufe. Allons, fortons d'icy. Meffieurs, je vous fupplie de confulter de la bonne maniere. Quoy que ce ne foit pas la couftume de payer auparavant, toutesfois, de peur que je l'oublie, & afin que ce foit une affaire faite, voicy... (*Il les paye, & chacun en recevant l'argent fait un gefte different.*)

SCENE III.

Meffieurs Tomès, Des Fonandrès, Macroton, Bahys.

(*Ils s'affeyent et touffent.*)

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Paris eft eftrangement grand, & il faut faire de longs trajets quand la Pratique donne un peu.

MONSIEUR TOMÈS.

Il faut avoüer que j'ay une Mule admirable pour cela, & qu'on a peine à croire le chemin que je luy fais faire tous les jours.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

J'ay un Cheval merveilleux, & c'eft un animal infatigable.

MONSIEUR TOMÈS.

Sçavez-vous le chemin que ma Mule a fait aujourd'huy?

J'ay efté premierement tout contre l'Arfenal ; de l'Arfenal, au bout du Faux-bourg Saint-Germain ; du Faux-bourg Saint-Germain, au fond du Marais ; du fond du Marais, à la Porte Saint-Honoré ; de la Porte Saint-Honoré, au Faux-bourg Saint-Jacques ; du Faux-bourg Saint-Jacques, à la Porte de Richelieu ; de la Porte de Richelieu, icy ; & d'icy, je dois aller encore à la Place Royale.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Mon Cheval a fait tout cela aujourd'huy ; &, de plus, j'ay efté à Ruel voir un malade.

MONSIEUR TOMES.

Mais, à propos, quel party prenez-vous dans la querelle des deux medecins Theophrafte & Artemius? car c'eft une affaire qui partage tout noftre Corps.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Moy, je fuis pour Artemius.

MONSIEUR TOMÈS.

Et moy auffi. Ce n'eft pas que fon avis, comme on a veu, n'ait tué le malade, & que celuy de Theophrafte ne fuft beaucoup meilleur, affeurément ; mais enfin, il a tort dans les circonftances, & il ne devoit pas eftre d'un autre avis que fon Ancien. Qu'en dites-vous?

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Sans doute. Il faut toûjours garder les formalitez, quoy qu'il puiſſe arriver.

MONSIEUR TOMES.

Pour moy, j'y ſuis ſevere en diable, à moins que ce ſoit entre amis ; & l'on nous aſſembla un jour, trois de nous autres, avec un Medecin de dehors, pour une conſultation où j'arreſtay toute l'affaire, & ne voulus point endurer qu'on opinaſt, ſi les choſes n'alloient dans l'ordre. Les gens de la Maiſon faiſoient ce qu'ils pouvoient, & la maladie preſſoit ; mais je n'en voulus point démordre, & la malade mourut bravement pendant cette conteſtation.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

C'eſt fort bien fait d'apprendre aux gens à vivre, & de leur montrer leur bec jaune.

MONSIEUR TOMES.

Un homme mort n'eſt qu'un homme mort, & ne fait point de conſequence ; mais une formalité negligée porte un notable préjudice à tout le corps des Medecins.

SCENE IV.

Sganarelle, Messieurs Tomès, Des Fonandrès, Macroton, Bahys.

SGANARELLE.

Messieurs, l'oppression de ma Fille augmente; je vous prie de me dire viste ce que vous avez resolu.

MONSIEUR TOMES, *à M. Des Fonandrès.*

Allons, Monsieur.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Non, Monsieur; parlez, s'il vous plaist.

MONSIEUR TOMÈS.

Vous vous mocquez.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Je ne parleray pas le premier.

MONSIEUR TOMES.

Monsieur.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Monſieur.

SGANARELLE.

Hé! de grace, Meſſieurs, laiſſez toutes ces ceremonies, & ſongez que les choſes preſſent.

(*Ils parlent tous quatre à la fois.*)

MONSIEUR TOMES.

La maladie de voſtre Fille...

MONSIEUR DES FONANDRES.

L'avis de tous ces Meſſieurs tous enſemble...

MONSIEUR MACROTON.

A-prés. a-voir. bi-en. con-ſul-té...

MONSIEUR BAHYS.

Pour raiſonner...

SGANARELLE.

Hé! Meſſieurs, parlez l'un aprés l'autre, de grace.

MONSIEUR TOMÈS.

Monſieur, nous avons raiſonné ſur la maladie de voſtre Fille; & mon avis, à moy, eſt que cela procede d'une grande

chaleur de sang : ainsi, je conclus à la saigner le plûtost que vous pourrez.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Et moy, je dy que sa maladie est une pourriture d'humeurs causée par une trop grande repletion : ainsi, je conclus à luy donner de l'hemetique.

MONSIEUR TOMÈS.

Je soûtiens que l'hemetique la tuera.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Et moy, que la saignée la fera mourir.

MONSIEUR TOMES.

C'est bien à vous de faire l'habile homme!

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Oüy, c'est à moy; & je vous presteray le colet en tout genre d'érudition.

MONSIEUR TOMÈS.

Souvenez-vous de l'Homme que vous fistes crever ces jours passez.

MONSIEUR DES FONANDRÈS.

Souvenez-vous de la Dame que vous avez envoyée en l'autre monde, il y a trois jours.

MONSIEUR TOMES, *à Sganarelle.*

Je vous ay dit mon avis.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Je vous ay dit ma penſée.

MONSIEUR TOMES.

Si vous ne faites ſaigner tout-à-l'heure voſtre Fille, c'eſt une perſonne morte. (*Il ſort.*)

MONSIEUR DES FONANDRES.

Si vous la faites ſaigner, elle ne ſera pas en vie dans un quart-d'heure. (*Il ſort.*)

SCENE V.

Sganarelle, Meſſieurs Macroton, Bahys.

SGANARELLE.

A qui croire des deux? & quelle reſolution prendre ſur des avis ſi oppoſez? Meſſieurs, je vous conjure de déterminer mon eſprit, & de me dire, ſans paſſion, ce que vous croyez le plus propre à ſoulager ma Fille.

MONSIEUR MACROTON. (*Il parle en allongeant les mots.*)

Mon-ſi-eur, dans.ces.ma-tie-res-là, il.faut.pro-ce-der.a-vec-que.cir-con-ſpec-tion, &.ne.ri-en.ſai-re, com-me.on.dit, à. la.vo-lé-e; d'au-tant.que.les.ſau-tes.qu'on.y.peut.ſai-re.ſont, ſe-lon.noſ-tre.maiſ-tre.Hip-po-cra-te, d'une.dan-ge-reu-ſe.con-ſe-quen-ce.

MONSIEUR BAHYS. (*Celuy-cy parle toûjours en bredoüillant.*)

Il eſt vray. Il faut bien prendre garde à ce qu'on fait car ce ne ſont pas icy des jeux d'enfant; & quand on a failly il n'eſt pas ayſé de réparer le manquement & de reſtablir ce qu'on a gaſté. *Experimentum periculoſum.* C'eſt pourquoy il s'agiſt de raiſonner auparavant comme il faut de peſer meu-rement les choſes de regarder le temperament des Gens d'exa-miner les cauſes de la maladie & de voir les remedes qu'on y doit apporter.

SGANARELLE, *à part.*

L'un va en tortuë; & l'autre court la poſte.

MONSIEUR MACROTON.

Or.Mon-ſi-eur, pour.ve-nir.au.fait, je.trou-ve.que.voſ-tre. Fil-le.a.u-ne.ma-la-die.chro-ni-que, &.qu'el-le.peut.pe-ri-cli-ter, ſi.on.ne.luy.don-ne.du.ſe-cours. D'au-tant.que.les.sym-ptô-mes.qu'el-le.a.ſont.in-di-ca-tiſs.d'u-ne.va-peur.fu-li-gi-neu-ſe.&.mor-di-can-te, qui.luy.pi-co-te.les.mem-bra-nes.du. cer-veau. Or.cet-te.va-peur, que.nous.nom-mons.en.grec. *at-mos*, eſt.cau-ſé-e.par.des.hu-meurs.pu-tri-des, te-na-ces.&. con-glu-ti-neu-ſes, qui.ſont.con-te-nu-ës.dans.le.bas-ven-tre.

MONSIEUR BAHYS.

Et comme ces humeurs ont efté là engendrées par une longue fucceffion de temps elles s'y font recuites & ont acquis cette malignité qui fume vers la region du cerveau.

MONSIEUR MACROTON.

Si.bi-en.donc.que, pour.ti-rer, def-ta-cher, ar-ra-cher, ex-pul-fer, é-va-cu-ër.lef-di-tes.hu-meurs, il.fau-dra.u-ne.pur-ga-ti-on.vi-gou-reu-fe. Mais.au.pré-a-la-ble, je.trou-ve.à.pro-pos, &.il.n'y.a.pas.d'in-con-ve-ni-ent, d'u-fer.de.pe-tits.re-me-des. a-no-dins, c'eft-à-di-re, de.pe-tits.la-ve-mens.re-mol-li-ans.&. dé-ter-fifs, de.ju-leps.&.de.fi-rops.ra-fraî-chif-fans.qu'on.mef-le-ra.dans.fa.pti-fa-ne.

MONSIEUR BAHYS.

Aprés nous en viendrons à la purgation & à la faignée que nous reïtererons s'il en eft befoin.

MONSIEUR MACROTON.

Ce.n'eft.pas.qu'a-vec.que.tout.ce-la.vof tre.Fil-le.ne.puif-fe.mou-rir; mais.au.moins.vous.au-rez.fait.quel-que.cho-fe, &.vous.au-rez.la.con-fo-la-ti-on.qu'el-le.fe-ra.mor-te.dans.les. for-mes.

MONSIEUR BAHYS.

Il vaut mieux mourir felon les régles que de réchapper contre les régles.

MONSIEUR MACROTON.

Nous.vous.di-ſons.ſin-ce-re-ment.noſ-tre.pen-ſé-e.

MONSIEUR BAHYS.

Et vous avons parlé comme nous parlerions à noſtre propre frere.

SGANARELLE, *à M. Macroton, en allongeant les mots.*

Je.vous.rens.tres-hum-bles.gra-ces.

(*A M. Bahys, en bredoüillant.*)

Et vous ſuis infiniment obligé de la peine que vous avez priſe.

SCENE VI.

SGANARELLE, *ſeul.*

Me voila juſtement un peu plus incertain que je n'eſtois auparavant. Morbleu! Il me vient une fantaiſie : il faut que j'aille acheter de l'Orvietan, & que je luy en faſſe prendre; l'Orvietan eſt un remede dont beaucoup de gens ſe ſont bien trouvez.

SCENE VII.

Un Operateur, Sganarelle.

SGANARELLE.

Hola! Monſieur, je vous prie de me donner une Boëte de voſtre Orvietan, que je m'en vay vous payer.

L'OPERATEUR *chante.*

L'Or de tous les Climats qu'entoure l'Ocean
Peut-il jamais payer ce ſecret d'importance?
Mon Remede guerit, par ſa rare excellence,
Plus de maux qu'on n'en peut nombrer dans tout un an :
La Gale,
La Rogne,
La Tigne,
La Fiévre,
La Peſte,
La Goutte,
Verole,
Deſcente,
Rougeole.
O grande puiſſance de l'Orvietan!

SGANARELLE.

Monſieur, je croy que tout l'Or du monde n'eſt pas capable de payer voſtre remede : mais, pourtant, voicy une piece de trente ſols que vous prendrez, s'il vous plaiſt.

L'OPERATEUR *chante.*

Admirez mes bontez, & le peu qu'on vous vend
Ce Threfor merveilleux que ma main vous difpenfe.
Vous pouvez, avec luy, braver en affeurance
Tous les maux que fur nous l'ire du Ciel répand :
La Gale,
La Rogne,
La Tigne,
La Fiévre,
La Pefte,
La Goutte,
Verole,
Defcente,
Rougeole.
O grande puiffance de l'Orvietan!





SECOND ENTR'ACTE.

ENTREE.

Plufieurs Trivelins, & plufieurs Scaramouches, Valets de l'Operateur, fe rejouÿffent en dançant.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Meſſieurs Filerin, Tomès, Des Fonandrès.

MONSIEUR FILERIN.

N'AVEZ-VOUS point de honte, Meſſieurs, de monſtrer ſi peu de prudence, pour des Gens de voſtre âge, & de vous eſtre querellez comme de jeunes eſtourdis? Ne voyez-vous pas bien quel tort ces ſortes de querelles nous font parmy le monde? & n'eſt-ce pas aſſez que les Sçavans voyent les contrarietez & les diſſentions qui ſont entre nos Autheurs & nos anciens Maiſtres, ſans deſcouvrir encore au Peuple, par nos débats & nos querelles, la forfanterie de noſtre Art? Pour moy, je ne comprens rien du tout à cette meſchante politique de quelques-uns de nos Gens, & il faut confeſſer que toutes ces con-

teſtations nous ont deſcriez depuis peu d'une eſtrange maniere; & que, ſi nous n'y prenons garde, nous allons nous rüiner nous-meſmes. Je n'en parle pas pour mon intereſt; car, Dieu mercy, j'ay déja eſtably mes petites affaires. Qu'il vente, qu'il pleuve, qu'il greſle, ceux qui ſont morts ſont morts, & j'ay dequoy me paſſer des vivans. Mais enfin, toutes ces diſputes ne vallent rien pour la Medecine. Puis que le Ciel nous fait la grace que, depuis tant de ſiecles, on demeure infatué de nous, ne deſabuſons point les Hommes avec nos cabales extravagantes, & profitons de leur ſottiſe le plus doucement que nous pourrons. Nous ne ſommes pas les ſeuls, comme vous ſçavez, qui taſchons à nous prévaloir de la foibleſſe humaine. C'eſt-là que va l'eſtude de la pluſpart du monde; & chacun s'efforce de prendre les Hommes par leur foible pour en tirer quelque profit. Les Flateurs, par exemple, cherchent à profiter de l'amour que les Hommes ont pour les loüanges, en leur donnant tout le vain encens qu'ils ſouhaittent; & c'eſt un Art où l'on fait, comme on void, des fortunes conſiderables. Les Alchimiſtes taſchent à profiter de la paſſion que l'on a pour les richeſſes, en promettant des montagnes d'or à ceux qui les eſcoutent; & les Diſeurs d'Horoſcopes, par leurs Predictions trompeuſes, profitent de la vanité & de l'ambition des credules eſprits. Mais le plus grand foible des Hommes, c'eſt l'amour qu'ils ont pour la vie; & nous en profitons, nous autres, par noſtre pompeux galimathias, & ſçavons prendre nos avantages de cette veneration que la peur de mourir leur donne pour noſtre meſtier. Conſervons-nous donc dans le degré d'eſtime où leur foibleſſe nous a mis, & ſoyons de concert auprés des Malades, pour nous attribuer les heureux ſuccez de la maladie, & rejetter ſur la Nature toutes les beveuës de noſtre Art. N'allons point, dy-je, deſtruire ſottement les heureuſes préventions d'une erreur qui donne du pain à tant de perſonnes, &, de

l'argent de ceux que nous mettons en terre, nous fait élever de tous coftez de fi beaux heritages.

MONSIEUR TOMES.

Vous avez raifon en tout ce que vous dites ; mais ce font chaleurs de fang, dont par fois on n'eft pas le maiftre.

MONSIEUR FILERIN.

Allons donc, Meffieurs, mettez bas toute rancune, & faifons icy voftre accommodement.

MONSIEUR DES FONANDRES.

J'y confens. Qu'il me paffe mon Hemetique pour la Malade dont il s'agift, & je luy pafferay tout ce qu'il voudra pour le premier Malade dont il fera queftion.

MONSIEUR FILERIN.

On ne peut pas mieux dire. Et voila fe mettre à la raifon.

MONSIEUR DES FONANDRES.

Cela eft fait.

MONSIEUR FILERIN.

Touchez donc-là. Adieu. Une autre fois, montrez plus de prudence.

SCENE II.

Lysette, Messieurs Tomès, Des Fonandrès.

LYSETTE.

Quoy, Meſſieurs, vous voila, & vous ne ſongez pas à reparer le tort qu'on vient de faire à la Medecine?

MONSIEUR TOMÈS.

Comment! Qu'eſt-ce?

LYSETTE.

Un inſolent, qui a eu l'effronterie d'entreprendre ſur voſtre Meſtier, & qui, ſans voſtre Ordonnance, vient de tuër un Homme d'un grand coup d'eſpée au travers du corps.

MONSIEUR TOMÈS.

Eſcoutez, vous faites la Railleuſe; mais vous paſſerez par nos mains quelque jour.

LYSETTE.

Je vous permets de me tuër, lors que j'auray recours à vous.

SCENE III.

Clitandre en habit de Medecin, *Lysette*.

CLITANDRE.

Hé bien! Lysette, que dis-tu de mon Equipage? Crois-tu qu'avec cét habit je puisse dupper le bonhomme? me trouves-tu bien ainsi?

LYSETTE.

Le mieux du monde; & je vous attendois avec impatience. Enfin, le Ciel m'a faite d'un naturel le plus humain du monde, & je ne puis voir deux amans soûpirer l'un pour l'autre, qu'il ne me prenne une tendresse charitable & un desir ardent de soulager les maux qu'ils souffrent. Je veux, à quelque prix que ce soit, tirer Lucinde de la tyrannie où elle est, & la mettre en vostre pouvoir. Vous m'avez plû d'abord; je me connois en gens, & elle ne peut pas mieux choisir. L'Amour risque des choses extraordinaires; & nous avons concerté ensemble une maniere de stratagesme qui pourra peut-estre nous reüssir. Toutes nos mesures sont déja prises: l'Homme à qui nous avons affaire n'est pas des plus fins de ce monde; & si cette avanture nous manque, nous trouverons mille autres voyes pour arriver à nostre but. Attendez-moy là seulement, je reviens vous querir.

(Clitandre se retire hors de la veuë de Sganarelle.)

SCENE IV.

Sganarelle, Lysette.

LYSETTE.

Monſieur, allegreſſe! allegreſſe!

SGANARELLE.

Qu'eſt-ce?

LYSETTE.

Réjoüiſſez-vous.

SGANARELLE.

De quoy?

LYSETTE.

Réjoüiſſez-vous, vous dy-je.

SGANARELLE.

Dy-moy donc ce que c'eſt, & puis je me réjoüiray peut-eſtre.

LYSETTE.

Non. Je veux que vous vous réjoüiffiez auparavant; que vous chantiez, que vous danciez.

SGANARELLE.

Sur quoy?

LYSETTE.

Sur ma parole.

SGANARELLE.

Allons donc. (*Il chante & dance.*) La lera la la, la lera la. Que diable!

LYSETTE.

Monfieur, voftre Fille eft guerie.

SGANARELLE.

Ma fille eft guerie!

LYSETTE.

Oüy. Je vous ameine un Medecin, mais un Medecin d'importance, qui fait des cures merveilleufes & qui fe mocque des autres Medecins.

SGANARELLE.

Où eft-il?

LYSETTE.

Je vais le faire entrer.

SGANARELLE.

Il faut voir ſi celui-cy ſera plus que les autres.

SCENE V.

Clitandre, Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE.

Le voicy.

SGANARELLE.

Voila un Medecin qui a la barbe bien jeune.

LYSETTE.

La Science ne ſe meſure pas à la barbe; & ce n'eſt pas par le menton qu'il eſt habile.

SGANARELLE.

Monſieur, on m'a dit que vous aviez des Remedes admirables pour faire aller à la ſelle.

CLITANDRE.

Monſieur, mes Remedes sont differens de ceux des autres. Ils ont l'Hemetique, les Saignées, les Medecines & les Lavemens; mais moy, je gueſris par des Paroles, par des Sons, par des Lettres, par des Taliſmans & par des Anneaux conſtellez.

LYSETTE.

Que vous ay-je dit?

SGANARELLE.

Voila un grand Homme!

LYSETTE.

Monſieur, comme voſtre Fille eſt-là toute habillée dans une Chaiſe, je vais la faire paſſer icy.

SGANARELLE.

Oüy, fay.

CLITANDRE, *taſtant le pouls à Sganarelle.*

Voſtre Fille eſt bien malade.

SGANARELLE.

Vous connoiſſez cela icy?

CLITANDRE.

Oüy, par la ſympathie qu'il y a entre le Pere & la Fille.

SCENE VI.

Lucinde, Clitandre, Sganarelle, Lyſette.

LYSETTE, *à Clitandre.*

Tenez, Monſieur, voila une Chaiſe auprés d'elle. (*A Sganarelle.*) Allons, laiſſez-les-là tous deux.

SGANARELLE.

Pourquoy? je veux demeurer-là.

LYSETTE.

Vous mocquez-vous? Il faut s'eſloigner. Un Medecin a cent choſes à demander qu'il n'eſt pas honneſte qu'un homme entende. (*Elle tire Sganarelle à l'eſcart.*)

CLITANDRE, *parlant à Lucinde à part.*

Ha! Madame, que le raviſſement où je me trouve eſt grand, & que je ſçay peu par où vous commencer mon diſcours! Tant que je ne vous ay parlé que des yeux, j'avois, ce ſemble, cent choſes à vous dire; & maintenant que j'ay la liberté de vous parler de la façon que je ſouhaittois, je demeure interdit, & la grande joye où je ſuis eſtouffe toutes mes paroles.

LUCINDE.

Je puis vous dire la meſme choſe; & je ſens, comme vous, des mouvemens de joye qui m'empeſchent de pouvoir parler.

CLITANDRE.

Ha! Madame, que je ferois heureux, s'il eftoit vray que vous fentiffiez tout ce que je fens, & qu'il me fuft permis de juger de voftre ame par la mienne! Mais, Madame, puis-je au moins croire que ce foit à vous à qui je doive la penfée de cét heureux ftratagefme, qui me fait joüir de voftre prefence?

LUCINDE.

Si vous ne m'en devez pas la penfée, vous m'eftes redevable au moins d'en avoir approuvé la propofition avec beaucoup de joye.

SGANARELLE, *à Lyfette.*

Il me femble qu'il luy parle de bien prés.

LYSETTE, *à Sganarelle.*

C'eft qu'il obferve fa phyfionomie, & tous les traits de fon vifage.

CLITANDRE, *à Lucinde.*

Serez-vous conftante, Madame, dans ces bontez que vous me tefmoignez?

LUCINDE.

Mais vous, ferez-vous ferme dans les refolutions que vous avez montrées?

CLITANDRE.

Ha! Madame, jufqu'à la mort. Je n'ay point de plus forte envie que d'eftre à vous, & je vais le faire paroiftre dans ce que vous m'allez voir faire.

SGANARELLE, *à Clitandre.*

Hé bien! noftre Malade? elle me femble un peu plus gaye.

CLITANDRE.

C'eft que j'ay déja fait agir fur elle un de ces Remedes que mon Art m'enfeigne. Comme l'efprit a grand empire fur le corps, & que c'eft de luy bien fouvent que procedent les maladies, ma couftume eft de courir à guefrir les efprits avant que de venir aux corps. J'ay donc obfervé fes regards, les traits de fon vifage & les lignes de fes deux mains; &, par la Science que le Ciel m'a donnée, j'ay reconnu que c'eftoit de l'efprit qu'elle eftoit malade, & que tout fon mal ne venoit que d'une imagination dereglée, d'un defir dépravé de vouloir eftre mariée. Pour moy, je ne voy rien de plus extravagant & de plus ridicule que cette envie qu'on a du Mariage.

SGANARELLE.

Voila un habile Homme!

CLITANDRE.

Et j'ay eu, & auray pour luy, toute ma vie, une averfion effroyable.

SGANARELLE.

Voila un grand Medecin!

CLITANDRE.

Mais, comme il faut flater l'imagination des Malades, & que j'ay veu en elle de l'alienation d'efprit, & mefme qu'il y avoit du peril à ne luy pas donner un prompt fecours, je l'ay prife par fon foible, & luy ay dit que j'eftois venu icy pour vous la demander en mariage. Soudain fon vifage a changé, fon teint s'eft efclaircy, fes yeux fe font animez; & fi vous voulez, pour quelques jours, l'entretenir dans cette erreur, vous verrez que nous la tirerons d'où elle eft.

SGANARELLE.

Oüy-da, je le veux bien.

CLITANDRE.

Aprés, nous ferons agir d'autres Remedes pour la guefrir entierement de cette fantaifie.

SGANARELLE.

Oüy, cela eft le mieux du monde. (*A Lucinde.*) Hé bien! ma Fille, voila Monfieur qui a envie de t'efpoufer, & je luy ay dit que je le voulois bien.

LUCINDE.

Helas! eft-il poffible?

SGANARELLE.

Oüy.

LUCINDE.

Mais tout de bon?

SGANARELLE.

Oüy, oüy.

LUCINDE, *à Clitandre.*

Quoy! vous eſtes dans les ſentimens d'eſtre mon Mary?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LUCINDE.

Et mon Pere y conſent?

SGANARELLE.

Oüy, ma Fille.

LUCINDE.

Ha! que je ſuis heureuſe, ſi cela eſt veritable!

CLITANDRE.

N'en doutez point, Madame. Ce n'eſt pas d'aujourd'huy

que je vous aime, & que je brûle de me voir voſtre Mary. Je ne ſuis venu icy que pour cela ; &, ſi vous voulez que je vous diſe nettement les choſes comme elles ſont, cét habit n'eſt qu'un pur pretexte inventé, & je n'ay fait le Medecin que pour m'approcher de vous, & obtenir plus facilement ce que je ſouhaitte.

LUCINDE.

C'eſt me donner des marques d'un amour bien tendre, & j'y ſuis ſenſible autant que je puis.

SGANARELLE.

O la folle! o la folle! o la folle!

LUCINDE.

Vous voulez donc bien, mon Pere, me donner Monſieur pour eſpoux?

SGANARELLE.

Oüy. Ça, donne-moy ta main. Donnez-moy un peu auſſi la voſtre, pour voir.

CLITANDRE.

Mais, Monſieur...

SGANARELLE, *s'eſtouffant de rire.*

Non, non, c'eſt pour... pour luy contenter l'eſprit. Touchez-là. Voila qui eſt fait.

CLITANDRE.

Acceptez, pour gage de ma foy, cét Anneau que je vous donne. (*Bas, à Sganarelle.*) C'eſt un Anneau conſtellé, qui gueſrit les eſgaremens d'eſprit.

LUCINDE.

Faiſons donc le Contract, afin que rien n'y manque.

CLITANDRE.

Helas! je le veux bien, Madame. (*Bas, à Sganarelle.*) Je vais faire monter l'Homme qui eſcrit mes Remedes, & luy faire croire que c'eſt un Notaire.

SGANARELLE.

Fort bien.

CLITANDRE.

Hola! Faites monter le Notaire que j'ay amené avec moy.

LUCINDE.

Quoy! vous aviez amené un Notaire?

CLITANDRE.

Oüy, Madame.

LUCINDE.

J'en ſuis ravie.

SGANARELLE.

O la folle! o la folle!

SCENE VII.

Le Notaire, Lucinde, Clitandre, Sganarelle, Lyſette.

(Clitandre parle au Notaire, à l'oreille.)

SGANARELLE, *au Notaire.*

Oüy, Monſieur, il faut faire un Contract pour ces deux perſonnes-là. Eſcrivez. (*A Lucinde.*) Voilà le Contract qu'on fait. (*Au Notaire.*) Je luy donne vingt mille eſcus en mariage. Eſcrivez. (*Le Notaire eſcrit.*)

LUCINDE.

Je vous ſuis bien obligée, mon Pere.

LE NOTAIRE.

Voila qui eſt fait. Vous n'avez qu'à venir ſigner.

SGANARELLE.

Voila un Contract bien-toſt baſty.

CLITANDRE, *à Sganarelle.*

Mais, au moins, Monſieur...

SGANARELLE.

Hé! non, vous dy-je. Sçait-on pas bien? (*Au Notaire.*) Allons, donnez-luy la plume pour ſigner. (*A Lucinde.*) Allons, ſigne, ſigne, ſigne. Va, va; je ſigneray tantoſt, moy.

LUCINDE.

Non, non, je veux avoir le Contract entre mes mains.

SGANARELLE.

Hé bien! tien. (*Aprés avoir ſigné.*) Es-tu contente?

LUCINDE.

Plus qu'on ne peut s'imaginer.

SGANARELLE.

Voila qui eſt bien, voila qui eſt bien.

CLITANDRE.

Au reſte, je n'ay pas eu ſeulement la precaution d'amener un Notaire; j'ay eu celle encore de faire venir des Voix, des Inſtrumens & des Danceurs, pour celebrer la feſte & pour nous resjoüir. Qu'on les faſſe venir. Ce ſont des gens que

je meine avec moy, & dont je me fers tous les jours pour pacifier, avec leur harmonie & leurs dances, les troubles de l'efprit.

SCENE VIII.

La Comedie, la Mufique, le Ballet, les Jeux, les Ris, les Plaifirs, Lucinde, Clitandre, Sganarelle, Lyfette.

LA COMEDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, *chantent.*

Sans nous tous les Hommes
Deviendroient mal fains ;
Et c'eft nous qui fommes
Leurs grands Medecins.

LA COMEDIE.

Veut-on qu'on rabatte,
Par des moyens doux,
Les vapeurs de rate
Qui vous minent tous ?
Qu'on laiffe Hypocrate,
Et qu'on vienne à nous.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Sans nous tous les Hommes
Deviendroient mal fains ;

Et c'eſt nous qui ſommes
Leurs grands Medecins.

(Durant qu'ils chantent, & que les Jeux, les Ris & les Plaiſirs dancent, Clitandre emmeine Lucinde.)

SCENE DERNIERE.

La Comedie, la Muſique, le Ballet, les Jeux, les Ris, les Plaiſirs, Sganarelle, Lyſette.

SGANARELLE.

Voila une plaiſante façon de gueſrir! Où eſt donc ma Fille & le Medecin?

LYSETTE.

Ils ſont allez achever le reſte du Mariage.

SGANARELLE.

Comment, le Mariage?

LYSETTE.

Ma foy, Monſieur, la Becaſſe eſt bridée; & vous avez creu faire un jeu, qui demeure une verité.

SGANARELLE.

Comment diable!

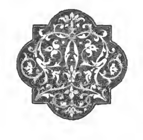
(*Les Danceurs le retiennent & veulent le faire dancer de force.*)

Laiffez-moy aller: laiffez-moy aller, vous dy-je. Encore! Pefte des gens!



LE MISANTROPE

comedie en cinq actes, en vers.



REPRESENTÉE A PARIS

sur le theatre du Palais-Royal

le 4 juin 1666.

LE LIBRAIRE AU LECTEUR

LE Miſantrope, *dés ſa premiere repreſentation, ayant receu au Theatre l'approbation que le Lecteur ne luy pourra refuſer, & la Cour eſtant à Fontainebleau lors qu'il parut; j'ay creu que je ne pouvois rien faire de plus agreable pour le Public, que de luy faire part de cette Lettre, qui fut écrite un jour aprés, à une Perſonne de qualité, ſur le ſujet de cette Comedie. Celuy qui l'écrivit eſtant un Homme dont le merite & l'eſprit eſt fort connu, ſa Lettre fut veuë de la meilleure partie de la Cour, & trouvée ſi juſte parmy tout ce qu'il y a de gens les plus éclairez en ces matieres, que je me ſuis perſuadé qu'aprés leur avoir pleu, le Lecteur me ſeroit obligé du ſoin que j'avois pris d'en chercher une copie pour la luy donner; & qu'il luy rendra la juſtice que tant de perſonnes de la plus haute Naiſſance luy ont accordée.*



LETTRE ECRITE

SUR LA COMEDIE DU MISANTROPE.

MONSIEUR,

VOUS devriez eftre fatisfait de ce que je vous ay dit de la derniere Comedie de Monfieur de Moliere, que vous avez veuë auffi bien que moy, fans m'obliger à vous écrire mes fentimens. Je ne puis m'empefcher de faire ce que vous fouhaitez ; mais fouvenez-vous de la fincere amitié que vous m'avez promife, & n'allez pas expofer à Fontainebleau, au jugement des Courtifans, des remarques que je n'ay faites que pour vous obeïr. Songez à mefnager ma réputation ; & penfez que les Gens de la Cour, de qui le gouft eft fi rafiné, n'auront pas, pour moy, la mefme indulgence que vous.

Il est à propos, avant que de parler à fond de cette Comedie, de voir quel a efté le but de l'Autheur ; & je croy qu'il merite des loüanges, s'il eft venu à bout de ce qu'il s'eft propofé : & c'eft la premiere chofe qu'il faut examiner. Je pourrois vous dire en deux mots, fi je voulois m'exempter de faire un grand Difcours, qu'il a pleu, & que fon intention eftant de plaire, les Critiques ne peuvent pas dire qu'il ait mal fait, puis qu'en faifant mieux (fi toutesfois il eft poffible), fon deffein n'auroit peut-eftre pas fi bien reüffy.

Examinons, donc, les endroits par où il a pleu ; & voyons quelle a efté la fin de fon Ouvrage. Il n'a point voulu faire une Comedie pleine d'incidens, mais une Piece, feulement, où il puft parler contre les mœurs du Siecle. C'eft ce qui luy a fait prendre pour fon heros, un Mifantrope ; &,

comme Misantrope veut dire Ennemy des Hommes, on doit demeurer d'accord qu'il ne pouvoit choisir un personnage qui vray-semblablement pust mieux parler contre les hommes, que leur ennemy. Ce chois est encore admirable pour le theatre; & les chagrins, les dépits, les bizarreries, & les emportemens d'un Misantrope estant des choses qui font un grand jeu, ce caractere est un des plus brillans qu'on puisse produire sur la scene.

On n'a pas, seulement, remarqué l'adresse de l'Autheur dans le chois de ce personnage, mais encore dans tous les autres; &, comme rien ne fait paroistre davantage une chose, que celle qui luy est opposée, on peut non-seulement dire que l'Amy du Misantrope, qui est un homme sage & prudent, fait voir dans son jour le caractere de ce Ridicule, mais encore que l'humeur du Misantrope fait connoistre la sagesse de son Amy.

Moliere n'estant pas de ceux qui ne font pas tout également bien, n'a pas esté moins heureux dans le chois de ses autres caracteres, puis que la Maistresse du Misantrope est une jeune veuve, coquette, & tout-à-fait médisante. Il faut s'écrier icy, & admirer l'adresse de l'Autheur : ce n'est pas que le caractere ne soit assez ordinaire, & que plusieurs n'eussent pû s'en servir; mais l'on doit admirer que dans une piece où Moliere veut parler contre les mœurs du Siecle, & n'espargner personne, il nous fait voir une Médisante avec un Ennemy des Hommes. Je vous laisse à penser si ces deux personnes ne peuvent pas, naturellement, parler contre toute la terre, puis que l'un hayt les Hommes, & que l'autre se plaist à en dire tout le mal qu'elle en sçait. En verité, l'adresse de cet Autheur est admirable; ce sont-là de ces choses que tout le monde ne remarque pas, & qui sont faites avec beaucoup de jugement. Le Misantrope, seul, n'auroit pû parler contre tous les Hommes; mais en trouvant le moyen de le faire aider d'une Médisante, c'est avoir trouvé en mesme temps celuy de mettre, dans une seule piece, la derniere main au portraict du Siecle. Il y est tout entier, puis que nous voyons encore une femme qui veut paroistre prude, opposée à une coquette, & des marquis qui representent la Cour : tellement qu'on peut asseurer que dans cette Comedie l'on void tout ce qu'on peut dire contre les mœurs du Siecle. Mais, comme il ne suffit pas d'avancer une chose si l'on ne la prouve, je vais, en examinant cette piece d'acte en acte, vous faire remarquer tout ce que j'ay dit, & vous faire voir cent choses qui sont mises en leur jour avec beaucoup d'art, & qui ne sont connuës que des personnes aussi éclairées que vous.

Les choses qui sont les plus précieuses d'elles-mesmes, ne seroient pas,

fouvent, eftimées ce qu'elles font, fi l'art ne leur avoit prefté quelques traits; & l'on peut dire que, de quelque valeur qu'elles foient, il augmente toûjours leur prix. Une pierre, mife en œuvre, a beaucoup plus d'efclat qu'auparavant; & nous ne fçaurions bien voir le plus beau tableau du monde, s'il n'eft dans fon jour. Toutes chofes ont befoin d'y eftre; & les actions que l'on nous reprefente fur la fcene nous paroiffent plus ou moins belles, felon que l'art du poëte nous les fait paroiftre. Ce n'eft pas qu'on doive trop s'en fervir, puis que le trop d'Art n'eft plus Art, & que c'eft en avoir beaucoup que de ne le pas montrer. Tout excés eft condamnable & nuifible; & les plus grandes beautez perdent beaucoup de leur efclat, lors qu'elles font expofées à un trop grand jour. Les productions d'efprit font de mefme, & fur tout, celles qui regardent le theatre; il leur faut donner de certains jours qui font plus difficiles à trouver que les chofes les plus fpirituelles : car enfin, il n'y a point d'efprits fi groffiers qui n'ayent quelquesfois de belles penfées; mais il y en a peu qui fçachent bien les mettre en œuvre, s'il eft permis de parler ainfi. C'eft ce que Moliere fait fi bien, & ce que vous pouvez remarquer dans fa Piece.

Cette ingénieufe & admirable Comedie commence par le Mifantrope, qui, par fon action, fait connoiftre à tout le monde que c'eft luy, avant mefme d'ouvrir la bouche; ce qui fait juger qu'il foûtiendra bien fon caractere, puis qu'il commence fi bien de le faire remarquer.

Dans cette premiere fcene, il blafme ceux qui font tellement accouftumez à faire des proteftations d'amitié, qu'ils embraffent également leurs amis & ceux qui leur doivent eftre indifferens, le Faquin & l'Honnefte homme; & dans le mefme temps, par la colere où il tefmoigne eftre contre fon Amy, il fait voir que ceux qui reçoivent ces embraffades avec trop de complaifance, ne font pas moins dignes de blafme, que ceux qui les font; & par ce que luy refpond fon Amy, il fait voir que fon deffein eft de rompre en vifiere à tout le Genre Humain; & l'on connoift, par ce peu de paroles, le caractere qu'il doit foûtenir pendant toute la piece. Mais, comme il ne pouvoit le faire paroiftre fans avoir matiere, l'Autheur a cherché toutes les chofes qui peuvent exercer la patience des Hommes; &, comme il n'y en a prefque point qui n'ait quelque procez, & que c'eft une chofe fort contraire à l'humeur d'un tel perfonnage, il n'a pas manqué de le faire plaider; &, comme les plus fages s'emportent ordinairement quand ils ont des procez, il a pû, juftement, faire dire tout ce qu'il a voulu à un Mifantrope, qui doit, plus qu'un autre, faire voir fa mauvaife humeur, & contre fes Juges & contre fa Partie.

Ce n'eſtoit pas aſſez de luy avoir fait dire qu'il vouloit rompre en viſiere à tout le Genre Humain, ſi l'on ne luy donnoit lieu de le faire. Pluſieurs diſent des choſes qu'ils ne font pas ; & l'Auditeur ne luy a pas ſi-toſt veu prendre cette reſolution, qu'il ſouhaite d'en voir les effects : ce qu'il deſcouvre dans la ſcene ſuivante, & ce qui luy doit faire connoiſtre l'adreſſe de l'Autheur, qui reſpond ſi-toſt à ſes deſirs.

Cette ſeconde ſcene réjoüit & attache beaucoup, puis qu'on void un Homme de Qualité faire au Miſantrope les civilitez qu'il vient de blaſmer, & qu'il faut neceſſairement ou qu'il démente ſon caractere, ou qu'il luy rompe en viſiere. Mais il eſt encore plus embarraſſé dans la ſuite ; car la meſme perſonne luy lit un Sonnet, & veut l'obliger d'en dire ſon ſentiment. Le Miſantrope fait d'abord voir un peu de prudence, & taſche de luy faire comprendre ce qu'il ne veut pas luy dire ouvertement, pour luy eſpargner de la confuſion ; mais enfin, il eſt obligé de luy rompre en viſiere : ce qu'il fait d'une maniere qui doit beaucoup divertir le Spectateur. Il luy fait voir que ſon Sonnet vaut moins qu'un vieux couplet de Chanſon qu'il luy dit ; que ce n'eſt qu'un jeu de paroles qui ne ſignifient rien ; mais que la Chanſon dit beaucoup plus, puis qu'elle fait du moins voir un homme amoureux, qui abandonneroit une ville comme Paris, pour ſa Maiſtreſſe.

Je ne croy pas qu'on puiſſe rien voir de plus agreable que cette Scene. Le Sonnet n'eſt point meſchant, ſelon la maniere d'eſcrire d'aujourd'huy ; & ceux qui cherchent ce que l'on appelle pointes ou cheutes, plûtoſt que le bon ſens, le trouveront ſans doute bon. J'en vis meſme, à la premiere repreſentation de cette piece, qui ſe firent joüer, pendant qu'on repreſentoit cette Scene ; car ils criérent que le Sonnet eſtoit bon, avant que le Miſantrope en fiſt la critique, & demeurerent enſuite tout confus.

Il y a cent choſes dans cette Scene qui doivent faire remarquer l'eſprit de l'Autheur ; & le chois du Sonnet en eſt une, dans un temps où tous nos Courtiſans font des vers. On peut adjoûter à cela, que les Gens de Qualité croyent que leur Naiſſance les doit excuſer, lors qu'ils eſcrivent mal ; qu'ils ſont les premiers à dire, *Cela eſt eſcrit cavalierement, & un Gentilhomme n'en doit pas ſçavoir davantage.* Mais ils devroient plûtoſt ſe perſuader que les Gens de Qualité doivent mieux faire que les autres, ou du moins ne point faire voir ce qu'ils ne font pas bien.

Ce premier Acte ayant pleu à tout le monde, & n'ayant que deux Scenes, doit eſtre parfaitement beau, puis que les François, qui voudroient toûjours voir de nouveaux perſonnages, s'y feroient ennuyez, s'il ne les avoit fort attachez & divertis.

Aprés avoir veu le Mifantrope defchaîné contre ceux qui font également des proteftations d'amitié à tout le monde, & ceux qui y refpondent avec le mefme emportement ; aprés l'avoir oüy parler contre fa Partie, & l'avoir veu condamner le Sonnet & rompre en vifiere à fon Autheur, on ne pouvoit plus fouhaiter que de le voir amoureux, puis que l'Amour doit bien donner de la peine aux perfonnes de fon caractere, & que l'on doit, en cét eftat, en efperer quelque chofe de plaifant ; chacun traitant ordinairement cette paffion felon fon tempérament, & c'eft d'où vient que l'on attribuë tant de chofes à l'Amour, qui ne doivent fouvent eftre attribuées qu'à l'humeur des Hommes.

Si l'on fouhaite de voir le Mifantrope amoureux, on doit eftre fatisfait dans cette scene, puis qu'il y paroift avec fa Maiftreffe ; mais avec la hauteur ordinaire à ceux de fon caractere. Il n'eft point foûmis, il n'eft point languiffant, mais il luy defcouvre librement les defauts qu'il void en elle, & luy reproche qu'elle reçoit bien tout l'Univers ; &, pour douceurs, il luy dit qu'il voudroit bien ne la pas aimer, & qu'il ne l'aime que pour fes pechez. Ce n'eft pas qu'avec ces difcours il ne paroiffe auffi amoureux que les autres, comme nous verrons dans la fuite. Pendant leur entretien, quelques Gens viennent vifiter fa Maiftreffe : il voudroit l'obliger à ne les pas voir ; &, comme elle luy refpond que l'un d'eux la fert dans un procés, il luy dit qu'elle devroit perdre fa caufe, plûtoft que de les voir.

Il faut demeurer d'accord que cette penfée ne fe peut payer, & qu'il n'y a qu'un Mifantrope qui puiffe dire des chofes femblables. Enfin, toute la Compagnie arrive, & le Mifantrope conçoit tant de dépit, qu'il veut s'en aller. C'eft icy où l'efprit de Moliere fe fait remarquer, puis qu'en deux vers, joints à quelque action qui marque du dépit, il fait voir ce que peut l'amour fur le cœur de tous les hommes, & fur celuy du Mifantrope mefme, fans le faire fortir de fon caractere. Sa Maiftreffe luy dit deux fois de demeurer ; il tefmoigne qu'il n'en veut rien faire ; & fi-toft qu'elle luy donne congé avec un peu de froideur, il demeure, & montre, en faifant deux ou trois pas pour s'en aller, & en revenant auffi-toft, que l'amour, pendant ce temps, combat contre fon caractere & demeure vainqueur : ce que l'Autheur a fait judicieufement, puis que l'amour furmonte tout. Je trouve encore une chofe admirable en cét endroit ; c'eft la maniere dont les femmes agiffent pour fe faire obeïr, & comme une femme a le pouvoir de mettre à la raifon un homme comme le Mifantrope, qui la vient mefme de quereller, en luy difant, *Je veux que vous demeuriez*, & puis, en changeant de ton, *Vous pouvez vous en aller*. Cependant, cela fe fait tous les jours,

& l'on ne peut le voir mieux reprefenté qu'il eft dans cette fcene. Aprés tant de chofes fi differentes & fi naturellement touchées & reprefentées dans l'espace de quatre vers, on void une fcene de converfation où fe rencontrent deux Marquis, l'Amy du Mifantrope, & la Coufine de la Maiftreffe de ce dernier. La jeune Veuve, chez qui toute la compagnie se trouve, n'eft point fafchée d'avoir la Cour chez elle; & comme elle eft bien aife d'en avoir, qu'elle eft politique, & veut mefnager tout le monde, elle n'avoit pas voulu faire dire qu'elle n'y eftoit pas aux deux Marquis, comme le fouhaitoit le Mifantrope. La converfation eft toute aux defpens du prochain; & la Coquette mefdifante fait voir ce qu'elle fçait, quand il s'agit de le dauber; & qu'elle eft de celles qui dechirent fous main jufques à leurs meilleurs amis.

Cette converfation fait voir que l'Autheur n'eft pas épuifé, puis qu'on y parle de vingt caracteres de gens qui font admirablement bien defpeints en peu de vers, chacun; & l'on peut dire que ce font autant de sujets de comedies que Moliere donne liberalement à ceux qui s'en voudront fervir. Le Mifantrope foûtient bien fon caractere pendant cette converfation, & leur parle avec la liberté qui luy eft ordinaire. Elle eft à peine finie, qu'il fait une action digne de luy, en difant aux deux Marquis qu'il ne fortira point, qu'ils ne foyent fortis; & il le feroit fans doute, puis que les gens de fon caractere ne fe defmentent jamais, s'il n'eftoit obligé de fuivre un Garde pour le differend qu'il a eu avec Oronte, en condamnant fon Sonnet. C'eft par où cét Acte finit.

L'ouverture du troifiefme fe fait par une fcene entre les deux Marquis, qui difent des chofes fort convenables à leurs caracteres; & qui font voir par les applaudiffemens qu'ils reçoivent, que l'on peut toûjours mettre des Marquis fur la fcene, tant qu'on leur fera dire quelque chofe que les autres n'ayent point encore dit. L'accord qu'ils font entr'eux de fe dire les marques d'eftime qu'ils recevront de leur Maiftreffe, eft une adreffe de l'Autheur, qui prepare la fin de fa piece, comme vous remarquerez dans la fuite.

Il y a dans le mefme Acte une fcene entre deux Femmes, que l'on trouve d'autant plus belle que leurs caracteres font tout-à-fait oppofez, & fe font ainfi paroiftre l'un l'autre. L'une eft la jeune Veuve, auffi coquette que mefdifante; & l'autre, une femme qui veut paffer pour prude & qui, dans l'âme, n'eft pas moins du monde que la Coquette. Elle donne à cette derniere des avis charitables fur fa conduite; la Coquette les reçoit fort bien en apparence, & luy dit à fon tour, pour la payer de cette obligation,

qu'elle veut l'advertir de ce que l'on dit d'elle, & luy fait un tableau de la vie des feintes Prudes, dont les couleurs font auffi fortes que celles que la Prude avoit employées pour luy reprefenter la vie des Coquettes : & ce qui doit faire trouver cette fcene fort agreable, eft que celle qui a parlé la premiere fe fafche quand l'autre la paye en mefme monnoye.

L'on peut affeurer que l'on void dans cette fcene tout ce que l'on peut dire de toutes les femmes, puis qu'elles font toutes de l'un ou de l'autre caractere ; ou que, fi elles ont quelque chofe de plus ou de moins, ce qu'elles ont a toûjours du rapport à l'un ou à l'autre.

Ces deux Femmes, aprés s'eftre parlé à cœur ouvert touchant leurs vies, fe feparent ; & la Coquette laiffe la Prude avec le Mifantrope, qu'elle void entrer chez elle. Comme la Prude a de l'efprit, & qu'elle n'a choify ce caractere que pour mieux faire fes affaires, elle tafche, par toutes fortes de voyes, d'attirer le Mifantrope qu'elle aime. Elle le loüe, elle parle contre la Coquette, luy veut perfuader qu'on le trompe, & le meine chez elle pour luy en donner des preuves : ce qui donne fujet à une partie des chofes qui fe paffent au quatriefme acte.

Cet acte commence par le recit de l'accommodement du Mifantrope avec l'Homme du Sonnet ; & l'Amy de ce premier en entretient la coufine de la Coquette. Les vers de ce recit font tout-à-fait beaux ; mais ce que l'on y doit remarquer, eft que le caractere du Mifantrope eft foûtenu avec la mefme vigueur qu'il fait paroiftre en ouvrant la piece. Ces deux perfonnes parlent quelque temps des fentimens de leurs cœurs, & font interrompuës par le Mifantrope mefme, qui paroift furieux & jalous ; & l'auditeur fe perfuade ayfément, par ce qu'il a veu dans l'autre acte, que la Prude, avec qui on l'a veu fortir, luy a infpiré fes fentimens. Le dépit luy fait faire ce que tous les Hommes feroient en fa place, de quelque humeur qu'ils fuffent : il offre fon cœur à la belle Parente de fa maiftreffe ; mais elle luy fait voir que ce n'eft que le dépit qui le fait parler, & qu'une coupable aimée eft bien-toft innocente. Ils le laiffent avec fa Maiftreffe qui paroift, & fe retirent.

Je ne croy pas qu'on puiffe rien voir de plus beau que cette fcene. Elle eft toute ferieufe ; & cependant il y en a peu dans la piece qui divertiffent davantage. On y void un portraict, naturellement reprefenté, de ce que les amans font tous les jours en de femblables rencontres. Le Mifantrope paroift d'abord auffi emporté que jalous ; il femble que rien ne peut diminuer fa colere, & que la pleine juftification de fa Maiftreffe ne pourroit qu'avec peine calmer fa fureur. Cependant, admirez l'adreffe de l'Autheur :

ce jalous, cét emporté, ce furieux, paroift tout radoucy, il ne parle que du defir qu'il a de faire du bien à fa Maiftreffe ; &, ce qui eft admirable, c'eft qu'il luy dit toutes ces chofes avant qu'elle fe foit juftifiée, & lors qu'elle luy dit qu'il a raifon d'eftre jalous. C'eft faire voir ce que peut l'amour fur le cœur de tous les hommes ; & faire connoiftre en mefme temps, par une adreffe que l'on ne peut affez admirer, ce que peuvent les femmes fur leurs amans, en changeant feulement le ton de leur voix, & prenant un air qui paroift enfemble & fier & attirant. Pour moy, je ne puis affez m'eftonner quand je voy une coquette ramener, avant que s'eftre juftifiée, non pas un amant foûmis & languiffant, mais un Mifantrope ; & l'obliger, non-feulement à la prier de fe juftifier, mais encore à des proteftations d'amour, qui n'ont pour but que le bien de l'Objet aimé ; & cependant, demeurer ferme aprés l'avoir ramené, & ne le point efclaireir, pour avoir le plaifir de s'applaudir d'un plein triomphe. Voila ce qui s'appelle manier des fcenes : voila ce qui s'appelle travailler avec art, & reprefenter, avec des traits delicats, ce qui fe paffe tous les jours dans le monde. Je ne croy pas que les beautez de cette fcene foient connuës de tous ceux qui l'ont veu reprefenter : elle eft trop delicatement traitée ; mais je puis affeurer que tout le monde a remarqué qu'elle eftoit bien efcrite, & que les perfonnes d'efprit en ont bien fceu connoiftre les fineffes.

Dans le refte de l'acte, le Valet du Mifantrope vient chercher fon Maiftre, pour l'advertir qu'on luy eft venu fignifier quelque chofe qui regarde fon procez. Comme l'efprit paroift auffi bien dans les petites chofes que dans les grandes, on en void beaucoup dans cette fcene, puis que le Valet exeree la patience du Mifantrope ; & que ce qu'il dit feroit moins d'effet, s'il eftoit à un Maiftre qui fuft d'une autre humeur.

La fcene du Valet, au quatriefme acte, devoit faire croire que l'on entendroit bien-toft parler du procez. Auffi apprend-on, à l'ouverture du cinquiefme, qu'il eft perdu ; & le Mifantrope agit felon que j'ay dit au premier. Son chagrin, qui l'oblige à fe promener & refver, le fait retirer dans un coin de la Chambre, où il void auffi-toft entrer fa Maiftreffe, accompagnée de l'Homme avec qui il a eu démeflé pour le Sonnet. Il la preffe de fe déclarer & de faire un chois entre luy & fes rivaux ; ce qui donne lieu au Mifantrope de faire une action qui eft bien d'un Homme de fon caractere. Il fort de l'endroit où il eft, & luy fait la mefme priere. La Coquette agit toûjours en femme adroite & fpirituelle, &, par un procedé qui paroift honnefte, leur dit qu'elle fçait bien quel chois elle doit faire, qu'elle ne balance pas ; mais qu'elle ne veut point fe déclarer en prefence

de celuy qu'elle ne doit pas choifir. Ils font interrompus par la Prude, & par les Marquis qui apportent chacun une lettre qu'elle a efcrite contr'eux; ce que l'Autheur a préparé dés le troifiefme acte, en leur faifant promettre qu'ils fe montreroient ce qu'ils recevroient de leur Maiftreffe. Cette fcene eft fort agreable : tous les acteurs font raillez dans les deux lettres; &, quoy que cela foit nouveau au theatre, il fait voir neanmoins la veritable maniere d'agir des Coquettes mefdisantes, qui parlent & efcrivent continuellement contre ceux qu'elles voyent tous les jours, & à qui elles font bonne mine. Les Marquis la quittent & luy tefmoignent plus de mefpris que de colere.

La Coquette paroift un peu mortifiée dans cette fcene. Ce n'eft pas qu'elle démente fon caractere; mais la furprife qu'elle a de fe voir abandonnée, & le chagrin d'apprendre que fon jeu eft découvert, luy caufent un fecret dépit qui paroift jufques fur fon vifage. Cét endroit eft tout-à-fait judicieux. Comme la mefdifance eft un vice, il eftoit neceffaire qu'à la fin de la Comedie elle euft quelque forte de punition : & l'Autheur a trouvé le moyen de la punir, & de luy faire en mefme temps foûtenir fon caractere. Il ne faut point d'autre preuve pour montrer qu'elle le foûtient, que le refus qu'elle fait d'efpoufer le Mifantrope, & d'aller vivre dans fon defert. Il ne tient qu'à elle de le faire; mais leurs humeurs eftant incompatibles, ils feroient trop mal affortis; & la Coquette peut fe corriger en demeurant dans le Monde, fans choifir un defert pour faire penitence; fon crime, qui ne part que d'un efprit encore jeune, ne demandant pas qu'elle en faffe une fi grande.

Pour ce qui regarde le Mifantrope, on peut dire qu'il foûtient fon caractere jufques au bout. Nous en voyons fouvent qui ont bien de la peine à le garder pendant le cours d'une comedie; mais fi, comme j'ay dit tantoft, celui-cy a fait connoiftre le fien avant que de parler, il fait voir en finiffant qu'il le confervera toute fa vie, en fe retirant du monde.

Voila, Monfieur, ce que je penfe de la Comedie du Mifantrope Amoureux, que je trouve d'autant plus admirable que le Heros en eft le plaifant, fans eftre trop ridicule; & qu'il fait rire les honneftes gens, fans dire des plaifanteries fades & baffes, comme l'on a accouftumé de voir dans des pieces comiques. Celles de cette nature me femblent plus divertiffantes, encores que l'on y riē moins haut; & je croy qu'elles divertiffent davantage, qu'elles attachent, & qu'elles font continuellement rire dans l'Ame. Le Mifantrope, malgré fa folie (fi l'on peut ainfi appeller fon humeur), a le caractere d'un honnefte homme, & beaucoup de fermeté,

comme l'on peut connoiftre dans l'affaire du Sonnet. Nous voyons de grands Hommes dans des pieces heroïques, qui en ont bien moins, qui n'ont point de caractere, & defmentent fouvent au theatre, par leur lafcheté, la bonne opinion que l'Hiftoire a fait concevoir d'eux.

L'Autheur ne reprefente pas, feulement, le Mifantrope fous ce caractere, mais il fait encore parler à fon Heros d'une partie des Mœurs du Temps : & ce qui eft admirable, c'eft que, bien qu'il paroiffe en quelque façon ridicule, il dit des chofes fort juftes. Il eft vray qu'il femble trop exiger ; mais il faut demander beaucoup, pour obtenir quelque chofe ; &, pour obliger les Hommes à fe corriger un peu de leurs défauts, il eft neceffaire de les leur faire paroiftre bien grands.

Moliere, par une adreffe qui luy eft particuliere, laiffe par tout deviner plus qu'il ne dit, & n'imite pas ceux qui parlent beaucoup, & ne difent rien.

On peut affeurer que cette Piece eft une perpetuelle & divertiffante inftruction ; qu'il y a des tours & des delicateffes inimitables ; que les vers en font fort beaux, au fentiment de tout le monde ; les fcenes bien tournées & bien maniées ; & que l'on ne peut ne la pas trouver bonne, fans faire voir que l'on n'eft pas de ce monde, & que l'on ignore la maniere de vivre de la Cour & celle des plus illuftres perfonnages de la Ville.

Il n'y a rien dans cette Comedie qui ne puiffe eftre utile & dont l'on ne doive profiter. L'Amy du Mifantrope eft fi raifonnable, que tout le monde devroit l'imiter : il n'eft ny trop, ny trop peu critique ; &, ne portant les chofes ny dans l'un ny dans l'autre excez, fa conduite doit eftre approuvée de tout le monde. Pour le Mifantrope, il doit infpirer à tous fes femblables le defir de fe corriger. Les Coquettes mefdifantes, par l'exemple de Celimene, voyant qu'elles peuvent s'attirer des affaires qui les feront mefprifer, doivent apprendre à ne pas déchirer fous main leurs meilleurs Amis. Les fauffes Prudes doivent connoiftre que leurs grimaces ne fervent de rien ; & que, quand elles feroient auffi fages qu'elles le veulent paroiftre, elles feront toûjours blafmées, tant qu'elles voudront paffer pour Prudes. Je ne dy rien des Marquis, je les croy les plus incorrigibles ; & il y a tant de chofes à reprendre encore en eux, que tout le monde avoue qu'on les peut encore jouer long-temps, bien qu'ils n'en demeurent pas d'accord.

Vous trouverez, fans doute, ma Lettre trop longue ; mais je n'ay pû m'arrefter, & j'ay trouvé qu'il eftoit difficile de parler fur un fi grand fujet en peu de mots. Ce long Difcours ne devroit pas desplaire aux Courtifans,

puis qu'ils ont affez fait voir, par leurs applaudiffemens, qu'ils trouvoient la Comedie belle. En tout cas, je n'ay efcrit que pour vous, & j'efpere que vous cacherez cecy, fi vous jugez qu'il ne vaille pas la peine d'eftre montré. Ne craignez pas que j'y trouve à redire ; je fuis autrement foûmis à voftre jugement, qu'Oronte ne l'eftoit aux avis du Mifantrope.

Je fuis,

Monfieur,

Voftre tres-humble, & tres-obëiffant ferviteur

I. D. D. V.



LES PERSONNAGES

ALCESTE, amant de Celimene.
PHILINTE, amy d'Alceſte.
ORONTE, amant de Celimene.
CELIMENE, amante d'Alceſte.
ELIANTE, couſine de Celimene.
ARSINOE, amie de Celimene.
ACASTE, } marquis.
CLITANDRE, } marquis.
BASQUE, valet de Celimene.
UN GARDE, de la Mareſchauſſée de France.
DU BOIS, valet d'Alceſte.

La ſcene eſt à Paris.



LE MISANTROPE

COMEDIE.

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Philinte, Alceste.

PHILINTE.

Qu'est-ce donc? qu'avez-vous?

ALCESTE, *assis.*

Laissez-moy, je vous prie.

PHILINTE.

Mais encor, dites-moy, quelle bizarrerie...

ALCESTE.

Laiffez-moy là, vous dy-je, & courez vous cacher.

PHILINTE.

Mais on entend les gens au moins fans fe fafcher.

ALCESTE.

Moy, je veux me fafcher, & ne veux point entendre.

PHILINTE.

Dans vos brufques chagrins je ne puis vous comprendre;
Et quoy qu'amis, enfin, je fuis tout des premiers...

ALCESTE, *fe levant brufquement.*

Moy, voftre amy? Rayez cela de vos papiers.
J'ay fait jufques icy profeffion de l'eftre;
Mais, aprés ce qu'en vous je viens de voir pareftre,
Je vous declare net que je ne le fuis plus,
Et ne veux nulle place en des Cœurs corrompus.

PHILINTE.

Je fuis donc bien coupable, Alcefte, à voftre compte?

ALCESTE.

Allez, vous devriez mourir de pure honte;
Une telle action ne ſçauroit s'excuſer,
Et tout Homme d'honneur s'en doit ſcandaliſer.
Je vous vois accabler un homme de careſſes,
Et teſmoigner pour luy les dernieres tendreſſes;
De proteſtations, d'offres & de ſermens,
Vous chargez la fureur de vos embraſſemens;
Et, quand je vous demande aprés quel eſt cet homme,
A peine pouvez-vous dire comme il ſe nomme;
Voſtre chaleur pour luy tombe en vous ſéparant,
Et vous me le traitez, à moy, d'indifferent!
Morbleu! c'eſt une choſe indigne, laſche, infame,
De s'abaiſſer ainſi juſqu'à trahir ſon ame;
Et ſi, par un malheur, j'en avois fait autant,
Je m'irois, de regret, pendre tout à l'inſtant.

PHILINTE.

Je ne voy pas, pour moy, que le cas ſoit pendable;
Et je vous ſupplîray d'avoir pour agreable
Que je me faſſe un peu grace ſur votre arreſt,
Et ne me pende pas pour cela, s'il vous plaiſt.

ALCESTE.

Que la plaiſanterie eſt de mauvaiſe grace!

PHILINTE.

Mais, ſerieuſement, que voulez-vous qu'on faſſe?

ALCESTE.

Je veux qu'on ſoit ſincere, & qu'en Homme d'honneur
On ne laſche aucun mot qui ne parte du cœur.

PHILINTE.

Lors qu'un homme vous vient embraſſer avec joye,
Il faut bien le payer de la meſme monnoye ;
Reſpondre, comme on peut, à ſes empreſſemens,
Et rendre offre pour offre & ſermens pour ſermens.

ALCESTE.

Non, je ne puis ſouffrir cette laſche méthode
Qu'affectent la pluſpart de vos gens à la mode ;
Et je ne hay rien tant que les contorſions
De tous ces grands Faiſeurs de proteſtations,
Ces affables Donneurs d'embraſſades frivoles,
Ces obligeans Diſeurs d'inutiles paroles,
Qui de civilitez avec tous font combat,
Et traitent du meſme air l'Honneſte homme & le Fat.
Quel avantage a-t-on qu'un Homme vous careſſe,
Vous jure amitié, foy, zele, eſtime, tendreſſe,
Et vous faſſe de vous un éloge eſclatant,
Lors qu'au premier Faquin il court en faire autant?
Non, non, il n'eſt point d'ame un peu bien ſituée
Qui veüille d'une eſtime ainſi proſtituée ;
Et la plus glorieuſe a des régals peu chers,
Dés qu'on voit qu'on nous meſle avec tout l'univers.
Sur quelque préference une eſtime ſe fonde,
Et c'eſt n'eſtimer rien, qu'eſtimer tout le monde.
Puis que vous y donnez, dans ces vices du temps,

Morbleu ! vous n'eftes pas pour eftre de mes Gens ;
Je refufe d'un Cœur la vafte complaifance
Qui ne fait de merite aucune difference :
Je veux qu'on me diftingue ; &, pour le trancher net,
L'Amy du genre humain n'eft point du tout mon fait.

PHILINTE.

Mais, quand on eft du monde, il faut bien que l'on rende
Quelques dehors civils que l'ufage demande.

ALCESTE.

Non, vous dy-je ; on devroit chaftier, fans pitié,
Ce commerce honteux de femblans d'amitié.
Je veux que l'on foit Homme, & qu'en toute rencontre
Le fond de noftre cœur dans nos difcours fe montre ;
Que ce foit luy qui parle, & que nos fentimens
Ne fe mafquent jamais fous de vains complimens.

PHILINTE.

Il eft bien des endroits où la pleine franchife
Deviendroit ridicule, & feroit peu permife ;
Et, par fois (n'en defplaife à voftre auftere honneur)
Il eft bon de cacher ce qu'on a dans le cœur.
Seroit-il à propos, & de la bienfeance,
De dire à mille gens tout ce que d'eux on penfe ?
Et, quand on a quelqu'un qu'on hait ou qui déplaift,
Luy doit-on declarer la chofe comme elle eft ?

ALCESTE.

Oüy.

PHILINTE.

Quoy! vous iriez dire à la vieille Emilie
Qu'à ſon âge il ſied mal de faire la jolie,
Et que le blanc qu'elle a ſcandaliſe chacun?

ALCESTE.

Sans doute.

PHILINTE.

A Dorilas, qu'il eſt trop importun;
Et qu'il n'eſt, à la Cour, oreille qu'il ne laſſe
A conter ſa bravoure & l'eſclat de ſa Race?

ALCESTE.

Fort bien.

PHILINTE.

Vous vous mocquez.

ALCESTE.

Je ne me mocque point,
Et je vais n'eſpargner perſonne ſur ce poinct.
Mes yeux ſont trop bleſſez; & la Cour & la Ville
Ne m'offrent rien qu'objets à m'eſchauffer la bile.
J'entre en une humeur noire, en un chagrin profond,
Quand je voy vivre entr'eux les Hommes comme ils font;
Je ne trouve par tout que laſche Flaterie,
Qu'Injuſtice, Intereſt, Trahiſon, Fourberie;

Je n'y puis plus tenir, j'enrage; & mon deffein
Eft de rompre en vifiere à tout le Genre humain.

PHILINTE.

Ce chagrin philofophe eft un peu trop fauvage.
Je ry des noirs accés où je vous envifage;
Et croy voir en nous deux, fous mefmes foins nourris,
Ces deux Freres que peint l'*Efcole des Maris*,
Dont...

ALCESTE.

Mon Dieu! laiffons-là vos comparaifons fades.

PHILINTE.

Non : tout de bon, quittez toutes ces incartades.
Le Monde par vos foins ne fe changera pas :
Et, puis que la Franchife a pour vous tant d'appas,
Je vous diray tout franc que cette maladie,
Par tout où vous allez, donne la comedie ;
Et qu'un fi grand courroux contre les mœurs du Temps
Vous tourne en ridicule auprés de bien des Gens.

ALCESTE.

Tant mieux, morbleu! tant mieux, c'eft ce que je demande;
Ce m'eft un fort bon figne, & ma joye en eft grande.
Tous les Hommes me font à tel poinct odieux,
Que je ferois fafché d'eftre fage à leurs yeux.

PHILINTE.

Vous voulez un grand mal à la Nature humaine!

ALCESTE.

Oüy, j'ay conceu pour elle une effroyable haine

PHILINTE.

Tous les pauvres mortels, ſans nulle exception,
Seront enveloppez dans cette averſion?
Encor en eſt-il bien, dans le Siecle où nous ſommes...

ALCESTE.

Non, elle eſt generale, & je hay tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils ſont meſchans & mal-faiſans,
Et les autres, pour eſtre aux meſchans complaiſans,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuſes
Que doit donner le vice aux Ames vertueuſes.
De cette complaiſance on voit l'injuſte excez
Pour le franc Scelerat avec qui j'ay procez.
Au travers de ſon maſque, on voit à plein le Traiſtre;
Par tout il eſt connu pour tout ce qu'il peut eſtre;
Et ſes roulemens d'yeux, & ſon ton radoucy,
N'impoſent qu'à des Gens qui ne ſont point d'icy.
On ſçait que ce Pié-plat, digne qu'on le confonde,
Par de ſales emplois s'eſt pouſſé dans le monde;
Et que par eux ſon ſort, de ſplendeur reveſtu,
Fait gronder le merite & rougir la vertu.
Quelques titres honteux qu'en tous lieux on luy donne,
Son miſerable honneur ne voit pour luy perſonne :
Nommez-le Fourbe, Infame & Scelerat maudit,
Tout le monde en convient, & nul n'y contredit;
Ce-pendant, ſa grimace eſt par tout bien venuë,
On l'accueille, on luy rit, par tout il s'inſinuë;

Et s'il eſt, par la brigue, un rang à diſputer,
Sur le plus honneſte homme on le voit l'emporter.
Teſtebleu! ce me ſont de mortelles bleſſures,
De voir qu'avec le Vice on garde des meſures;
Et par fois il me prend des mouvemens ſoudains
De fuir dans un Deſert l'approche des Humains.

PHILINTE.

Mon Dieu! des mœurs du temps mettons-nous moins en [peine.]
Et faiſons un peu grace à la nature humaine;
Ne l'examinons point dans la grande rigueur,
Et voyons ſes defauts avec quelque douceur.
Il faut, parmy le monde, une vertu traitable;
A force de ſageſſe on peut eſtre blaſmable;
La parfaite raiſon fuit toute extremité,
Et veut que l'on ſoit ſage avec ſobrieté.
Cette grande roideur des vertus des vieux ages
Heurte trop noſtre Siecle & les communs uſages;
Elle veut aux mortels trop de perfection:
Il faut fléchir au temps, ſans obſtination;
Et c'eſt une folie, à nulle autre ſeconde,
De vouloir ſe meſler de corriger le monde.
J'obſerve, comme vous, cent choſes tous les jours,
Qui pourroient mieux aller, prenant un autre cours;
Mais, quoy qu'à chaque pas je puiſſe voir pareſtre,
En courroux, comme vous, on ne me void point eſtre,
Je prens tout doucement les Hommes comme ils ſont,
J'accouſtume mon ame à ſouffrir ce qu'ils font,
Et je croy qu'à la Cour, de meſme qu'à la Ville,
Mon flegme eſt philoſophe autant que voſtre bile.

ALCESTE.

Mais ce flegme, Monfieur, qui raifonnez fi bien,
Ce flegme pourra-t-il ne s'échauffer de rien?
Et s'il faut, par hazard, qu'un amy vous trahiffe,
Que pour avoir vos biens on dreffe un artifice,
Ou qu'on tafche à femer de mefchans bruits de vous,
Verrez-vous tout cela fans vous mettre en courroux?

PHILINTE.

Oüy. Je voy ces defauts, dont voftre ame murmure,
Comme vices unis à l'humaine Nature;
Et mon efprit enfin n'eft pas plus offenfé
De voir un homme fourbe, injufte, intereffé,
Que de voir des vautours affamez de carnage,
Des finges mal-faifans & des loups pleins de rage.

ALCESTE.

Je me verray trahir, mettre en pieces, voler,
Sans que je fois... Morbleu! je ne veux point parler,
Tant ce raifonnement eft plein d'impertinence!

PHILINTE.

Ma foy, vous ferez bien de garder le filence.
Contre voftre Partie efclatez un peu moins,
Et donnez au procez une part de vos foins.

ALCESTE.

Je n'en donneray point, c'eft une chofe dite.

PHILINTE.

Mais qui voulez-vous donc qui pour vous sollicite?

ALCESTE.

Qui je veux? la Raison, mon bon Droict, l'Equité.

PHILINTE.

Aucun juge par vous ne sera visité?

ALCESTE.

Non. Est-ce que ma cause est injuste ou douteuse?

PHILINTE.

J'en demeure d'accord : mais la brigue est fascheuse,
Et...

ALCESTE.

Non. J'ay resolu de n'en pas faire un pas.
J'ay tort, ou j'ay raison.

PHILINTE.

Ne vous y fiez pas.

ALCESTE.

Je ne remûray point.

PHILINTE.

Voſtre Partie eſt forte,
Et peut, par ſa cabale, entraiſner...

ALCESTE.

Il n'importe.

PHILINTE.

Vous vous tromperez.

ALCESTE.

Soit. J'en veux voir le ſuccez.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

J'auray le plaiſir de perdre mon procez.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Je verray dans cette plaiderie,
Si les Hommes auront aſſez d'effronterie,
Seront aſſez meſchans, ſcelerats & pervers,
Pour me faire injuſtice aux yeux de l'univers.

PHILINTE.

Quel homme!

ALCESTE.

Je voudrois, m'en coûtaſt-il grand'choſe,
Pour la beauté du fait, avoir perdu ma cauſe!

PHILINTE.

On ſe riroit de vous, Alceſte, tout de bon,
Si l'on vous entendoit parler de la façon.

ALCESTE.

Tant pis pour qui riroit.

PHILINTE.

Mais cette rectitude
Que vous voulez en tout avec exactitude,
Cette pleine Droicture où vous vous renfermez,
La trouvez-vous icy dans ce que vous aimez?
Je m'eſtonne pour moy, qu'eſtant, comme il le ſemble,
Vous & le Genre humain ſi fort broüillez enſemble,
Malgré tout ce qui peut vous le rendre odieux,
Vous ayez pris chez luy ce qui charme vos yeux;
Et ce qui me ſurprend encore davantage,
C'eſt cet eſtrange chois où voſtre cœur s'engage.
La ſincere Eliante a du penchant pour vous,
La prude Arſinoé vous voit d'un œil fort doux;
Ce pendant à leurs vœux voſtre ame ſe refuſe,

Tandis qu'en ses liens Celimene l'amuse,
De qui l'humeur coquette & l'esprit mesdisant
Semblent si fort donner dans les mœurs d'à-present.
D'où vient que, leur portant une haine mortelle,
Vous pouvez bien souffrir ce qu'en tient cette Belle ?
Ne sont-ce plus defauts dans un Objet si doux ?
Ne les voyez-vous pas, ou les excusez-vous?

ALCESTE.

Non. L'amour que je sens pour cette jeune veuve
Ne ferme point mes yeux aux defauts qu'on luy treuve ;
Et je suis, quelque ardeur qu'elle m'ait pû donner,
Le premier à les voir, comme à les condamner.
Mais avec tout cela, quoy que je puisse faire,
Je confesse mon foible; elle a l'art de me plaire :
J'ay beau voir ses defauts, & j'ay beau l'en blasmer,
En dépit qu'on en ait, elle se fait aimer;
Sa grace est la plus forte; &, sans doute, ma flame
De ces vices du temps pourra purger son ame.

PHILINTE.

Si vous faites cela, vous ne serez pas peu.
Vous croyez estre donc aimé d'elle?

ALCESTE

Oüy parbleu !
Je ne l'aimerois pas, si je ne croyois l'estre.

PHILINTE.

Mais, si son amitié pour vous se fait parestre,
D'où vient que vos rivaux vous causent de l'ennuy?

ALCESTE.

C'eſt qu'un cœur bien atteint veut qu'on ſoit tout à luy.
Et je ne viens icy qu'à deſſein de luy dire
Tout ce que là-deſſus ma paſſion m'inſpire.

PHILINTE.

Pour moy, ſi je n'avois qu'à former des deſirs,
La couſine Eliante auroit tous mes ſoûpirs :
Son cœur, qui vous eſtime, eſt ſolide & ſincere,
Et ce chois plus conforme eſtoit mieux voſtre affaire.

ALCESTE.

Il eſt vray : ma raiſon me le dit chaque jour ;
Mais la Raiſon n'eſt pas ce qui regle l'Amour.

PHILINTE.

Je crains fort pour vos feux ; & l'eſpoir où vous eſtes
Pourroit...

SCENE II.

Oronte, Philinte, Alceſte.

ORONTE, *à Alceſte.*

J'ay ſceu là-bas que pour quelques emplettes
Eliante eſt ſortie, & Celimene auſſy.

Mais, comme l'on m'a dit que vous eftiez icy,
J'ay monté pour vous dire, & d'un cœur veritable,
Que j'ay conceu pour vous une eftime incroyable,
Et que, depuis long-temps, cette eftime m'a mis
Dans un ardent defir d'eftre de vos amis.
Oüy, mon cœur au merite aime à rendre juftice,
Et je brûle qu'un nœud d'amitié nous uniffe.
Je croy qu'un amy chaud, & de ma qualité,
N'eft pas affeurément pour eftre rejeté.

(*En cét endroit, Alcefte paroift tout refveur, & femble n'entendre pas qu'Oronte luy parle.*)

C'eft à vous, s'il vous plaift, que ce difcours s'adreffe.

ALCESTE.

A moy, Monfieur?

ORONTE.

A vous. Trouvez-vous qu'il vous bleffe?

ALCESTE.

Non pas. Mais la furprife eft fort grande pour moy,
Et je n'attendois pas l'honneur que je reçoy.

ORONTE.

L'eftime où je vous tiens ne doit point vous furprendre,
Et de tout l'Univers vous la pouvez prétendre.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

L'Eſtat n'a rien qui ne ſoit au deſſous
Du merite eſclatant que l'on deſcouvre en vous.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Oüy, de ma part, je vous tiens préferable
A tout ce que j'y voy de plus conſiderable.

ALCESTE.

Monſieur...

ORONTE.

Sois-je du ciel écraſé, ſi je mens!
Et, pour vous confirmer icy mes ſentimens,
Souffrez qu'à cœur ouvert, Monſieur, je vous embraſſe,
Et qu'en voſtre amitié je vous demande place.
Touchez-là, s'il vous plaiſt. Vous me la promettez,
Voſtre amitié?

ALCESTE.

Monſieur...



ORONTE.

Quoy! vous y refiftez?

ALCESTE.

Monfieur, c'eft trop d'honneur que vous me voulez faire;
Mais l'amitié demande un peu plus de myftere;
Et c'eft affeurément en profaner le nom
Que de vouloir le mettre à toute occafion.
Avec lumiere & chois cette union veut naiftre;
Avant que nous lier, il faut nous mieux connaiftre;
Et nous pourrions avoir telles complexions,
Que tous deux du marché nous nous repentirions.

ORONTE.

Parbleu! c'eft là-deffus parler en Homme fage,
Et je vous en eftime encore davantage.
Souffrons donc que le temps forme des nœuds fi doux:
Mais, ce pendant, je m'offre entierement à vous.
S'il faut faire à la Cour pour vous quelque ouverture,
On fçait qu'auprés du Roy je fais quelque figure;
Il m'efcoûte; & dans tout il en ufe, ma foy,
Le plus honneftement du monde avecque moy.
Enfin, je fuis à vous de toutes les manieres:
Et, comme voftre efprit a de grandes lumieres,
Je viens, pour commencer entre nous ce beau nœud,
Vous montrer un Sonnet que j'ay fait depuis peu,
Et fçavoir s'il eft bon qu'au public je l'expofe.

ALCESTE.

Monſieur, je ſuis mal propre à décider la choſe ;
Veuillez m'en diſpenſer.

ORONTE.

Pourquoy ?

ALCESTE.

J'ay le defaut
D'eſtre un peu plus ſincere en cela qu'il ne faut.

ORONTE.

C'eſt ce que je demande ; & j'aurois lieu de plainte,
Si, m'expoſant à vous pour me parler ſans feinte,
Vous alliez me trahir, & me déguiſer rien.

ALCESTE.

Puis qu'il vous plaiſt ainſi, Monſieur, je le veux bien.

ORONTE.

Sonnet. C'eſt un Sonnet. *L'Eſpoir*... C'eſt une Dame
Qui de quelque eſperance avoit flaté ma flame.
L'Eſpoir... Ce ne ſont point de ces grands vers pompeux,
Mais de petits vers doux, tendres & langoureux.

(*A toutes ces interruptions, il regarde Alceſte.*)

ALCESTE.

Nous verrons bien.

ORONTE.

L'efpoir... Je ne fcay fi le ftile
Pourra vous en paroiftre affez net & facile,
Et fi du chois des mots vous vous contenterez.

ALCESTE.

Nous allons voir, Monfieur.

ORONTE.

Au refte, vous fçaurez
Que je n'ay demeuré qu'un quart-d'heure à le faire.

ALCESTE.

Voyons, Monfieur; le temps ne fait rien à l'affaire.

ORONTE, *lit.*

L'efpoir, il eft vray, nous foulage,
Et nous berce un temps noftre ennuy;
Mais, Philis, le trifte avantage,
Lors que rien ne marche aprés luy!

PHILINTE.

Je fuis déja charmé de ce petit morceau.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Quoy ! vous avez le front de trouver cela beau ?

ORONTE.

Vous euſtes de la complaiſance ;
Mais vous en deviez moins avoir,
Et ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir.

PHILINTE.

Ha ! qu'en termes galans ces choſes-là ſont miſes !

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Morbleu ! vil complaiſant, vous loüez des ſottiſes ?

ORONTE.

S'il faut qu'une attente éternelle
Pouſſe à bout l'ardeur de mon zele,
Le Trépas ſera mon recours.

Vos ſoins ne m'en peuvent diſtraire :
Belle Philis, on deſeſpere,
Alors qu'on eſpere toûjours.

PHILINTE.

La cheute en eſt jolie, amoureuſe, admirable.

ALCESTE, *bas à part.*

La peſte de ta cheute, empoiſonneur au diable!
En euſſes-tu fait une à te caſſer le nez!

PHILINTE.

Je n'ay jamais oüy de vers ſi bien tournez.

ALCESTE, *bas à part.*

Morbleu...

ORONTE, *à Philinte.*

Vous me flatez, & vous croyez peut-eſtre...

PHILINTE.

Non, je ne flate point.

ALCESTE, *bas à Philinte.*

Et que fais-tu donc, traiſtre?

ORONTE, *à Alceſte.*

Mais, pour vous, vous ſçavez quel eſt noſtre traité.
Parlez-moy, je vous prie, avec ſincerité.

ALCESTE.

Monſieur, cette matiere eſt toûjours délicate,
Et ſur le bel-Eſprit nous aimons qu'on nous flate.

Mais un jour, à quelqu'un dont je tairay le nom,
Je disois, en voyant des vers de sa façon,
Qu'il faut qu'un galant-homme ait toûjours grand empire
Sur les demangeaisons qui nous prennent d'écrire;
Qu'il doit tenir la bride aux grands empressemens
Qu'on a de faire esclat de tels amusemens;
Et que, par la chaleur de montrer ses ouvrages,
On s'expose à joüer de mauvais personnages.

ORONTE.

Est-ce que vous voulez me declarer par-là
Que j'ay tort de vouloir...

ALCESTE.

Je ne dy pas cela.
Mais je luy disois, moy, qu'un froid écrit assomme,
Qu'il ne faut que ce foible à décrier un homme;
Et qu'eust-on, d'autre-part, cent belles qualitez,
On regarde les gens par leurs meschans costez.

ORONTE.

Est-ce qu'à mon Sonnet vous trouvez à redire?

ALCESTE.

Je ne dy pas cela. Mais, pour ne point écrire,
Je luy mettois aux yeux comme, dans nostre temps,
Cette soif a gasté de fort honnestes-gens.

ORONTE.

Eſt-ce que j'écris mal, & leur reſſemblerois-je?

ALCESTE.

Je ne dy pas cela. Mais enfin, luy diſois-je,
Quel beſoin ſi preſſant avez-vous de rimer?
Et qui diantre vous pouſſe à vous faire imprimer?
Si l'on peut pardonner l'eſſor d'un mauvais livre,
Ce n'eſt qu'aux mal-heureux qui compoſent pour vivre.
Croyez-moy, reſiſtez à vos tentations.
Deſrobez au public ces occupations,
Et n'allez point quitter, dequoy que l'on vous ſomme,
Le nom que dans la Cour vous avez d'honneſte-homme,
Pour prendre, de la main d'un avide imprimeur,
Celuy de ridicule & miſerable autheur.
C'eſt ce que je taſchay de luy faire comprendre.

ORONTE.

Voila qui va fort bien, & je croy vous entendre.
Mais ne puis-je ſçavoir ce que dans mon Sonnet...

ALCESTE.

Franchement, il eſt bon à mettre au cabinet.
Vous vous eſtes reglé ſur de meſchans modelles,
Et vos expreſſions ne ſont point naturelles.

Qu'eſt-ce que, *Nous berce un temps noſtre ennuy?*
Et que, *Rien ne marche aprés luy?*

Que, Ne vous pas mettre en dépenſe,
Pour ne me donner que l'eſpoir?
Et que, Philis, on deſeſpere,
Alors qu'on eſpere toûjours?

Ce ſtyle figuré, dont on fait vanité,
Sort du bon caractére & de la vérité;
Ce n'eſt que jeu de mots, qu'affectation pure,
Et ce n'eſt point ainſi que parle la Nature.
Le meſchant gouſt du ſiecle en cela me fait peur;
Nos Peres, tout groſſiers, l'avoient beaucoup meilleur;
Et je priſe bien moins tout ce que l'on admire,
Qu'une vieille Chanſon que je m'en vay vous dire.

Si le Roy m'avoit donné
Paris, ſa grand'Ville,
Et qu'il me falût quitter
L'amour de ma Mie;
Je dirois au roy Henry:
Reprenez voſtre Paris;
J'aime mieux ma Mie, o gué!
J'aime mieux ma Mie.

La rime n'eſt pas riche, & le ſtyle en eſt vieux;
Mais ne voyez-vous pas que cela vaut bien mieux
Que ces colifichets dont le bon ſens murmure,
Et que la paſſion parle-là toute pure?

Si le Roy m'avoit donné
Paris, ſa grand'Ville,
Et qu'il me falût quitter
L'amour de ma Mie!

Je dirois au roy Henry :
Reprenez voſtre Paris,
J'aime mieux ma Mie, o gué !
J'aime mieux ma Mie !

Voila ce que peut dire un cœur vrayment épris.

(*A Philinte, qui rit.*)

Oüy, monſieur le rieur, malgré vos beaux-Eſprits,
J'eſtime plus cela que la pompe fleurie
De tous ces faux brillans, où chacun ſe récrie.

ORONTE.

Et moy, je vous ſoûtiens que mes vers ſont fort bons.

ALCESTE.

Pour les trouver ainſi vous avez vos raiſons ;
Mais vous trouverez bon que j'en puiſſe avoir d'autres
Qui ſe diſpenſeront de ſe ſoûmettre aux voſtres.

ORONTE.

Il me ſuffit de voir que d'autres en font cas.

ALCESTE.

C'eſt qu'ils ont l'art de feindre ; & moy, je ne l'ay pas.

ORONTE.

Croyez-vous donc avoir tant d'eſprit en partage ?

ALCESTE.

Si je loüois vos vers, j'en aurois davantage.

ORONTE.

Je me pafferay fort que vous les approuviez.

ALCESTE.

Il faut bien, s'il vous plaift, que vous vous en paffiez.

ORONTE.

Je voudrois bien pour voir, que, de voftre maniere,
Vous en compofaffiez fur la mefme matiere.

ALCESTE.

J'en pourrois, par malheur, faire d'auffi mefchans;
Mais je me garderois de les montrer aux gens.

ORONTE.

Vous me parlez bien ferme, & cette fuffifance...

ALCESTE.

Autre-part que chez moy cherchez qui vous encenfe.

ORONTE.

Mais, mon petit Monfieur, prenez-le un peu moins haut.

ALCESTE.

Ma foy, mon grand Monſieur, je le prens comme il faut.

PHILINTE, *ſe mettant entre-deux.*

Hé ! Meſſieurs, c'en eſt trop. Laiſſez cela, de grace.

ORONTE.

Ha ! j'ay tort, je l'avouë, & je quitte la place.
Je ſuis voſtre valet, Monſieur, de tout mon cœur.

ALCESTE.

Et moy je ſuis, Monſieur, voſtre humble ſerviteur.

SCENE III.

Philinte, Alceſte.

PHILINTE.

He bien ! vous le voyez. Pour eſtre trop ſincere,
Vous voila ſur les bras une faſcheuſe affaire ;
Et j'ay bien veu qu'Oronte, afin d'eſtre flaté...

ALCESTE.

Ne me parlez pas.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Plus de ſociété.

PHILINTE.

C'eſt trop...

ALCESTE.

Laiſſez-moy-là.

PHILINTE.

Si je...

ALCESTE.

Point de langage.

PHILINTE.

Mais quoy...

ALCESTE.

Je n'entens rien.

PHILINTE.

Mais...

ALCESTE.

Encore !

PHILINTE.

On outrage...

ALCESTE.

Ha ! parbleu ! c'en eſt trop. Ne ſuivez point mes pas.

PHILINTE.

Vous vous mocquez de moy ; je ne vous quitte pas.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Alceste, Celimene.

ALCESTE.

Madame, voulez-vous que je vous parle net?
De vos façons d'agir je suis mal satisfait :
Contr'elles dans mon cœur trop de bile s'assemble,
Et je sens qu'il faudra que nous rompions ensemble.
Oüy, je vous tromperois de parler autrement :
Tost ou tard nous romprons, indubitablement ;
Et je vous promettrois mille fois le contraire,
Que je ne serois pas en pouvoir de le faire.

CELIMENE.

C'est pour me quereller donc, à ce que je voy,
Que vous avez voulu me ramener chez moy?

ALCESTE.

Je ne querelle point. Mais voſtre humeur, Madame,
Ouvre au premier venu trop d'accez dans voſtre ame :
Vous avez trop d'amans qu'on voit vous obſeder,
Et mon cœur de cela ne peut s'accommoder.

CELIMENE.

Des amans que je fais me rendez-vous coupable?
Puis-je empeſcher les gens de me trouver aimable?
Et lors que pour me voir ils ſont de doux efforts,
Dois-je prendre un baſton pour les mettre dehors?

ALCESTE.

Non, ce n'eſt pas, Madame, un baſton qu'il faut prendre,
Mais un cœur à leurs vœux moins facile & moins tendre.
Je ſçay que vos appas vous ſuivent en tous lieux;
Mais voſtre accüeil retient ceux qu'attirent vos yeux;
Et ſa douceur, offerte à qui vous rend les armes,
Acheve ſur les cœurs l'ouvrage de vos charmes.
Le trop riant eſpoir que vous leur preſentez
Attache autour de vous leurs aſſiduitez;
Et voſtre complaiſance, un peu moins eſtenduë,
De tant de ſoûpirans chaſſeroit la cohuë.
Mais au moins, dites-moy, Madame, par quel ſort
Voſtre Clitandre a l'heur de vous plaire ſi fort?
Sur quel fonds de merite & de vertu ſublime
Appuyez-vous en luy l'honneur de voſtre eſtime?
Eſt-ce par l'ongle long qu'il porte au petit doigt
Qu'il s'eſt acquis chez vous l'eſtime où l'on le voit?

Vous eftes-vous renduë, avec tout le beau monde,
Au merite efclatant de fa perruque blonde?
Sont-ce fes grands canons qui vous le font aimer?
L'amas de fes rubans a-t-il fceu vous charmer?
Eft-ce par les appas de fa vafte reingrave
Qu'il a gagné voftre ame, en faifant voftre efclave?
Ou fa façon de rire & fon ton de faucet
Ont-ils de vous toucher fceu trouver le fecret?

CELIMENE.

Qu'injuftement de luy vous prenez de l'ombrage!
Ne fçavez-vous pas bien pourquoy je le ménage;
Et que, dans mon procez, ainfi qu'il m'a promis,
Il peut intereffer tout ce qu'il a d'amis?

ALCESTE.

Perdez voftre procez, Madame, avec conftance,
Et ne ménagez point un Rival qui m'offence.

CELIMENE.

Mais de tout l'Univers vous devenez jalous.

ALCESTE.

C'eft que tout l'Univers eft bien receu de vous.

CELIMENE.

C'eft ce qui doit r'affeoir voftre ame effarouchée,
Puis que ma complaifance eft fur tous efpanchée;

8

Et vous auriez plus lieu de vous en offenſer,
Si vous me la voyiez ſur un ſeul ramaſſer.

ALCESTE.

Mais moy, que vous blaſmez de trop de jalouſie,
Qu'ay-je de plus qu'eux tous, Madame, je vous prie?

CELIMENE.

Le bon-heur de ſçavoir que vous eſtes aimé.

ALCESTE.

Et quel lieu de le croire, à mon cœur enflamé?

CELIMENE.

Je penſe qu'ayant pris le ſoin de vous le dire,
Un aveu de la ſorte a dequoy vous ſuffire.

ALCESTE.

Mais qui m'aſſeurera que, dans le meſme inſtant,
Vous n'en diſiez peut-eſtre aux autres tout autant?

CELIMENE.

Certes, pour un amant, la fleurette eſt mignonne,
Et vous me traitez là de gentille perſonne!
Hé bien! pour vous oſter d'un ſemblable ſoucy,
De tout ce que j'ay dit je me dédis icy;

Et rien ne ſçauroit plus vous tromper que vous-meſme :
Soyez content.

ALCESTE.

Morbleu! faut-il que je vous aime!
Ha! Que ſi de vos mains je r'attrape mon cœur,
Je beniray le ciel de ce rare bon-heur!
Je ne le cele pas, je fais tout mon poſſible
A rompre de ce cœur l'attachement terrible;
Mais mes plus grands efforts n'ont rien fait juſqu'icy,
Et c'eſt pour mes pechez que je vous aime ainſy.

CELIMENE.

Il eſt vray, voſtre ardeur eſt pour moy ſans ſeconde.

ALCESTE.

Oüy, je puis là-deſſus défier tout le monde.
Mon amour ne ſe peut concevoir; & jamais
Perſonne n'a, Madame, aimé comme je fais.

CELIMENE.

En effet, la méthode en eſt toute nouvelle,
Car vous aimez les gens pour leur faire querelle;
Ce n'eſt qu'en mots faſcheux qu'eſclate voſtre ardeur,
Et l'on n'a veu jamais un amant ſi grondeur.

ALCESTE.

Mais il ne tient qu'à vous que ſon chagrin ne paſſe.
A tous nos démeſlez coupons chemin, de grace;
Parlons à cœur ouvert, & voyons d'arreſter...

SCENE II.

Basque, Alceste, Celimene.

CELIMENE.

Qu'eſt-ce ?

BASQUE.

Acaſte eſt là-bas.

CELIMENE.

Hé bien, faites monter.

SCENE III.

Alceste, Celimene.

ALCESTE.

Quoy! L'on ne peut jamais vous parler teſte-à-teſte?
A recevoir le monde on vous voit toûjours preſte;
Et vous ne pouvez pas, un ſeul moment de tous,
Vous réſoudre à ſouffrir de n'eſtre pas chez vous?

CELIMENE.

Voulez-vous qu'avec luy je me faſſe une affaire?

ALCESTE.

Vous avez des efgards qui ne fçauroient me plaire.

CELIMENE.

C'eft un homme à jamais ne me le pardonner,
S'il fçavoit que fa veuë euft pû m'importuner.

ALCESTE.

Et que vous fait cela, pour vous gefner de forte...

CELIMENE.

Mon Dieu! De fes pareils la bienveillance importe;
Et ce font de ces gens, qui, je ne fçay comment,
Ont gagné dans la Cour de parler hautement.
Dans tous les entretiens on les voit s'introduire;
Ils ne fçauroient fervir, mais ils peuvent vous nuire;
Et jamais, quelqu'appuy qu'on puiffe avoir d'ailleurs,
On ne doit fe broüiller avec ces grands brailleurs.

ALCESTE.

Enfin, quoy qu'il en foit, & furquoy qu'on fe fonde,
Vous trouvez des raifons pour fouffrir tout le monde;
Et les précautions de voftre jugement...

SCENE IV.

Basque, Alceste, Celimene.

BASQUE.

Voicy Clitandre encor, Madame.

ALCESTE.

Juftement.

(Il tefmoigne s'en vouloir aller.)

CELIMENE.

Ou courez-vous?

ALCESTE.

Je fors.

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Pourquoy faire?

CELIMENE.

Demeurez.

ALCESTE.

Je ne puis.

CELIMENE.

Je le veux.

ALCESTE.

Point d'affaire.
Ces Converſations ne font que m'ennuyer,
Et c'eſt trop que vouloir me les faire eſſuyer.

CELIMENE.

Je le veux, je le veux.

ALCESTE.

Non, il m'eſt impoſſible.

CELIMENE.

Hé bien! Allez, ſortez, il vous eſt tout loiſible.

SCENE V.

Eliante, Philinte, Acaſte, Clitandre, Baſque, Alceſte, Celimene.

ELIANTE, *à Celimene.*

Voicy les deux Marquis qui montent avec nous.
Vous l'eſt-on venu dire?

CELIMENE.

Oüy. (*A Basque*) Des fiéges pour tous.

(*Basque donne des fiéges & fe retire.*)

(*A Alcefte, à part.*)

Vous n'eftes pas forty?

ALCESTE.

Non; mais je veux, Madame,
Ou pour eux, ou pour moy, faire expliquer voftre ame.

CELIMENE.

Taifez-vous.

ALCESTE.

Aujourd'huy, vous vous expliquerez.

CELIMENE.

Vous perdez le fens.

ALCESTE.

Point. Vous vous déclarerez.

CELIMENE.

Ha?

ALCESTE.

Vous prendrez party.

CELIMENE.

Vous vous mocquez, je penfe.

ALCESTE.

Non. Mais vous choifirez : c'eft trop de patience.

(Ils s'affeyent tous.)

CLITANDRE.

Parbleu! Je viens du Louvre, où Cleonte, au Levé,
Madame, a bien paru ridicule achevé.
N'a-t-il point quelqu'amy qui puft, fur fes manieres,
D'un charitable avis luy prefter les lumieres?

CELIMENE.

Dans le monde, à vray dire, il fe barboüille fort.
Par tout il porte un air qui faute aux yeux d'abord;
Et lors qu'on le revoit aprés un peu d'abfence,
On le retrouve encor plus plein d'extravagance.

ACASTE.

Parbleu! S'il faut parler de gens extravagans,
Je viens d'en effüyer un des plus fatigans :

Damon le raifonneur, qui m'a, ne vous déplaife,
Une heure au grand foleil tenu hors de ma Chaife.

CELIMENE.

C'eft un parleur eftrange, & qui trouve toûjours
L'art de ne vous rien dire, avec de grands difcours.
Dans les propos qu'il tient on ne voit jamais goute,
Et ce n'eft que du bruit, que tout ce qu'on écoute.

ELIANTE, *à Philinte.*

Ce début n'eft pas mal ; &, contre le prochain,
La Converfation prend un affez bon train.

CLITANDRE.

Timante encor, Madame, eft un bon caractere !

CELIMENE.

C'eft, de la tefte aux piez, un homme tout myftere,
Qui vous jette en paffant un coup d'œil égaré,
Et, fans aucune affaire, eft toûjours affairé.
Tout ce qu'il vous débite en grimaces abonde ;
A force de façons il affomme le monde ;
Sans ceffe il a, tout bas, pour rompre l'entretien,
Un Secret à vous dire, & ce Secret n'eft rien.
De la moindre vetille il fait une merveille,
Et, jufques au Bon jour, il dit tout à l'oreille.

ACASTE.

Et Geralde, Madame ?

CELIMENE.

O l'ennuyeux conteur!
Jamais on ne le voit ſortir du grand Seigneur;
Dans le brillant commerce il ſe meſle ſans ceſſe,
Et ne cite jamais que duc, prince ou princeſſe.
La Qualité l'enteſte; & tous ſes entretiens
Ne ſont que de chevaux, d'equipage & de chiens.
Il tutaye, en parlant, ceux du plus haut étage,
Et le nom de Monſieur eſt chez luy hors d'uſage.

CLITANDRE.

On dit qu'avec Beliſe il eſt du dernier bien.

CELIMENE.

Le pauvre eſprit de Femme! Et le ſec entretien!
Lors qu'elle vient me voir, je ſouffre le martire,
Il faut ſüer ſans ceſſe à chercher que luy dire;
Et la ſterilité de ſon expreſſion
Fait mourir à tous coups la converſation.
En vain, pour attaquer ſon ſtupide ſilence,
De tous les lieux communs vous prenez l'aſſiſtance;
Le beau temps & la pluye, & le froid & le chaud,
Sont des fonds qu'avec elle on épuiſe bien-toſt.
Ce-pendant, ſa viſite aſſez inſupportable
Traiſne en une longueur encor épouvantable;
Et l'on demande l'heure, & l'on bâille vingt fois,
Qu'elle groüille auſſi peu qu'une piece de bois.

ACASTE.

Que vous ſemble d'Adraſte?

CELIMENE.

Ha ! Quel orgueil extresme !
C'eſt un homme gonflé de l'amour de ſoy-meſme.
Son mérite jamais n'eſt content de la Cour;
Contre elle il fait meſtier de peſter chaque jour;
Et l'on ne donne employ, charge, ny benefice,
Qu'à tout ce qu'il ſe croit on ne faſſe injuſtice.

CLITANDRE.

Mais le jeune Cleon, chez qui vont aujourd'huy
Nos plus honneſtes gens, que dites-vous de luy ?

CELIMENE.

Que de ſon cuiſinier il s'eſt fait un mérite,
Et que c'eſt à ſa table à qui l'on rend viſite.

ELIANTE.

Il prend ſoin d'y ſervir des mets fort délicats.

CELIMENE.

Oüy ; mais je voudrois bien qu'il ne s'y ſerviſt pas :
C'eſt un fort meſchant plat que ſa ſotte perſonne,
Et qui gaſte, à mon gouſt, tous les repas qu'il donne.

PHILINTE.

On fait aſſez de cas de ſon oncle Damis :
Qu'en dites-vous, Madame ?

CELIMENE.

Il eſt de mes amis.

PHILINTE.

Je le trouve honneſte-homme, & d'un air aſſez ſage.

CELIMENE.

Oüy ; mais il veut avoir trop d'eſprit, dont j'enrage.
Il eſt guindé ſans ceſſe ; &, dans tous ſes propos,
On void qu'il ſe travaille à dire de bons Mots.
Depuis que dans la teſte il s'eſt mis d'eſtre habile,
Rien ne touche ſon gouſt, tant il eſt difficile !
Il veut voir des défauts à tout ce qu'on eſcrit,
Et penſe que loüer n'eſt pas d'un bel eſprit ;
Que c'eſt eſtre ſçavant que trouver à redire ;
Qu'il n'appartient qu'aux ſots d'admirer & de rire ;
Et qu'en n'approuvant rien des ouvrages du temps,
Il ſe met au-deſſus de tous les autres gens.
Aux converſations meſme il trouve à reprendre :
Ce ſont propos trop bas pour y daigner deſcendre ;
Et, les deux bras croiſez, du haut de ſon Eſprit,
Il regarde en pitié tout ce que chacun dit.

ACASTE.

Dieu me damne ! Voilà ſon portrait veritable.

CLITANDRE, *à Celimene.*

Pour bien peindre les gens vous eſtes admirable !

ALCESTE.

Allons, ferme, pouffez, mes bons amis de Cour,
Vous n'en efpargnez point, & chacun a fon tour :
Ce-pendant aucun d'eux à vos yeux ne fe montre,
Qu'on ne vous voye en hafte aller à fa rencontre,
Luy prefenter la main, &, d'un baifer flateur,
Appuyer les fermens d'eftre fon ferviteur.

CLITANDRE.

Pourquoy s'en prendre à nous? Si ce qu'on dit vous bleffe,
Il faut que le reproche à Madame s'adreffe.

ALCESTE.

Non, morbleu! C'eft à vous; & vos ris complaifans
Tirent de fon efprit tous ces traits mefdifans.
Son humeur fatyrique eft fans ceffe nourrie
Par le coupable encens de voftre flaterie;
Et fon cœur à railler trouveroit moins d'appas,
S'il avoit obfervé qu'on ne l'applaudit pas.
C'eft ainfi qu'aux flateurs on doit par tout fe prendre
Des vices où l'on void les Humains fe répandre.

PHILINTE.

Mais pourquoy pour ces gens un intereft fi grand,
Vous, qui condamneriez ce qu'en eux on reprend?

CELIMENE.

Et ne faut-il pas bien que Monfieur contredife?
A la commune voix veut-on qu'il fe réduife,

Et qu'il ne faſſe pas eſclater en tous lieux
L'eſprit contrariant qu'il a receu des cieux?
Le ſentiment d'autruy n'eſt jamais pour luy plaire:
Il prend toûjours en main l'opinion contraire;
Et penſeroit paroiſtre un homme du commun,
Si l'on voyoid qu'il fuſt de l'avis de quelqu'un.
L'honneur de contredire a pour luy tant de charmes,
Qu'il prend contre luy-meſme aſſez ſouvent les armes;
Et ſes vrais ſentimens ſont combattus par luy,
Auſſi-toſt qu'il les void dans la bouche d'autruy.

(*Tous rient.*)

ALCESTE.

Les rieurs ſont pour vous, Madame, c'eſt tout dire;
Et vous pouvez pouſſer contre moy la ſatyre.

PHILINTE.

Mais il eſt veritable, auſſi, que voſtre eſprit
Se gendarme toûjours contre tout ce qu'on dit;
Et que, par un chagrin que luy-meſme il avouë,
Il ne ſçauroit ſouffrir qu'on blaſme ny qu'on louë.

ALCESTE.

C'eſt que jamais, morbleu, les Hommes n'ont raiſon;
Que le chagrin contr'eux eſt toûjours de ſaiſon,
Et que je voy qu'ils ſont, ſur toutes les affaires,
Loüeurs impertinens, ou Cenſeurs temeraires.

CELIMENE.

Mais...

ALCESTE.

Non, Madame, non, quand j'en devrois mourir,
Vous avez des plaiſirs que je ne puis ſouffrir;
Et l'on a tort icy de nourrir dans voſtre ame
Ce grand attachement aux defauts qu'on y blame.

CLITANDRE.

Pour moy, je ne ſçay pas; mais j'avoûray tout haut
Que j'ay creu juſqu'icy Madame ſans defaut.

ACASTE.

De graces & d'attraits je voy qu'elle eſt pourveuë;
Mais les defauts qu'elle a ne frappent point ma veuë.

ALCESTE.

Ils frappent tous la mienne; &, loin de m'en cacher,
Elle ſçait que j'ay ſoin de les luy reprocher.
Plus on aime quelqu'un, moins il faut qu'on le flate;
A ne rien pardonner le pur amour eſclate;
Et je bannirois, moy, tous ces laſches amans
Que je verrois ſoûmis à tous mes ſentimens,
Et dont, à tout propos, les molles complaiſances
Donneroient de l'encens à mes extravagances.

CELIMENE.

Enfin, s'il faut qu'à vous s'en rapportent les cœurs,
On doit, pour bien aimer, renoncer aux douceurs;
Et du parfait amour mettre l'honneur ſuprême
A bien injurier les perſonnes qu'on aime.

ELIANTE.

L'amour, pour l'ordinaire, eſt peu fait à ces loix,
Et l'on void les Amans vanter toûjours leur choix.
Jamais leur paſſion n'y void rien de blaſmable,
Et, dans l'objet aimé, tout leur devient aimable;
Ils comptent les defauts pour des perfections,
Et ſçavent y donner de favorables noms.
La Paſle eſt aux Jaſmins en blancheur comparable;
La Noire à faire peur, une Brune adorable;
La Maigre a de la taille & de la liberté;
La Graſſe eſt, dans ſon port, pleine de majeſté;
La Mal-propre ſur ſoy, de peu d'attraits chargée,
Eſt miſe ſous le nom de Beauté negligée;
La Géante paroiſt une Déeſſe aux yeux;
La Naine, un abregé des Merveilles des cieux;
L'Orgueilleuſe a le cœur digne d'une Couronne;
La Fourbe a de l'eſprit; la Sotte eſt toute bonne;
La trop grande Parleuſe eſt d'agreable Humeur;
Et la Muëtte garde une honneſte Pudeur.
C'eſt ainſi qu'un amant dont l'ardeur eſt extrême
Aime juſqu'aux defauts des perſonnes qu'il aime.

ALCESTE.

Et moy, je ſoûtiens, moy...

CELIMENE.

Briſons-là ce diſcours,
Et dans la Gallerie allons faire deux tours.
Quoy! Vous vous en allez, Meſſieurs?

CLITANDRE & ACASTE.

Non pas, Madame.

ALCESTE

La peur de leur départ occupe fort voſtre ame.
Sortez quand vous voudrez, Meſſieurs; mais j'avertis
Que je ne ſors qu'aprés que vous ſerez ſortis.

ACASTE.

A moins de voir Madame en eſtre importunée,
Rien ne m'appelle ailleurs de toute la journée.

CLITANDRE.

Moy, pourveu que je puiſſe eſtre au petit Couché,
Je n'ay point d'autre affaire où je ſois attaché.

CELIMENE, *à Alceſte.*

C'eſt pour rire, je croy.

ALCESTE.

Non, en aucune ſorte.
Nous verrons ſi c'eſt moy que vous voudrez qui ſorte.

SCENE VI.

Basque, Eliante, Philinte, Acaste, Clitandre, Alceste, Celimene.

BASQUE, *à Alceste.*

Monsieur, un Homme est là qui voudroit vous parler
Pour affaire, dit-il, qu'on ne peut reculer.

ALCESTE.

Dy-luy que je n'ay point d'affaires si pressées.

BASQUE.

Il porte une Jaquette à grand'basques plissées,
Avec du d'Or dessus.

CELIMENE, *à Alceste.*

Allez voir ce que c'est,
Ou bien faites-le entrer.

SCENE VII.

Un Garde de la Marefchauffée, Eliante, Philinte, Acafte, Clitandre, Alcefte, Celimene.

ALCESTE, *allant au devant.*

Qu'eft-ce donc qu'il vous plaift?
Venez, Monfieur.

LE GARDE.

Monfieur, j'ay deux mots à vous dire.

ALCESTE.

Vous pouvez parler haut, Monfieur, pour m'en inftruire.

LE GARDE.

Meffieurs les Marefchaux, dont j'ay commandement,
Vous mandent de venir les trouver promptement,
Monfieur.

ALCESTE.

Qui? moy, Monfieur?

LE GARDE.

Vous-mefme.

ALCESTE.

Et pourquoy faire?

PHILINTE, *à Alceste.*

C'eſt d'Oronte & de vous la ridicule affaire.

CELIMENE, *à Philinte.*

Comment?

PHILINTE.

Oronte & luy ſe ſont tantoſt bravez
Sur certains petits vers qu'il n'a pas approuvez;
Et l'on veut aſſoupir la choſe en ſa naiſſance.

ALCESTE.

Moy, je n'auray jamais de laſche complaiſance.

PHILINTE.

Mais il faut ſuivre l'ordre : allons, diſpoſez-vous...

ALCESTE.

Quel accommodement veut-on faire entre nous?
La voix de ces Meſſieurs me condamnera-t-elle
A trouver bons les vers qui font noſtre querelle?
Je ne me dédis point de ce que j'en ay dit,
Je les trouve meſchans.

PHILINTE.

Mais, d'un plus doux efprit...

ALCESTE.

Je n'en defmordray point; les vers font execrables.

PHILINTE.

Vous devez faire voir des fentimens traitables.
Allons, venez.

ALCESTE.

J'iray; mais rien n'aura pouvoir
De me faire dédire.

PHILINTE.

Allons vous faire voir.

ALCESTE.

Hors qu'un Commandement exprés du Roy me vienne,
De trouver bons les vers dont on fe met en peine,
Je foûtiendray toûjours, morbleu! qu'ils font mauvais,
Et qu'un homme eft pendable aprés les avoir faits.

(A Clitandre & à Acafte qui rient.)

Par la fangbleu! Meffieurs, je ne croyois pas eftre
Si plaifant que je fuis.

CELIMENE.

Allez viſte pareſtre
Où vous devez.

ALCESTE.

J'y vais, Madame; &, ſur mes pas,
Je reviens en ce lieu pour vuider nos debats.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Clitandre, Acaste.

CLITANDRE.

HER Marquis, je te voy l'ame bien fatisfaite ;
Toute chofe t'égaye, & rien ne t'inquiete.
En bonne foy, crois-tu, fans t'ébloüir les yeux,
Avoir de grands fujets de paroiftre joyeux ?

ACASTE.

Parbleu ! Je ne voy pas, lors que je m'examine,
Où prendre aucun fujet d'avoir l'ame chagrine.
J'ay du bien, je fuis jeune, & fors d'une Maifon
Qui fe peut dire Noble avec quelque raifon ;

Et je croy, par le rang que me donne ma Race,
Qu'il eſt fort peu d'emplois dont je ne ſois en paſſe.
Pour le cœur, dont ſur tout nous devons faire cas,
On ſçait, ſans vanité, que je n'en manque pas;
Et l'on m'a veu pouſſer, dans le monde, une affaire,
D'une aſſez vigoureuſe & gaillarde maniere.
Pour de l'eſprit, j'en ay, ſans doute; & du bon goût,
A juger ſans eſtude & raiſonner de tout;
A faire aux nouveautez, dont je ſuis idolâtre,
Figure de Sçavant ſur les bancs du Theatre;
Y décider en chef, & faire du fracas
A tous les beaux endroits qui meritent des has!
Je ſuis aſſez adroit; j'ay bon air, bonne mine,
Les dents belles ſur tout, & la taille fort fine.
Quant à ſe mettre bien, je croy, ſans me flater,
Qu'on feroit mal-venu de me le diſputer.
Je me voy dans l'eſtime autant qu'on y puiſſe eſtre,
Fort aimé du beau ſexe, & bien auprés du Maiſtre.
Je croy qu'avec cela, mon cher Marquis, je croy
Qu'on peut par tout païs eſtre content de ſoy.

CLITANDRE.

Oüy. Mais, trouvant ailleurs des conqueſtes faciles,
Pourquoy pouſſer icy des ſoûpirs inutiles?

ACASTE.

Moi? Parbleu! Je ne ſuis de taille, ny d'humeur,
A pouvoir d'une Belle eſſüyer la froideur.
C'eſt aux gens mal-tournez, aux merites vulgaires,
A brûler conſtamment pour des Beautez ſeveres;

A languir à leurs piez & souffrir leurs rigueurs ;
A chercher le secours des soûpirs & des pleurs,
Et tascher, par des soins d'une tres-longue suite,
D'obtenir ce qu'on nie à leur peu de merite.
Mais les gens de mon air, Marquis, ne sont pas faits
Pour aimer à credit, & faire tous les frais.
Quelque rare que soit le merite des Belles,
Je pense, Dieu mercy, qu'on vaut son prix comme elles;
Que, pour se faire honneur d'un cœur comme le mien,
Ce n'est pas la raison qu'il ne leur couste rien ;
Et qu'au moins, à tout mettre en de justes balances,
Il faut qu'à frais communs se fassent les avances.

CLITANDRE.

Tu penses donc, Marquis, estre fort bien icy ?

ACASTE.

J'ay quelque lieu, Marquis, de le penser ainsy.

CLITANDRE.

Croy-moy, destache-toy de cette erreur extresme :
Tu te flates, mon cher, & t'aveugles toy-mesme.

ACASTE.

Il est vray, je me flate, & m'aveugle en effet.

CLITANDRE.

Mais, qui te fait juger ton bon-heur si parfait ?

ACASTE.

Je me flate.

CLITANDRE.

Surquoy fonder tes conjectures?

ACASTE.

Je m'aveugle.

CLITANDRE.

En as-tu des preuves qui ſoient ſûres?

ACASTE.

Je m'abuſe, te dy-je.

CLITANDRE.

Eſt-ce que, de ſes vœux,
Celimene t'a fait quelques ſecrets aveux?

ACASTE.

Non, je ſuis mal-traité.

CLITANDRE.

Reſpons-moy, je te prie.

ACASTE.

Je n'ay que des rebuts.

CLITANDRE.

Laiſſons la raillerie,
Et me dy quel eſpoir on peut t'avoir donné.

ACASTE.

Je ſuis le miſerable, & toy le fortuné;
On a pour ma perſonne une averſion grande,
Et, quelqu'un de ces jours, il faut que je me pende.

CLITANDRE.

O ça, veux-tu, Marquis, pour ajuſter nos vœux,
Que nous tombions d'accord d'une choſe tous deux?
Que, qui pourra montrer une marque certaine
D'avoir meilleure part au cœur de Celimene,
L'autre icy fera place au vainqueur prétendu,
Et le delivrera d'un rival aſſidu?

ACASTE.

Ha! Parbleu! Tu me plais avec un tel langage,
Et du bon de mon cœur à cela je m'engage.
Mais, chut.

SCENE II.

Celimene, Clitandre, Acaste.

CELIMENE.

Encore icy?

CLITANDRE.

L'amour retient nos pas.

CELIMENE.

Je viens d'oüir entrer un carroffe là-bas.
Sçavez-vous qui c'eft?

CLITANDRE.

Non.

SCENE III.

Bafque, Celimene, Clitandre, Acafte.

BASQUE.

Arfinoé, Madame,
Monte icy pour vous voir.

CELIMENE.

Que me veut cette femme?

BASQUE.

Eliante là-bas eſt à l'entretenir.

CELIMENE.

Dequoy s'aviſe-t-elle, & qui la fait venir?

ACASTE.

Pour prude conſommée en tous lieux elle paſſe;
Et l'ardeur de ſon zele...

CELIMENE.

Oüy, oüy, franche grimace.
Dans l'ame elle eſt du Monde; & ſes ſoins tentent tout
Pour accrocher quelqu'un, ſans en venir à bout.
Elle ne ſçauroit voir qu'avec un œil d'envie
Les amans declarez dont une autre eſt ſuivie;
Et ſon triſte merite, abandonné de tous,
Contre le ſiecle aveugle eſt toûjours en courroux.
Elle taſche à couvrir d'un faux voile de prude
Ce que chez elle on void d'affreuſe ſolitude;
Et, pour ſauver l'honneur de ſes foibles appas,
Elle attache du crime au pouvoir qu'ils n'ont pas.
Ce-pendant un amant plairoit fort à la Dame;
Et meſme, pour Alceſte, elle a tendreſſe d'ame.

Ce qu'il me rend de foins outrage fes attraits;
Elle veut que ce foit un vol que je luy fais;
Et fon jalous dépit, qu'avec peine elle cache,
En tous endroits, fous-main, contre moy fe détache.
Enfin, je n'ay rien veu de fi fot, à mon gré;
Elle eft impertinente au fupresme degré,
Et...

SCENE IV.

Arfinoé, Celimene, Clitandre, Acafte.

CELIMENE.

Ha! Quel heureux fort en ce lieu vous ameine?
Madame, fans mentir, j'eftois de vous en peine.

ARSINOÉ.

Je viens pour quelque avis que j'ay crû vous devoir.

CELIMENE.

Ha! mon Dieu! Que je fuis contente de vous voir!

(Clitandre & Acafte fortent en riant.)

SCENE V.

Arsinoé, Celimene.

ARSINOÉ.

Leur départ ne pouvoit plus à propos se faire.

CELIMENE.

Voulons-nous nous asseoir?

ARSINOÉ.

Il n'est pas necessaire.
Madame, l'amitié doit surtout esclater
Aux choses qui le plus nous peuvent importer;
Et, comme il n'en est point de plus grande importance
Que celles de l'Honneur & de la Bienseance,
Je viens, par un avis qui touche vostre honneur,
Tesmoigner l'amitié que pour vous a mon Cœur.
Hier j'estois chez des gens de vertu singuliere,
Où sur vous du discours on tourna la matiere;
Et là, vostre conduite, avec ses grands esclats,
Madame, eut le malheur qu'on ne la loüa pas.
Cette foule de gens dont vous souffrez visite,
Vostre galanterie, & les brüits qu'elle excite,
Trouverent des censeurs plus qu'il n'auroit falu,
Et bien plus rigoureux que je n'eusse voulu.
Vous pouvez bien penser quel party je sceus prendre;

Je fis ce que je pûs pour vous pouvoir deffendre;
Je vous excufay fort fur voftre intention,
Et voulus de voftre ame eftre la caution.
Mais vous fçavez qu'il eft des chofes dans la vie
Qu'on ne peut excufer, quoy qu'on en ait envie;
Et je me vis contrainte à demeurer d'accord
Que l'air dont vous vivez vous faifoit un peu tort;
Qu'il prenoit dans le monde une mefchante face;
Qu'il n'eft conte fafçheux que par tout on n'en faffe;
Et que, fi vous vouliez, tous vos defportemens
Pourroient moins donner prife aux mauvais jugemens.
Non que j'y croye au fond l'Honnefteté bleffée;
(Me préferve le Ciel d'en avoir la penfée!)
Mais aux ombres du crime on prefte ayfément foy,
Et ce n'eft pas affez de bien vivre pour foy.
Madame, je vous croy l'ame trop raifonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribüer qu'aux mouvemens fecrets
D'un zele qui m'attache à tous vos interefts.

CELIMENE.

Madame, j'ay beaucoup de graces à vous rendre.
Un tel avis m'oblige; &, loin de le mal prendre,
J'en pretens reconnoiftre à l'inftant la faveur
Par un avis aussi qui touche voftre honneur;
Et, comme je vous voy vous monftrer mon amie,
En m'apprenant les brüits que de moy l'on publie,
Je veux fuivre, à mon tour, un exemple fi doux,
En vous avertiffant de ce qu'on dit de vous.
En un lieu, l'autre jour, où je faifois vifite,
Je trouvay quelques gens d'un tres-rare merite,
Qui, parlant des vrais foins d'une ame qui vit bien,

Firent tomber fur vous, Madame, l'entretien.
Là, voftre pruderie & vos efclats de zele
Ne furent pas citez comme un fort bon modele :
Cette affectation d'un grave exterieur,
Vos discours éternels de fageffe & d'honneur,
Vos mines & vos cris aux ombres d'indécence
Que d'un mot ambigu peut avoir l'innocence,
Cette hauteur d'eftime où vous eftes de vous,
Et ces yeux de pitié que vous jettez fur tous,
Vos frequentes leçons & vos aigres cenfures
Sur des chofes qui font innocentes & pures;
Tout cela, fi je puis vous parler franchement,
Madame, fut blafmé d'un commun fentiment.
« A quoy bon (difoient-ils) cette mine modefte
Et ce fage dehors, que dément tout le refte?
Elle eft à bien prier exacte au dernier point;
Mais elle bat fes gens & ne les paye point.
Dans tous les Lieux devots elle étale un grand zelle;
Mais elle met du blanc & veut paroiftre belle.
Elle fait des tableaux couvrir les Nuditez;
Mais elle a de l'amour pour les Realitez. »
Pour moy, contre chacun je pris voftre défence,
Et leur affeuray fort que c'eftoit medifance;
Mais tous les fentimens combattirent le mien,
Et leur conclufion fut, que vous feriez bien
De prendre moins de foin des actions des autres,
Et de vous mettre un peu plus en peine des voftres;
Qu'on doit fe regarder foy-mefme un fort long temps,
Avant que de fonger à condamner les gens;
Qu'il faut mettre le poids d'une vie exemplaire
Dans les corrections qu'aux autres on veut faire;
Et qu'encor vaut-il mieux s'en remettre, au befoin,
A ceux à qui le Ciel en a commis le foin.

Madame, je vous crois auſſi trop raiſonnable
Pour ne pas prendre bien cet avis profitable,
Et pour l'attribüer qu'aux mouvemens ſecrets
D'un zele qui m'attache à tous vos intereſts.

ARSINOÉ.

A quoy qu'en reprenant on ſoit aſſujettie,
Je ne m'attendois pas à cette repartie,
Madame; & je voy bien, par ce qu'elle a d'aigreur,
Que mon ſincere avis vous a bleſſée au cœur.

CELIMENE.

Au contraire, Madame; & ſi l'on eſtoit ſage,
Ces avis mutüels ſeroient mis en uſage.
On détruiroit par-là, traitant de bonne foy,
Ce grand aveuglement où chacun eſt pour ſoy.
Il ne tiendra qu'à vous qu'avec le meſme zele
Nous ne continuyons cet office fidele,
Et ne prenions grand ſoin de nous dire entre nous
Ce que nous entendrons, vous de moy, moy de vous.

ARSINOÉ.

Ha! Madame, de vous je ne puis rien entendre;
C'eſt en moy que l'on peut trouver fort à reprendre.

CELIMENE.

Madame, on peut, je croy, loüer & blaſmer tout;
Et chacun a raiſon, ſuivant l'âge ou le goût.
Il eſt une ſaiſon pour la galanterie,

Il en eſt une auſſi propre à la pruderie.
On peut, par politique, en prendre le party,
Quand de nos jeunes ans l'eſclat eſt amorty;
Cela ſert à couvrir de faſcheuſes diſgraces.
Je ne dy pas qu'un jour je ne ſuive vos traces;
L'âge ameinera tout; & ce n'eſt pas le temps,
Madame, comme on ſçait, d'eſtre prude à vingt ans.

ARSINOÉ.

Certes, vous vous targuez d'un bien ſoible avantage,
Et vous faites ſonner terriblement voſtre age.
Ce que de plus que vous on en pourroit avoir
N'eſt pas un ſi grand cas pour s'en tant prévaloir;
Et je ne ſçay pourquoy voſtre ame ainſi s'emporte,
Madame, à me pouſſer de cette eſtrange ſorte.

CELIMENE.

Et moy je ne ſçay pas, Madame, auſſi, pourquoy
On vous void en tous lieux vous déchaiſner ſur moy.
Faut-il de vos chagrins ſans ceſſe à moy vous prendre?
Et puis-je-mais des ſoins qu'on ne va pas vous rendre?
Si ma perſonne aux gens inſpire de l'amour,
Et ſi l'on continuë à m'offrir chaque jour
Des vœux que voſtre cœur peut ſouhaiter qu'on m'ôte,
Je n'y ſçaurois que faire, & ce n'eſt pas ma faute;
Vous avez le champ libre, & je n'empeſche pas
Que, pour les attirer, vous n'ayez des appas.

ARSINOÉ.

Helas! Et croyez-vous que l'on ſe mette en peine
De ce nombre d'amans dont vous faites la vaine?

Et qu'il ne nous ſoit pas fort ayſé de juger
A quel prix aujourd'huy l'on peut les engager?
Penſez-vous faire croire, à voir comme tout roule,
Que voſtre ſeul merite attire cette foule?
Qu'ils ne bruſlent pour vous que d'un honneſte amour,
Et que pour vos vertus ils vous ſont tous la cour?
On ne s'aveugle point par de vaines défaites;
Le Monde n'eſt point duppe; & j'en voy qui ſont faites
A pouvoir inſpirer de tendres ſentimens,
Qui chez elles pourtant ne fixent point d'amans.
Et, de-là, nous pouvons tirer des conſequences
Qu'on n'acquiert point leurs cœurs ſans de grandes avances:
Qu'aucun, pour nos beaux yeux, n'eſt noſtre ſoûpirant,
Et qu'il faut acheter tous les ſoins qu'on nous rend.
Ne vous enflez donc point d'une ſi grande gloire,
Pour les petits brillans d'une foible victoire;
Et corrigez un peu l'orgüeil de vos Appas,
De traiter pour cela les gens de haut en bas.
Si nos yeux envioient les conqueſtes des vôtres,
Je penſe qu'on pourroit faire comme les autres,
Ne ſe point meſnager, & vous faire bien voir
Que l'on a des Amans quand on en veut avoir.

CELIMENE.

Ayez-en donc, Madame, & voyons cette affaire :
Par ce rare ſecret efforcez-vous de plaire;
Et ſans...

ARSINOE.

Briſons, Madame, un pareil entretien,
Il pouſſeroit trop loin voſtre eſprit & le mien;

Et j'aurois pris déja le congé qu'il faut prendre,
Si mon carroffe encor ne m'obligeoit d'attendre.

CELIMENE.

Autant qu'il vous plaira vous pouvez arrefter,
Madame, & là-deffus rien ne doit vous hafter.
Mais, fans vous fatiguer de ma ceremonie,
Je m'en vais vous donner meilleure compagnie;
Et Monfieur, qu'à propos le hazard fait venir,
Remplira mieux ma place à vous entretenir.

SCENE VI.

Alcefte, Arfinoé, Celimene.

CELIMENE.

Alcefte, il faut que j'aille efcrire un mot de lettre
Que, fans me faire tort, je ne fçaurois remettre.
Soyez avec Madame; elle aura la bonté
D'excufer aifément mon incivilité.

SCENE VII.

Alcefte, Arfinoé.

ARSINOÉ.

Vous voyez, elle veut que je vous entretienne,
Attendant un moment que mon carroffe vienne;

Et jamais tous ses soins ne pouvoient m'offrir rien
Qui me fust plus charmant qu'un pareil entretien.
En verité, les gens d'un merite sublime
Entraisnent de chacun & l'amour & l'estime;
Et le vostre, sans doute, a des charmes secrets
Qui font entrer mon cœur dans tous vos interêts.
Je voudrois que la Cour, par un regard propice,
A ce que vous valez rendist plus de justice.
Vous avez à vous plaindre; & je suis en courroux,
Quand je voy chaque jour qu'on ne fait rien pour vous.

ALCESTE.

Moy, Madame! Et surquoy pourrois-je en rien prétendre?
Quel service à l'Estat est-ce qu'on m'a veu rendre?
Qu'ay-je fait, s'il vous plaist, de si brillant de soy,
Pour me plaindre à la Cour qu'on ne fait rien pour moy?

ARSINOÉ.

Tous ceux sur qui la Cour jette des yeux propices
N'ont pas toûjours rendu de ces fameux services.
Il faut l'occasion, ainsi que le pouvoir;
Et le merite enfin que vous nous faites voir,
Devroit...

ALCESTE.

Mon Dieu! Laissons mon merite, de grace:
De quoy voulez-vous là que la Cour s'embarrasse?
Elle auroit fort à faire, & ses soins seroient grands,
D'avoir à déterrer le merite des gens.

ARSINOÉ.

Un merite efclatant fe déterre luy-mefme.
Du voftre en bien des lieux on fait un cas extrefme :
Et vous fçaurez de moy qu'en deux fort bons endroits
Vous fuftes hyer loüé par des Gens d'un grand poids.

ALCESTE.

Hé! Madame, l'on loue aujourd'huy tout le monde,
Et le Siècle par-là n'a rien qu'on ne confonde.
Tout eft d'un grand merite également doüé;
Ce n'eft plus un honneur que de fe voir loüé;
D'Eloges on regorge, à la tefte on les jette,
Et mon Valet de chambre eft mis dans la Gazette.

ARSINOÉ.

Pour moy, je voudrois bien que, pour vous monftrer mieux,
Une charge à la Cour vous puft frapper les yeux.
Pour peu que d'y fonger vous nous faffiez les mines,
On peut, pour vous fervir, remüer des machines;
Et j'ay des gens en main que j'emploiray pour vous,
Qui vous feront à tout un chemin affez doux.

ALCESTE.

Et que voudriez-vous, Madame, que j'y fiffe?
L'humeur dont je me fens veut que je m'en banniffe;
Le Ciel ne m'a point fait, en me donnant le jour,
Une ame compatible avec l'air de la Cour.
Je ne me trouve point les vertus neceffaires

Pour y bien reüssir, & faire mes affaires.
Estre franc & sincere est mon plus grand talent;
Je ne sçay point joüer les hommes en parlant;
Et qui n'a pas le don de cacher ce qu'il pense
Doit faire en ce païs fort peu de residence.
Hors de la Cour, sans doute, on n'a pas cet appuy,
Et ces Titres d'honneur qu'elle donne aujourd'huy;
Mais on n'a pas aussi, perdant ces avantages,
Le chagrin de joüer de fort sots personnages.
On n'a point à souffrir mille rebuts cruels,
On n'a point à loüer les vers de messieurs tels,
A donner de l'encens à madame une telle,
Et de nos francs marquis essuyer la cervelle.

ARSINOÉ.

Laissons, puis qu'il vous plaist, ce chapitre de Cour :
Mais il faut que mon cœur vous plaigne en vostre amour;
Et, pour vous découvrir là-dessus mes pensées,
Je souhaiterois fort vos ardeurs mieux placées.
Vous meritez, sans doute, un sort beaucoup plus doux,
Et celle qui vous charme est indigne de vous.

ALCESTE.

Mais en disant cela, songez-vous, je vous prie,
Que cette personne est, Madame, vostre amie?

ARSINOÉ.

Oüy. Mais ma conscience est blessée en effet
De souffrir plus long-temps le tort que l'on vous fait.
L'estat où je vous vois afflige trop mon ame,
Et je vous donne avis qu'on trahit vostre flame.

ALCESTE.

C'eſt me monſtrer, Madame, un tendre mouvement,
Et de pareils avis obligent un amant.

ARSINOÉ.

Oüy, toute mon amie, elle eſt, & je la nomme
Indigne d'aſſervir le cœur d'un galant homme;
Et le ſien n'a pour vous que de feintes douceurs.

ALCESTE.

Cela ſe peut, Madame, on ne void pas les cœurs;
Mais voſtre charité ſe feroit bien paſſée
De jetter dans le mien une telle penſée.

ARSINOÉ.

Si vous ne voulez pas eſtre deſabuſé,
Il faut ne vous rien dire; il eſt aſſez ayſé.

ALCESTE.

Non. Mais ſur ce ſujet, quoy que l'on nous expoſe,
Les doutes ſont faſcheux plus que toute autre choſe;
Et je voudrois, pour moy, qu'on ne me fiſt ſçavoir
Que ce qu'avec clarté l'on peut me faire voir.

ARSINOÉ.

Hé bien! c'eſt aſſez dit; &, ſur cette matiere,
Vous allez recevoir une pleine lumiere.

Oüy, je veux que du tout vos yeux vous faſſent foy.
Donnez-moy ſeulement la main juſques chez moy;
Là, je vous feray voir une preuve fidelle
De l'infidélité du cœur de voſtre Belle;
Et, ſi pour d'autres yeux le voſtre peut brûler,
On pourra vous offrir dequoy vous conſoler.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

Eliante, *Philinte.*

PHILINTE.

Non, l'on n'a point veu d'ame à manier si dure,
Ny d'accommodement plus penible à conclure :
En vain de tous costez on l'a voulu tourner,
Hors de son sentiment on n'a pû l'entraisner ;
Et jamais differend si bizarre, je pense,
N'avoit de ces Messieurs occupé la prudence.
« Non, Messieurs (disoit-il), je ne me dédis point,
Et tomberay d'accord de tout, hors de ce poinct.
Dequoy s'offence-t-il ? Et que veut-il me dire ?
Y va-t-il de sa gloire à ne pas bien écrire ?
Que luy fait mon avis, qu'il a pris de travers ?

On peut eſtre honneſte-homme, & faire mal des vers :
Ce n'eſt point à l'honneur que touchent ces matieres.
Je le tiens galant-homme en toutes les manieres,
Homme de qualité, de merite & de cœur,
Tout ce qu'il vous plaira, mais fort meſchant autheur.
Je loüeray, ſi l'on veut, ſon train & ſa dépenſe,
Son adreſſe à cheval, aux armes, à la danſe ;
Mais pour loüer ſes vers, je ſuis ſon ſerviteur ;
Et, lors que d'en mieux faire on n'a pas le bonheur,
On ne doit de rimer avoir aucune envie,
Qu'on n'y ſoit condamné ſur peine de la vie. »
Enfin, toute la grace & l'accommodement
Où s'eſt avec effort plié ſon ſentiment,
C'eſt de dire (croyant adoucir bien ſon ſtyle) :
« Monſieur, je ſuis faſché d'eſtre ſi difficile ;
Et pour l'amour de vous, je voudrois de bon cœur
Avoir trouvé tantoſt voſtre Sonnet meilleur. »
Et dans une embraſſade, on leur a, pour conclure,
Fait viſte envelopper toute la procedure.

ELIANTE.

Dans ſes façons d'agir il eſt fort ſingulier,
Mais j'en fais, je l'avouë, un cas particulier ;
Et la ſincerité dont ſon ame ſe picque
A quelque choſe en ſoy de noble & d'heroïque.
C'eſt une vertu rare au Siecle d'aujourd'huy,
Et je la voudrois voir par tout comme chez luy.

PHILINTE.

Pour moy, plus je le voy, plus ſur tout je m'eſtonne
De cette paſſion où ſon cœur s'abandonne.

De l'humeur dont le Ciel a voulu le former,
Je ne ſçay pas comment il s'aviſe d'aimer;
Et je ſçay moins encor comment voſtre Couſine
Peut eſtre la perſonne où ſon penchant l'incline.

ELIANTE.

Cela fait aſſez voir que l'amour, dans les cœurs,
N'eſt pas toûjours produit par un rapport d'humeurs;
Et toutes ces raiſons de douces ſympathies
Dans cet exemple-cy ſe trouvent démenties.

PHILINTE.

Mais croyez-vous qu'on l'aime, aux choſes qu'on peut voir?

ELIANTE.

C'eſt un poinct qu'il n'eſt pas fort ayſé de ſçavoir.
Comment pouvoir juger s'il eſt vray qu'elle l'aime?
Son cœur de ce qu'il ſent n'eſt pas bien ſeur luy-meſme;
Il aime quelquefois ſans qu'il le ſçache bien,
Et croit aimer auſſi par fois, qu'il n'en eſt rien.

PHILINTE.

Je croy que noſtre amy, prés de cette Couſine,
Trouvera des chagrins plus qu'il ne s'imagine;
Et, s'il avoit mon cœur, à dire verité,
Il tourneroit ſes vœux tout d'un autre coſté;
Et par un chois plus juſte, on le verroit, Madame,
Profiter des bontez que luy monſtre voſtre ame.

ELIANTE.

Pour moy, je n'en fais point de façons; & je croy
Qu'on doit fur de tels poincts eftre de bonne foy.
Je ne m'oppofe point à toute fa tendreffe;
Au contraire, mon cœur pour elle s'intereffe;
Et, fi c'étoit qu'à moy la chofe puft tenir,
Moy-mefme, à ce qu'il aime, on me verroit l'unir.
Mais, fi dans un tel chois, comme tout fe peut faire,
Son amour éprouvoit quelque deftin contraire,
S'il faloit que d'un autre on couronnaft les feux,
Je pourrois me réfoudre à recevoir fes vœux;
Et le refus, fouffert en pareille occurrence,
Ne m'y feroit trouver aucune répugnance.

PHILINTE.

Et moy, de mon cofté, je ne m'oppofe pas,
Madame, à ces bontez qu'ont pour luy vos appas;
Et luy-mefme, s'il veut, il peut bien vous inftruire
De ce que, là-deffus, j'ay pris foin de luy dire.
Mais fi, par un Hymen qui les joindroit eux deux,
Vous eftiez hors d'eftat de recevoir fes vœux,
Tous les miens tenteroient la faveur efclatante
Qu'avec tant de bonté voftre ame luy prefente.
Heureux fi, quand fon cœur s'y pourra defrober,
Elle pouvoit fur moy, Madame, retomber!

ELIANTE.

Vous vous divertiffez, Philinte.

PHILINTE.

Non, Madame,
Et je vous parle icy du meilleur de mon ame.
J'attens l'occasion de m'offrir hautement,
Et, de tous mes souhaits, j'en presse le moment.

SCENE II.

Alceste, Eliante, Philinte.

ALCESTE.

Ha ! faites-moy raison, Madame, d'une offence
Qui vient de triompher de toute ma constance !

ELIANTE.

Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous qui vous puisse émouvoir ?

ALCESTE.

J'ay ce que, sans mourir, je ne puis concevoir ;
Et le déchaisnement de toute la Nature
Ne m'accableroit pas comme cette avanture.
C'en est fait... mon amour... Je ne sçaurois parler.

ELIANTE.

Que votre esprit un peu tasche à se r'appeler.

ALCESTE.

O juſte ciel ! Faut-il qu'on joigne à tant de graces
Les vices odieux des Ames les plus baſſes !

ELIANTE.

Mais encor, qui vous peut...

ALCESTE.

Ha ! tout eſt rüiné !
Je ſuis, je ſuis trahy, je ſuis aſſaſſiné.
Celimene... Euſt-on pû croire cette nouvelle ?
Celimene me trompe, & n'eſt qu'une infidelle.

ELIANTE.

Avez-vous, pour le croire, un juſte fondement ?

PHILINTE.

Peut-eſtre eſt-ce un ſoupçon conceu legerement;
Et voſtre eſprit jaloux prend par fois des chimeres....

ALCESTE.

Ha, morbleu ! Meſlez-vous, Monſieur, de vos affaires !
(*A Eliante*)
C'eſt de ſa trahiſon n'eſtre que trop certain,

Que l'avoir, dans ma poche, efcrite de fa main.
Oüy, Madame, une lettre efcrite pour Oronte
A produit à mes yeux ma difgrace & fa honte;
Oronte, dont j'ay creu qu'elle fuyoit les foins,
Et que de mes Rivaux je redoutois le moins!

PHILINTE.

Une lettre peut bien tromper par l'apparence,
Et n'eft pas quelquefois fi coupable qu'on penfe.

ALCESTE.

Monfieur, encor un coup, laiffez-moy s'il vous plaift,
Et ne prenez foucy que de voftre intereft!

ELIANTE.

Vous devez moderer vos tranfports; & l'outrage...

ALCESTE.

Madame, c'eft à vous qu'appartient cet ouvrage;
C'eft à vous que mon Cœur a recours aujourd'huy
Pour pouvoir s'affranchir de fon cüifant ennuy.
Vangez-moy d'une ingrate & perfide Parente,
Qui trahit lafchement une ardeur fi conftante;
Vangez-moy de ce trait qui doit vous faire horreur.

ELIANTE.

Moy, vous vanger! Comment?

ALCESTE.

En recevant mon Cœur,
Acceptez-le, Madame, au lieu de l'infidelle :
C'eſt par-là que je puis prendre vangeance d'elle ;
Et je la veux punir par les ſinceres vœux,
Par le profond amour, les ſoins reſpectueux,
Les devoirs empreſſez & l'aſſidu ſervice
Dont ce Cœur va vous faire un ardent ſacrifice !

ELIANTE.

Je compâtis, ſans doute, à ce que vous ſouffrez,
Et ne mépriſe point le cœur que vous m'offrez ;
Mais peut-eſtre le mal n'eſt pas ſi grand qu'on penſe,
Et vous pourrez quitter ce deſir de vangeance.
Lors que l'injure part d'un objet plein d'appas,
On fait force deſſeins qu'on n'execute pas :
On a beau voir, pour rompre, une raiſon puiſſante,
Une coupable aimée eſt bien-toſt innocente ;
Tout le mal qu'on luy veut ſe diſſipe aiſément,
Et l'on ſçait ce que c'eſt qu'un courroux d'un amant.

ALCESTE.

Non, non, Madame, non. L'offence eſt trop mortelle ;
Il n'eſt point de retour, & je romps avec elle ;
Rien ne ſçauroit changer le deſſein que j'en fais,
Et je me punirois de l'eſtimer jamais.
La voicy. Mon courroux redouble à cette approche.
Je vais de ſa noirceur luy faire un vif reproche,
Pleinement la confondre, & vous porter aprés
Un Cœur tout dégagé de ſes trompeurs attraits.

SCENE III.

Celimene, Alceste.

ALCESTE, *à part.*

O Ciel! De mes transports puis-je estre icy le maistre?

CELIMENE.

Oüais, quel est donc le trouble où je vous voy paraistre?
Et que me veulent dire, & ces soûpirs poussez,
Et ces sombres regards que sur moy vous lancez?

ALCESTE.

Que toutes les Horreurs dont une ame est capable
A vos desloyautez n'ont rien de comparable;
Que le Sort, les Démons, & le Ciel en courroux,
N'ont jamais rien produit de si meschant que vous.

CELIMENE.

Voila certainement des douceurs que j'admire.

ALCESTE.

Ha! ne plaisantez point, il n'est pas temps de rire.
Rougissez bien plûtost, vous en avez raison;

Et j'ay de feurs tefmoins de voftre trahifon.
Voila ce que marquoient les troubles de mon ame;
Ce n'eftoit pas en vain que s'alarmoit ma flâme;
Par ces frequens foupçons, qu'on trouvoit odieux,
Je cherchois le malheur qu'ont rencontré mes yeux;
Et, malgré tous vos foins & voftre adreffe à feindre,
Mon aftre me difoit ce que j'avois à craindre.
Mais ne préfumez pas que, fans eftre vangé,
Je fouffre le dépit de me voir outragé.
Je fçay que fur les vœux on n'a point de puiffance,
Que l'amour veut par tout naiftre fans dépendance,
Que jamais par la force on n'entra dans un Cœur,
Et que toute ame eft libre à nommer fon vainqueur.
Auffi ne trouverois-je aucun fujet de plainte,
Si, pour moy, voftre bouche avoit parlé fans feinte;
Et, rejettant mes vœux dés le premier abord,
Mon Cœur n'auroit eu droit de s'en prendre qu'au Sort.
Mais d'un aveu trompeur voir ma flâme applaudie,
C'eft une trahifon, c'eft une perfidie
Qui ne fçauroit trouver de trop grands chaftimens;
Et je puis tout permettre à mes reffentimens.
Oüy, oüy, redoutez tout aprés un tel outrage:
Je ne fuis plus à moy, je fuis tout à la rage.
Percé du coup mortel dont vous m'affaffinez,
Mes fens par la raifon ne font plus gouvernez;
Je cede aux mouvemens d'une jufte colere,
Et je ne répons pas de ce que je puis faire.

CELIMENE.

D'où vient donc, je vous prie, un tel emportement?
Avez-vous, dites-moy, perdu le jugement?

ALCESTE.

Oüy, oüy, je l'ay perdu, lors que dans voſtre vûë
J'ay pris, pour mon malheur, le poiſon qui me tuë,
Et que j'ay crû trouver quelque ſincérité
Dans les traiſtres appas dont je fus enchanté.

CELIMENE.

De quelle Trahiſon pouvez-vous donc vous plaindre?

ALCESTE.

Ha! Que ce cœur eſt double, & ſçait bien l'art de feindre!
Mais, pour le mettre à bout, j'ay des moyens tout preſts.
Jettez icy les yeux, & connoiſſez vos traits;
Ce Billet découvert ſuffit pour vous confondre,
Et, contre ce Teſmoin, on n'a rien à reſpondre.

CELIMENE.

Voila donc le ſujet qui vous trouble l'eſprit?

ALCESTE.

Vous ne rougiſſez pas en voyant cét eſcrit!

CELIMENE.

Et par quelle raiſon faut-il que j'en rougiſſe?

ALCESTE.

Quoy ! vous joignez icy l'audace à l'artifice !
Le defavoûrez-vous, pour n'avoir point de feing ?

CELIMENE.

Pourquoy defavoüer un Billet de ma main ?

ALCESTE.

Et vous pouvez le voir, fans demeurer confufe
Du crime dont vers moy fon ftyle vous accufe !

CELIMENE.

Vous eftes, fans mentir, un grand extravagant.

ALCESTE.

Quoy ! Vous bravez ainfi ce tefmoin convainquant !
Et ce qu'il m'a fait voir de douceur pour Oronte
N'a donc rien qui m'outrage, & qui vous faffe honte ?

CELIMENE.

Oronte ! Qui vous dit que la lettre eft pour luy ?

ALCESTE.

Les gens qui dans mes mains l'ont remife aujourd'huy.
Mais je veux confentir qu'elle foit pour un autre,

Mon cœur en a-t-il moins à ſe plaindre du voſtre?
En ſerez-vous vers moy moins coupable en effet?

CELIMENE.

Mais, ſi c'eſt une Femme à qui va ce Billet,
En quoy vous bleſſe-t-il? Et qu'a-t-il de coupable?

ALCESTE.

Ha! le détour eſt bon, & l'excuſe admirable!
Je ne m'attendois pas, je l'avouë, à ce trait;
Et me voilà, par là, convaincu tout-à-fait.
Oſez-vous recourir à ces ruſes groſſieres?
Et croyez-vous les gens ſi privez de lumieres?
Voyons, voyons un peu par quel biais, de quel air,
Vous voulez ſoûtenir un menſonge ſi clair:
Et comment vous pourrez tourner, pour une Femme,
Tous les mots d'un Billet qui montre tant de flamme.
Ajuſtez, pour couvrir un manquement de foy,
Ce que je m'en vais lire...

CELIMENE.

Il ne me plaiſt pas, moy.
Je vous trouve plaiſant d'uſer d'un tel empire,
Et de me dire au nez ce que vous m'oſez dire!

ALCESTE.

Non, non, ſans s'emporter, prenez un peu ſoucy
De me juſtifier les termes que voicy.

CELIMENE.

Non, je n'en veux rien faire ; &, dans cette occurrence,
Tout ce que vous croirez m'eſt de peu d'importance.

ALCESTE.

De grace, montrez-moy, je feray ſatisfait,
Qu'on peut pour une Femme expliquer ce Billet.

CELIMENE.

Non, il eſt pour Oronte ; & je veux qu'on le croye.
Je reçois tous ſes ſoins avec beaucoup de joye,
J'admire ce qu'il dit, j'eſtime ce qu'il eſt,
Et je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaiſt.
Faites, prenez party, que rien ne vous arreſte,
Et ne me rompez pas davantage la teſte.

ALCESTE, *à luy-meſme.*

Ciel ! Rien de plus cruel peut-il eſtre inventé,
Et jamais cœur fut-il de la ſorte traité ?
Quoy ! D'un juſte courroux je ſuis eſmeu contr'elle,
C'eſt moy qui me viens plaindre, & c'eſt moy qu'on querelle!
On pouſſe ma douleur & mes ſoupçons à bout,
On me laiſſe tout croire, on fait gloire de tout;
Et cependant mon cœur eſt encore aſſez lâche
Pour ne pouvoir briſer la chaiſne qui l'attache,
Et pour ne pas s'armer d'un genereux mépris
Contre l'ingrat objet dont il eſt trop épris !

(*A Celimene.*)

Ha ! que vous ſçavez bien icy, contre moy-meſme,
Perfide, vous ſervir de ma foibleſſe extreſme,
Et meſnager pour vous l'excez prodigieux
De ce fatal amour, né de vos traiſtres yeux !
Deffendez-vous au moins d'un crime qui m'accable,
Et ceſſez d'affecter d'eſtre envers moy coupable.
Rendez-moy, s'il ſe peut, ce Billet innocent;
A vous preſter les mains ma tendreſſe conſent;
Efforcez-vous icy de paroiſtre fidelle,
Et je m'efforceray, moy, de vous croire telle.

CELIMENE.

Allez, vous eſtes fou dans vos tranſports jalous,
Et ne meritez pas l'amour qu'on a pour vous.
Je voudrois bien ſçavoir qui pourroit me contraindre
A deſcendre pour vous aux baſſeſſes de feindre;
Et pourquoy, ſi mon cœur panchoit d'autre coſté,
Je ne le dirois pas avec ſincérité.
Quoy ! De mes ſentimens l'obligeante aſſeurance
Contre tous vos ſoupçons ne prend pas ma deffence
Auprés d'un tel garant, ſont-ils de quelque poids ?
N'eſt-ce pas m'outrager que d'écouter leur voix ?
Et, puis que noſtre cœur fait un effort extrême,
Lors qu'il peut ſe refoudre à confeſſer qu'il aime;
Puis que l'honneur du ſexe, ennemy de nos feux,
S'oppoſe fortement à de pareils aveux,
L'Amant qui void pour luy franchir un tel obſtacle
Doit-il impunément douter de cét oracle ?
Et n'eſt-il pas coupable, en ne s'aſſeurant pas
A ce qu'on ne dit point qu'aprés de grands combats ?
Allez, de tels ſoupçons meritent ma colere;

Et vous ne valez pas que l'on vous confidere.
Je fuis fotte, & veux mal à ma fimplicité
De conferver encor pour vous quelque bonté;
Je devrois autre-part attacher mon eftime,
Et vous faire un fujet de plainte legitime.

ALCESTE.

Ha, traiftreffe! Mon foible eft eftrange pour vous;
Vous me trompez, fans doute, avec des mots fi dous;
Mais il n'importe, il faut fuivre ma deftinée:
A voftre foy mon ame eft toute abandonnée;
Je veux voir jufqu'au bout quel fera voftre Cœur,
Et fi de me trahir il aura la noirceur.

CELIMENE.

Non, vous ne m'aimez point comme il faut que l'on aime.

ALCESTE.

Ha! Rien n'eft comparable à mon amour extrême!
Et dans l'ardeur qu'il a de fe montrer à tous,
Il va jufqu'à former des fouhaits contre vous.
Oüy, je voudrois qu'aucun ne vous trouvaft aimable;
Que vous fuffiez reduite en un fort miferable,
Que le Ciel, en naiffant, ne vous euft donné rien;
Que vous n'euffiez ny rang, ny naiffance, ny bien;
Afin que de mon Cœur l'efclatant facrifice
Vous puft, d'un pareil fort, reparer l'injuftice;
Et que j'euffe la joye & la gloire en ce jour
De vous voir tenir tout des mains de mon amour!

CELIMENE.

C'eſt me vouloir du bien d'une eſtrange maniere !
Me preſerve le ciel que vous ayez matiere....
Voicy monſieur Du Bois plaiſamment figuré.

SCENE IV.

Du Bois, Celimene, Alceſte.

ALCESTE.

Que veut cét équipage & cét air effaré ?
Qu'as-tu ?

DU BOIS.

Monſieur...

ALCESTE.

Hé bien ?

DU BOIS.

Voicy bien des myſteres.

ALCESTE.

Qu'eſt-ce ?

DU BOIS.

Nous ſommes mal, Monſieur, dans nos affaires.

ALCESTE.

Quoy?

DU BOIS.

Parleray-je haut?

ALCESTE.

Oüy, parle, & promptement.

DU BOIS.

N'eſt-il point là quelqu'un...

ALCESTE.

Ha! que d'amuſement!

Veux-tu parler?

DU BOIS.

Monſieur, il faut faire retraite.

ALCESTE

Comment?

DU BOIS.

Il faut d'icy defloger fans trompette.

ALCESTE.

Et pourquoy?

DU BOIS.

Je vous dy qu'il faut quitter ce lieu.

ALCESTE.

La caufe?

DU BOIS.

Il faut partir, Monfieur, fans dire adieu.

ALCESTE.

Mais, par quelle raifon me tiens-tu ce langage?

DU BOIS.

Par la raifon, Monfieur, qu'il faut plier bagage.

ALCESTE.

Ha! je te cafferay la tefte affeurément,
Si tu ne veux, maraud, t'expliquer autrement!

DU BOIS.

Monſieur, un Homme noir & d'habit & de mine
Eſt venu nous laiſſer, juſque dans la cuiſine,
Un Papier griffonné d'une telle façon,
Qu'il faudroit pour le lire eſtre pis qu'un démon.
C'eſt de votre procez, je n'en fais aucun doute;
Mais le Diable d'Enfer, je croy, n'y verroit goutte.

ALCESTE.

Hé bien, quoy? Ce papier, qu'a-t-il à démeſler,
Traiſtre, avec le départ dont tu viens me parler?

DU BOIS.

C'eſt pour vous dire icy, Monſieur, qu'une heure enſuite,
Un Homme, qui ſouvent vous vient rendre viſite,
Eſt venu vous chercher avec empreſſement;
Et, ne vous trouvant pas, m'a chargé doucement
(Sçachant que je vous ſers avec beaucoup de zele)
De vous dire... Attendez, comme eſt-ce qu'il s'appelle?

ALCESTE.

Laiſſe-là ſon nom, traiſtre, & dy ce qu'il t'a dit.

DU BOIS.

C'eſt un de vos Amis enfin, cela ſuffit.
Il m'a dit que d'icy voſtre péril vous chaſſe,
Et que d'eſtre arreſté le Sort vous y menace.

ALCESTE.

Mais quoy ! N'a-t-il voulu te rien ſpecifier ?

DU BOIS.

Non. Il m'a demandé de l'encre & du papier ;
Et vous a fait un mot, où vous pourrez, je penſe,
Du fond de ce myſtére avoir la connoiſſance.

ALCESTE.

Donne-le donc.

CELIMENE.

Que peut envelopper cecy ?

ALCESTE.

Je ne ſçay ; mais j'aſpire à m'en voir éclaircy.
Auras-tu bien-toſt fait, impertinent au diable ?

DU BOIS, *aprés avoir long-temps cherché le Billet.*

Ma foy, je l'ay, Monſieur, laiſſé ſur voſtre table.

ALCESTE.

Je ne ſçay qui me tient...

CELIMENE.

Ne vous emportez pas,
Et courez démesler un pareil embarras.

ALCESTE.

Il semble que le Sort, quelque soin que je prenne,
Ait juré d'empescher que je vous entretienne;
Mais, pour en triompher, souffrez à mon amour
De vous revoir, Madame, avant la fin du jour.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

Alceſte, Philinte.

ALCESTE.

La réſolution en eſt priſe, vous dy-je.

PHILINTE.

Mais, quel que ſoit ce coup, faut-il qu'il vous oblige...

ALCESTE.

Non, vous avez beau faire, & beau me raiſonner,
Rien de ce que je dy ne me peut détourner :
Trop de perverſité regne au Siecle où nous ſommes,

Et je veux me tirer du commerce des Hommes.
Quoy ! Contre ma Partie on void tout à la fois
L'honneur, la probité, la pudeur, & les lois;
On publie en tous lieux l'équité de ma cauſe;
Sur la foy de mon droit mon Ame ſe repoſe :
Ce-pendant je me voy trompé par le ſuccez,
J'ay pour moy la juſtice, & je pers mon procez !
Un Traiſtre, dont on ſçait la ſcandaleuſe hiſtoire,
Eſt ſorty triomphant d'une fauſſeté noire !
Toute la bonne-foy cede à ſa trahiſon !
Il trouve, en m'égorgeant, moyen d'avoir raiſon !
Le poids de ſa grimace, où brille l'artifice,
Renverſe le bon Droit, & tourne la Juſtice !
Il fait par un Arreſt couronner ſon forfait !
Et, non content encor du tort que l'on me fait,
Il court parmy le monde un Livre abominable,
Et de qui la lecture eſt meſme condamnable;
Un Livre à meriter la derniere rigueur,
Dont le Fourbe a le front de me faire l'Autheur !
Et là-deſſus on void Oronte qui murmure,
Et taſche meſchamment d'appuyer l'impoſture;
Luy, qui d'un Honneſte-homme à la Cour tient le rang,
A qui je n'ay rien fait qu'eſtre ſincere & franc !
Qui s'en vient, malgré moy, d'une ardeur empreſſée,
Sur des vers qu'il a faits demander ma penſée;
Et parce que j'en uſe avec honneſteté,
Et ne le veux trahir, luy, ny la verité,
Il aide à m'accabler d'un crime imaginaire !
Le voila devenu mon plus grand adverſaire;
Et jamais de ſon cœur je n'auray de pardon,
Pour n'avoir pas trouvé que ſon Sonnet fuſt bon !
Et les Hommes, morbleu, ſont faits de cette ſorte !
C'eſt à ces actions que la gloire les porte !

Voila la bonne-foy, le zele vertueux,
La juſtice & l'honneur que l'on trouve chez eux!
Allons, c'eſt trop ſouffrir les chagrins qu'on nous forge :
Tirons-nous de ce bois & de ce coupe-gorge.
Puis qu'entre humains ainſi vous vivez en vrais loups,
Traiſtres, vous ne m'aurez de ma vie avec vous.

PHILINTE.

Je trouve un peu bien prompt le deſſein où vous eſtes;
Et tout le mal n'eſt pas ſi grand que vous le faites.
Ce que voſtre Partie oſe vous imputer
N'a point eu le credit de vous faire arreſter;
On void ſon faux rapport luy-meſme ſe détruire,
Et c'eſt une action qui pourroit bien luy nuire.

ALCESTE.

Luy? De ſemblables tours il ne craint point l'eſclat :
Il a permiſſion d'eſtre franc ſcelerat;
Et, loin qu'à ſon credit nuiſe cette avanture,
On l'en verra demain en meilleure poſture.

PHILINTE.

Enfin, il eſt conſtant qu'on n'a point trop donné
Au bruit que contre vous ſa malice a tourné;
De ce coſté déja vous n'avez rien à craindre:
Et pour voſtre procez, dont vous pouvez vous plaindre,
Il vous eſt en Juſtice aiſé d'y revenir,
Et contre cét arreſt...

ALCESTE.

Non, je veux m'y tenir.
Quelque fenfible tort qu'un tel arreft me faffe,
Je me garderay bien de vouloir qu'on le caffe;
On y voit trop à plein le bon droit mal-traité,
Et je veux qu'il demeure à la Poftérité
Comme une marque infigne, un fameux tefmoignage
De la mefchanceté des Hommes de noftre age.
Ce font vingt mille francs qu'il m'en pourra coufter;
Mais pour vingt mille francs j'auray droit de pefter
Contre l'iniquité de la Nature humaine,
Et de nourrir pour elle une immortelle haine.

PHILINTE.

Mais enfin...

ALCESTE.

Mais enfin, vos foins font fuperflus.
Que pouvez-vous, Monfieur, me dire là-deffus?
Aurez-vous bien le front de me vouloir, en face,
Excufer les horreurs de tout ce qui fe paffe?

PHILINTE.

Non, je tombe d'accord de tout ce qu'il vous plaift:
Tout marche par cabale & par pur intereft;
Ce n'eft plus que la rufe aujourd'huy qui l'emporte,
Et les Hommes devroient eftre faits d'autre forte.
Mais eft-ce une raifon que leur peu d'équité,
Pour vouloir fe tirer de leur focieté?

Tous ces defauts humains nous donnent, dans la vie,
Des moyens d'exercer noftre philofophie :
C'eft le plus bel employ que trouve la vertu ;
Et fi de probité tout eftoit reveftu,
Si tous les Cœurs eftoient francs, juftes & dociles,
La plufpart des vertus nous feroient inutiles,
Puis qu'on en met l'ufage à pouvoir, fans ennuy,
Supporter dans nos droits l'injuftice d'autruy;
Et, de mefme qu'un cœur d'une vertu profonde...

ALCESTE.

Je fçay que vous parlez, Monfieur, le mieux du monde.
En beaux raifonnemens vous abondez toûjours ;
Mais vous perdez le temps & tous vos beaux difcours.
La raifon, pour mon bien, veut que je me retire :
Je n'ay point fur ma langue un affez grand empire;
De ce que je dirois je ne répondrois pas,
Et je me jetterois cent chofes fur les bras.
Laiffez-moy, fans difpute, attendre Celimene.
Il faut qu'elle confente au deffein qui m'amene;
Je vais voir fi fon cœur a de l'amour pour moy ;
Et c'eft ce moment-cy qui doit m'en faire foy.

PHILINTE.

Montons chez Eliante, attendant fa venuë.

ALCESTE.

Non : de trop de foucy je me fens l'ame efmuë.
Allez-vous-en la voir, & me laiffez enfin
Dans ce petit coin fombre avec mon noir chagrin.

PHILINTE.

C'eſt une compagnie eſtrange pour attendre;
Et je vais obliger Eliante à deſcendre.

SCENE II.

Celimene, Oronte, Alceſte.

ORONTE.

Oüy, c'eſt à vous de voir ſi par des nœuds ſi dous,
Madame, vous voulez m'attacher tout à vous.
Il me faut de voſtre ame une pleine aſſeurance :
Un amant là-deſſus n'aime point qu'on balance.
Si l'ardeur de mes feux a pû vous eſmouvoir,
Vous ne devez point feindre à me le faire voir;
Et la preuve, aprés tout, que je vous en demande,
C'eſt de ne plus ſouffrir qu'Alceſte vous pretende;
De le ſacrifier, Madame, à mon amour,
Et de chez vous enfin le bannir dés ce jour.

CELIMENE.

Mais quel ſujet ſi grand contre luy vous irrite,
Vous, à qui j'ay tant veu parler de ſon merite?

ORONTE.

Madame, il ne faut point ces éclairciſſemens;
Il s'agit de ſçavoir quels ſont vos ſentimens.

Choisissez, s'il vous plaist, de garder l'un ou l'autre :
Ma résolution n'attend rien que la vostre.

ALCESTE, *sortant du coin où il s'estoit retiré.*

Oüy, Monsieur a raison : Madame, il faut choisir ;
Et sa demande icy s'accorde à mon desir.
Pareille ardeur me presse, & mesme soin m'ameine ;
Mon amour veut du vostre une marque certaine :
Les choses ne sont plus pour traisner en longueur,
Et voicy le moment d'expliquer vostre cœur.

ORONTE.

Je ne veux point, Monsieur, d'une flâme importune
Troubler aucunement vostre bonne fortune.

ALCESTE.

Je ne veux point, Monsieur, jalous ou non jalous,
Partager de son cœur rien du tout avec vous.

ORONTE.

Si vostre amour au mien luy semble preferable...

ALCESTE.

Si du moindre panchant elle est pour vous capable...

ORONTE.

Je jure de n'y rien prétendre desormais.

ALCESTE.

Je jure hautement de ne la voir jamais.

ORONTE.

Madame, c'eſt à vous de parler ſans contrainte.

ALCESTE.

Madame, vous pouvez vous expliquer ſans crainte.

ORONTE.

Vous n'avez qu'à nous dire où s'attachent vos vœux.

ALCESTE.

Vous n'avez qu'à trancher, & choiſir de nous deux.

ORONTE.

Quoy ! Sur un pareil chois vous ſemblez eſtre en peine !

ALCESTE.

Quoy ! Voſtre ame balance, & paroiſt incertaine !

CELIMENE.

Mon Dieu ! Que cette inſtance eſt là hors de ſaiſon,
Et que vous teſmoignez tous deux peu de raiſon !

Je ſçay prendre party ſur cette preference,
Et ce n'eſt pas mon cœur maintenant qui balance :
Il n'eſt point ſuſpendu, ſans doute, entre vous deux ;
Et rien n'eſt ſi toſt fait que le chois de nos vœux.
Mais je ſouffre, à vray dire, une geſne trop forte
A prononcer en face un aveu de la ſorte :
Je trouve que ces mots, qui ſont deſobligeans,
Ne ſe doivent point dire en preſence des gens ;
Qu'un Cœur de ſon panchant donne aſſez de lumiere
Sans qu'on nous faſſe aller juſqu'à rompre en viſiere ;
Et qu'il ſuffit, enfin, que de plus doux teſmoins
Inſtruiſent un Amant du mal-heur de ſes ſoins.

ORONTE.

Non, non, un franc aveu n'a rien que j'apprehende,
J'y conſens pour ma part.

ALCESTE.

Et moy, je le demande ;
C'eſt ſon eſclat ſur tout qu'icy j'oſe exiger,
Et je ne pretens point vous voir rien meſnager.
Conſerver tout le monde eſt voſtre grande eſtude :
Mais plus d'amuſement, & plus d'incertitude ;
Il faut vous expliquer nettement là-deſſus,
Ou bien pour un arreſt je prens voſtre refus.
Je ſçauray, de ma part, expliquer ce ſilence,
Et me tiendray pour dit tout le mal que j'en penſe.

ORONTE.

Je vous ſçay fort bon gré, Monſieur, de ce courroux,
Et je luy dis icy meſme choſe que vous.

CELIMENE.

Que vous me fatiguez avec un tel caprice!
Ce que vous demandez a-t-il de la juftice?
Et ne vous dy-je pas quel motif me retient?
J'en vais prendre pour juge Eliante qui vient.

SCENE III.

Eliante, Philinte, Celimene, Oronte, Alcefte.

CELIMENE.

Je me vois, ma Coufine, icy perfecutée
Par des gens dont l'humeur y paroift concertée.
Ils veulent l'un & l'autre, avec mefme chaleur,
Que je prononce entr'eux le chois que fait mon cœur;
Et que, par un arreft qu'en face il me faut rendre,
Je deffende à l'un deux tous les foins qu'il peut prendre.
Dites-moy fi jamais cela fe fait ainfi.

ELIANTE.

N'allez point là-deffus me confulter icy:
Peut-eftre y pourriez-vous eftre mal adreffée,
Et je fuis pour les gens qui difent leur penfée.

ORONTE, *à Celimene.*

Madame, c'eft en vain que vous vous deffendez.

ALCESTE.

Tous vos détours icy feront mal fecondez.

ORONTE.

Il faut, il faut parler, & lafcher la balance.

ALCESTE.

Il ne faut que pourfuivre à garder le filence.

ORONTE.

Je ne veux qu'un feul mot pour finir nos debats.

ALCESTE.

Et moy, je vous entens, fi vous ne parlez pas.

SCENE IV.

Arfinoé, Acafte, Clitandre, Eliante, Philinte, Celimene, Oronte, Alcefte.

ACASTE, *à Celimene.*

Madame, nous venons tous deux, fans vous déplaire,
Eclaircir avec vous une petite affaire.

CLITANDRE, *à Oronte & à Alceste.*

Fort à propos, Meſſieurs, vous vous trouvez icy;
Et vous eſtes meſlez dans cette affaire auſſy.

ARSINOÉ, *à Celimene.*

Madame, vous ſerez ſurpriſe de ma veuë;
Mais ce ſont ces Meſſieurs qui cauſent ma venuë :
Tous deux ils m'ont trouvée, & ſe ſont plaints à moy
D'un trait à qui mon cœur ne ſçauroit preſter foy.
J'ay du fond de voſtre ame une trop haute eſtime
Pour vous croire jamais capable d'un tel crime;
Mes yeux ont deſmenty leurs teſmoins les plus forts,
Et, l'amitié paſſant ſur de petits diſcords,
J'ay bien voulu chez vous leur faire compagnie,
Pour vous voir vous laver de cette calomnie.

ACASTE.

Oüy, Madame, voyons, d'un eſprit adoucy,
Comment vous vous prendrez à ſoûtenir cecy.
Cette Lettre, par vous, eſt eſcrite à Clitandre?

CLITANDRE.

Vous avez, pour Acaſte, eſcrit ce Billet tendre?

ACASTE, *à Oronte & à Alceste.*

Meſſieurs, ces traits pour vous n'ont point d'obſcurité,
Et je ne doute pas que ſa civilité

A connoiftre fa main n'ait trop fceu vous inftruire.
Mais cecy vaut affez la peine de le lire.

Vous eftes un eftrange homme, Clitandre, de condamner mon enjouement, & de me reprocher que je n'ay jamais tant de joye que lors que je ne fuis pas avec vous. Il n'y a rien de plus injufte; &, fi vous ne venez bien vifte me demander pardon de cette offence, je ne vous la pardonneray de ma vie. Noftre grand flandrin de Vicomte...

Il devroit eftre icy.

Notre grand flandrin de Vicomte, par qui vous commencez vos plaintes, eft un Homme qui ne fçauroit me revenir; &, depuis que je l'ay veu, trois quarts d'heure durant, cracher dans un puits pour faire des ronds, je n'ay pû jamais prendre bonne opinion de luy. Pour le petit Marquis...

C'eft moy-mefme, Meffieurs, fans nulle vanité.

Pour le petit Marquis, qui me tint hyer long-temps la main, je trouve qu'il n'y a rien de fi mince que toute fa Perfonne; & ce font de ces merites qui n'ont que la cape & l'efpée. Pour l'Homme aux Rubans verts...

(*à Alcefte.*)

A vous le dé, Monfieur.

Pour l'Homme aux Rubans verts, il me divertit quelquefois avec fes brufqueries & fon chagrin bourru; mais il eft cent momens où je le trouve le plus fafcheux du monde. Et pour l'Homme au Sonnet...

(*à Oronte.*)

Voicy voftre pacquet.

Et pour l'Homme au Sonnet, qui s'eft jetté dans le bel-efprit, & veut eftre autheur malgré tout le monde, je ne puis me donner la peine d'écouter ce qu'il dit; & fa profe me fatigue autant que fes vers. Mettez-vous donc en

teste que je ne me divertis pas toûjours si bien que vous pensez; que je vous trouve à dire, plus que je ne voudrois, dans toutes les parties où l'on m'entraisne; & que c'est un merveilleux assaisonnement aux plaisirs qu'on gouste, que la presence des gens qu'on aime.

CLITANDRE.

Me voicy maintenant, moy.

Vostre Clitandre, dont vous me parlez, & qui fait tant le doucereux, est le dernier des hommes pour qui j'aurois de l'amitié. Il est extravagant de se persuader qu'on l'aime; & vous l'estes de croire qu'on ne vous aime pas. Changez, pour estre raisonnable, vos sentimens contre les siens; & voyez-moy le plus que vous pourrez, pour m'aider à porter le chagrin d'en estre obsedée.

D'un fort beau caractere on voit là le modelle,
Madame, & vous sçavez comment cela s'appelle.
Il suffit. Nous allons, l'un & l'autre, en tous lieux,
Monstrer de votre cœur le portraict glorieux.

ACASTE.

J'aurois dequoy vous dire, & belle est la matiere;
Mais je ne vous tiens pas digne de ma colere;
Et je vous feray voir que les petits marquis
Ont, pour se consoler, des cœurs de plus haut prix.

SCENE V.

Arſinoé, Eliante, Philinte, Celimene, Oronte, Alceſte.

ORONTE.

Quoy ! de cette façon je voy qu'on me déchire,
Aprés tout ce qu'à moy je vous ay veu m'eſcrire !
Et voſtre cœur, paré de beaux ſemblans d'amour,
A tout le genre humain ſe promet tour-à-tour !
Allez, j'eſtois trop duppe, & je vais ne plus l'eſtre.
Vous me faites un bien, me faiſant vous conneſtre :
J'y profite d'un cœur qu'ainſi vous me rendez,
Et trouve ma vangeance en ce que vous perdez.

(*A Alceſte.*)

Monſieur, je ne fais plus d'obſtacle à voſtre flâme,
Et vous pouvez conclure affaire avec Madame.

(*Il ſort.*)

SCENE VI.

Arſinoé, Eliante, Philinte, Celimene, Alceſte.

ARSINOÉ, *à Celimene.*

Certes, voila le trait du monde le plus noir ;
Je ne m'en ſçaurois taire, & me ſens eſmouvoir.

Void-on des procedez qui ſoient pareils aux voſtres?
Je ne prens point de part aux intereſts des autres;
(Montrant Alceſte.)
Mais Monſieur, que chez vous fixoit voſtre bonheur,
Un Homme comme luy, de merite & d'honneur,
Et qui vous cheriſſoit avec idolâtrie,
Devoit-il...

ALCESTE.

Laiſſez-moy, Madame, je vous prie,
Vuider mes intereſts moy-meſme là-deſſus,
Et ne vous chargez point de ces ſoins ſuperflus.
Mon cœur a beau vous voir prendre icy ſa querele,
Il n'eſt point en eſtat de payer ce grand zele;
Et ce n'eſt pas à vous que je pourray ſonger,
Si, par un autre chois, je cherche à me vanger.

ARSINOÉ.

Hé! croyez-vous, Monſieur, qu'on ait cette penſée,
Et que de vous avoir on ſoit tant empreſſée?
Je vous trouve un eſprit bien plein de vanité,
Si de cette creance il peut s'eſtre flaté.
Le rebut de Madame eſt une marchandiſe
Dont on auroit grand tort d'eſtre ſi fort épriſe.
Détrompez-vous, de grace, & portez-le moins haut.
Ce ne ſont pas des gens comme moy qu'il vous faut.
Vous ſerez bien encor de ſoûpirer pour elle,
Et je brûle de voir une union ſi belle.

SCENE VII.

Eliante, Philinte, Celimene, Alceste.

ALCESTE, *à Celimene.*

Hé bien! je me fuis tû, malgré ce que je voy,
Et j'ay laiffé parler tout le monde avant moy.
Ay-je pris fur moy-mefme un affez long empire?
Et puis-je maintenant...

CELIMENE.

Oüy, vous pouvez tout dire;
Vous en eftes en droict, lors que vous vous plaindrez,
Et de me reprocher tout ce que vous voudrez.
J'ay tort, je le confeffe; & mon ame confufe
Ne cherche à vous payer d'aucune vaine excufe.
J'ay des autres icy mefprifé le courroux;
Mais je tombe d'accord de mon crime envers vous.
Voftre reffentiment, fans doute, eft raifonnable;
Je fçay combien je dois vous paroiftre coupable;
Que toute chofe dit que j'ay pû vous trahir,
Et qu'enfin vous avez fujet de me haïr.
Faites-le, j'y confens.

ALCESTE.

Hé! le puis-je, traiftreffe?
Puis-je ainfi triompher de toute ma tendreffe?

Et, quoyqu'avec ardeur je veüille vous haïr,
Trouvay-je un cœur en moy tout preſt à m'obeïr?

(*A Eliante & à Philinte.*)

Vous voyez ce que peut une indigne tendreſſe,
Et je vous fais tous deux teſmoins de ma foibleſſe.
Mais, à vous dire vray, ce n'eſt pas encor tout,
Et vous allez me voir la pouſſer juſqu'au bout;
Montrer que c'eſt à tort que Sages on nous nomme,
Et que dans tous les cœurs il eſt toûjours de l'Homme.

(*A Celimene.*)

Oüy, je veux bien, perfide, oublier vos forfaits;
J'en ſçauray, dans mon ame, excuſer tous les traits,
Et me les couvriray du nom d'une foibleſſe
Où le vice du Temps porte voſtre jeuneſſe;
Pourveu que voſtre cœur veüille donner les mains
Au deſſein que j'ay fait de fuïr tous les Humains,
Et que dans mon Deſert, où j'ay fait vœu de vivre,
Vous ſoyez, ſans tarder, reſoluë à me ſuivre.
C'eſt par-là ſeulement que, dans tous les eſprits,
Vous pouvez reparer le mal de vos eſcrits;
Et qu'aprés cét eſclat, qu'un noble cœur abhorre,
Il peut m'eſtre permis de vous aimer encore.

CELIMENE.

Moy, renoncer au monde avant que de vieillir,
Et, dans voſtre Deſert, aller m'enſevelir!

ALCESTE.

Et, s'il faut qu'à mes feux voſtre flâme reſponde,
Que vous doit importer tout le reſte du monde?
Vos deſirs avec moy ne ſont-ils pas contens?

CELIMENE.

La folitude effraye une ame de vingt ans.
Je ne fens point la mienne affez grande, affez forte,
Pour me refoudre à prendre un deffein de la forte.
Si le don de ma main peut contenter vos vœux,
Je pourray me refoudre à ferrer de tels nœuds;
Et l'Hymen...

ALCESTE.

Non. Mon cœur à prefent vous détefte,
Et ce refus luy feul fait plus que tout le refte.
Puis que vous n'eftes point, en des liens fi doux,
Pour trouver tout en moy, comme moy tout en vous,
Allez, je vous refufe ; & ce fenfible outrage
De vos indignes fers pour jamais me dégage.

(Celimene fe retire.)

SCENE VIII.

Eliante, Philinte, Alcefte.

ALCESTE, *à Eliante.*

Madame, cent vertus ornent voftre beauté,
Et je n'ay veu qu'en vous de la fincerité ;
De vous, depuis long-temps, je fais un cas extrefme ;
Mais laiffez-moy toûjours vous eftimer de mefme ;
Et fouffrez que mon cœur, dans fes troubles divers,
Ne fe prefente point à l'honneur de vos fers :

Je m'en ſens trop indigne, & commence à connaiſtre
Que le Ciel pour ce nœud ne m'avoit point fait naiſtre;
Que ce feroit pour vous un hommage trop bas,
Que le rebut d'un cœur qui ne vous valoit pas;
Et qu'enfin...

ELIANTE.

Vous pouvez ſuivre cette penſée:
Ma main de ſe donner n'eſt pas embarraſſée;
Et voila voſtre Amy, ſans trop m'inquieter,
Qui, ſi je l'en priois, la pourroit accepter.

PHILINTE.

Ha! Cet honneur, Madame, eſt toute mon envie,
Et j'y ſacrifierois & mon ſang & ma vie.

ALCESTE.

Puiſſiez-vous, pour gouſter de vrais contentemens,
L'un pour l'autre, à jamais, garder ces ſentimens!
Trahy de toutes parts, accablé d'injuſtices,
Je vais ſortir d'un gouffre où triomphent les vices;
Et chercher ſur la Terre un endroit eſcarté
Où d'eſtre Homme d'honneur on ait la liberté.

(Il ſort.)

SCENE DERNIERE.

Eliante, Philinte.

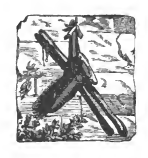
PHILINTE.

Allons, Madame, allons employer toute chofe
Pour rompre le deffein que fon cœur fe propofe.



LE MEDECIN MALGRÉ LUY

comedie en trois actes, en profe.



REPRESENTÉE A PARIS

fur le theatre du Palais-Royal

le 6 aouft 1666.

LES PERSONNAGES.

GERONTE, pere de Lucinde.
LUCINDE, fille de Geronte.
LEANDRE, amant de Lucinde.
SGANARELLE, mary de Martine.
MARTINE, femme de Sganarelle.
M. ROBERT, voisin de Sganarelle.
VALERE, domestique de Geronte.
LUCAS, mary de Jacqueline.
JACQUELINE, nourrice chez Geronte & femme de Lucas.
THIBAUT, pere de Perrin, } païsans.
PERRIN, fils de Thibaut, } païsans.



LE MEDECIN MALGRÉ LUY

COMEDIE.

ACTE I.

Le theatre reprefente une foreft.

SCENE PREMIERE.

Sganarelle, Martine, paroiffant fur le theatre en fe querellant.

SGANARELLE.

NON, je te dy que je n'en veux rien faire, & que c'eft à moy de parler & d'eftre le maiftre.

MARTINE.

Et je te dy, moy, que je veux que tu vives à ma fantaisie, & que je ne me suis point mariée avec toy pour souffrir tes fredaines.

SGANARELLE.

O la grande fatigue que d'avoir une femme ! Et qu'Aristote a bien raison, quand il dit qu'une femme est pire qu'un démon !

MARTINE.

Voyez un peu l'habile homme, avec son beneft d'Aristote !

SGANARELLE.

Oüy, habile homme. Trouve-moy un faiseur de fagots qui sçache, comme moy, raisonner des choses ; qui ait servy six ans un fameux Medecin, & qui ait sceu dans son jeune âge son Rudiment par cœur.

MARTINE.

Peste du fou fieffé !

SGANARELLE.

Peste de la carogne !

MARTINE.

Que maudits soient l'heure & le jour où je m'avisay d'aller dire oüy !

SGANARELLE.

Que maudit ſoit le Becque-cornu de Notaire qui me fit ſigner ma rüine !

MARTINE.

C'eſt bien à toy, vrayment, à te plaindre de cette affaire. Devrois-tu eſtre un ſeul moment ſans rendre graces au Ciel de m'avoir pour ta femme ? Et meritois-tu d'eſpouſer une perſonne comme moy ?

SGANARELLE.

Il eſt vray que tu me fis trop d'honneur, & que j'eus lieu de me loüer la premiere nuict de nos nopces. Hé, morbleu, ne me fais point parler là-deſſus : je dirois de certaines choſes...

MARTINE.

Quoy ? Que dirois-tu ?

SGANARELLE.

Baſte, laiſſons-là ce Chapitre. Il ſuffit que nous ſçavons ce que nous ſçavons, & que tu fus bien heureuſe de me trouver.

MARTINE.

Qu'appelles-tu, bien heureuſe de te trouver ? Un homme qui me réduit à l'hoſpital, un desbauché, un traiſtre, qui me mange tout ce que j'ay !

SGANARELLE.

Tu as menty, j'en boy une partie.

MARTINE.

Qui me vend, piece-à-piece, tout ce qui eſt dans le logis!

SGANARELLE.

C'eſt vivre de ménage.

MARTINE.

Qui m'a oſté juſqu'au Liɛ̃t que j'avois !

SGANARELLE.

Tu t'en leveras plus matin.

MARTINE.

Enfin, qui ne laiſſe aucun meuble dans toute la maiſon !

SGANARELLE.

On en déménage plus ayſément.

MARTINE.

Et qui, du matin juſqu'au ſoir, ne fait que joüer & que boire !

SGANARELLE.

C'eſt pour ne me point ennuyer.

MARTINE.

Et que veux-tu, pendant ce temps, que je faſſe avec ma Famille?

SGANARELLE.

Tout ce qu'il te plaira.

MARTINE.

J'ay quatre pauvres petits enfans ſur les bras.

SGANARELLE.

Mets-les à terre.

MARTINE.

Qui me demandent à toute heure du pain.

SGANARELLE.

Donne-leur le foüet. Quand j'ay bien beu & bien mangé, je veux que tout le monde ſoit ſaoul dans ma maiſon.

MARTINE.

Et tu pretens, yvrongne, que les choſes aillent toûjours de meſme?

SGANARELLE.

Ma Femme, allons tout doucement, s'il vous plaift.

MARTINE.

Que j'endure éternellement tes infolences & tes desbauches ?

SGANARELLE.

Ne nous emportons point, ma Femme.

MARTINE.

Et que je ne fçache pas trouver le moyen de te ranger à ton devoir ?

SGANARELLE.

Ma Femme, vous fçavez que je n'ay pas l'ame endurante, & que j'ay le bras affez bon.

MARTINE.

Je me mocque de tes menaces.

SGANARELLE.

Ma petite Femme, ma Mie, voftre peau vous demange, à voftre ordinaire.

MARTINE.

Je te montreray bien que je ne te crains nullement.

SGANARELLE.

Ma chere Moitié, vous avez envie de me defrober quelque chofe.

MARTINE.

Crois-tu que je m'épouvante de tes paroles?

SGANARELLE.

Doux Objet de mes vœux, je vous frotteray les oreilles.

MARTINE.

Yvrongne que tu es!

SGANARELLE.

Je vous battray.

MARTINE.

Sac-à-vin!

SGANARELLE.

Je vous rofferay.

MARTINE.

Infafme !

SGANARELLE.

Je vous eftrilleray.

MARTINE.

Traiftre ! infolent ! trompeur ! lafche ! coquin ! pendart ! gueux ! beliftre ! frippon ! maraut ! voleur !..

SGANARELLE.

Ha ! vous en voulez, donc ?

(Il prend un bafton, & luy en donne.)

MARTINE.

Ha ! ha ! ha ! ha !

SGANARELLE.

Voila le vray moyen de vous appaifer.

SCENE II.

Monsieur Robert, Sganarelle, Martine.

M. ROBERT.

Hola ! Hola ! Hola ! Fy ! Qu'eſt-ce-cy ? Quelle infamie ! Peſte ſoit le coquin, de battre ainſi ſa Femme !

MARTINE, *les mains ſur les coſtez, luy parle en le faiſant reculer.*

Et je veux qu'il me batte, moy.

M. ROBERT.

Ha ! j'y conſens de tout mon cœur.

MARTINE.

Dequoy vous meſlez-vous ?

M. ROBERT.

J'ay tort.

MARTINE.

Eſt-ce là voſtre affaire ?

M. ROBERT.

Vous avez raiſon.

MARTINE.

Voyez un peu cét Impertinent, qui veut empefcher les marys de battre leurs femmes !

M. ROBERT.

Je me retracte.

MARTINE.

Qu'avez-vous à voir là-deffus?

M. ROBERT.

Rien.

MARTINE.

Eft-ce à vous d'y mettre le nez?

M. ROBERT.

Non.

MARTINE.

Meflez-vous de vos affaires.

M. ROBERT.

Je ne dy plus mot.

MARTINE.

Il me plaiſt d'eſtre battuë.

M. ROBERT.

D'accord.

MARTINE.

Ce n'eſt pas à vos deſpens.

M. ROBERT.

Il eſt vray.

MARTINE.

Et vous eſtes un ſot de venir vous fourrer où vous n'avez que faire. (*Elle luy donne un ſoufflet.*)

M. ROBERT, *paſſe en ſuite vers le mary.*

Compere, je vous demande pardon de tout mon cœur. Faites, roſſez, battez comme il faut voſtre Femme ; je vous aideray, ſi vous le voulez.

SGANARELLE.

Il ne me plaiſt pas, moy.

M. ROBERT.

Ha ! c'eſt une autre choſe.

SGANARELLE.

Je la veux battre, ſi je le veux; & ne la veux pas battre, ſi je ne le veux pas.

M. ROBERT.

Fort bien.

SGANARELLE.

C'eſt ma Femme, & non pas la voſtre.

M. ROBERT.

Sans doute.

SGANARELLE.

Vous n'avez rien à me commander.

M. ROBERT.

D'accord.

SGANARELLE.

Je n'ay que faire de voſtre ayde.

M. ROBERT.

Tres-volontiers.

SGANARELLE.

Et vous eftes un Impertinent, de vous ingerer des affaires d'autruy. Apprenez que Ciceron dit qu'entre l'arbre & le doigt il ne faut point mettre l'efcorce. (*Sganarelle, qui pareillement luy a parlé toûjours en le faifant reculer, le frappe avec le mefme bafton & le met en fuite.*)

SCENE III.

Sganarelle, Martine.

SGANARELLE, *revenant vers fa femme, & luy preffant la main.*

O çà! faifons la paix nous deux. Touche-là.

MARTINE.

Oüy, aprés m'avoir ainfi battuë!

SGANARELLE.

Cela n'eft rien. Touche.

MARTINE.

Je ne veux pas.

SGANARELLE.

Hé?

MARTINE.

Non.

SGANARELLE.

Ma petite Femme !

MARTINE.

Point.

SGANARELLE.

Allons, te dy-je.

MARTINE.

Je n'en feray rien.

SGANARELLE.

Vien, vien, vien.

MARTINE.

Non. Je veux eſtre en colere.

SGANARELLE.

Fy ! c'eſt une bagatelle. Allons, allons.

MARTINE.

Laiſſe-moy là.

SGANARELLE.

Touche, te dy-je.

MARTINE.

Tu m'as trop mal traitée.

SGANARELLE.

Hé bien, va ! Je te demande pardon ; mets-là ta main.

MARTINE.

Je te pardonne ; (*bas, à part.*) mais tu le payeras.

SGANARELLE.

Tu es une folle de prendre garde à cela. Ce font petites chofes qui font de temps en temps neceffaires dans l'amitié ; & cinq ou fix coups de bafton, entre gens qui s'aiment, ne font que ragaillardir l'affection. Va, je m'en vais au Bois, & je te promets aujourd'huy plus d'un cent de fagots.

SCENE IV.

MARTINE, *feule.*

Va, quelque mine que je faffe, je n'oublie pas mon reffentiment ; & je brufle en moy-mefme de trouver les moyens de te punir des coups que tu me donnes. Je fçay bien qu'une

femme a toûjours dans les mains dequoy ſe vanger d'un mary; mais c'eſt une punition trop délicate pour mon pendart. Je veux une vangeance qui ſe faſſe un peu mieux ſentir; & ce n'eſt pas contentement pour l'injure que j'ay receuë.

SCENE V.

Valere, Lucas, Martine.

LUCAS, *à Valere, ſans voir Martine.*

Parguenne! j'avons pris-là tous deux une gueble de commiſſion; & je ne ſçay pas, moy, ce que je penſons attraper.

VALERE.

Que veux-tu, mon pauvre Nourricier? Il faut bien obeïr à noſtre Maiſtre : & puis, nous avons intereſt l'un & l'autre à la ſanté de ſa Fille, noſtre Maiſtreſſe; & ſans doute ſon mariage, differé par ſa maladie, nous vaudra quelque récompenſe. Horace, qui eſt liberal, a bonne part aux prétentions qu'on peut avoir ſur ſa perſonne; &, quoy qu'elle ait fait voir de l'amitié pour un certain Leandre, tu ſçais bien que ſon Pere n'a jamais voulu conſentir à le recevoir pour ſon gendre.

MARTINE, *reſvant à part-elle.*

Ne puis-je point trouver quelque invention pour me vanger?

LUCAS, *à Valere.*

Mais quelle fantaiſie s'eſt-il boutée-là dans la teſte, puis que les Medecins y avont tous pardu leur latin?

VALERE, *à Lucas.*

On trouve quelquefois, à force de chercher, ce qu'on ne trouve pas d'abord; & ſouvent, en de ſimples lieux...

MARTINE, *à elle-meſme.*

Oüy, il faut que je m'en vange, à quelque prix que ce ſoit. Ces coups de baſton me reviennent au cœur, je ne les ſçaurois digerer, &... (*Ne prenant pas garde à ces deux hommes, elle les heurte en ſe retournant, & leur dit.*) Ha! Meſſieurs, je vous demande pardon; je ne vous voyois pas, & cherchois dans ma teſte quelque choſe qui m'embarraſſe.

VALERE.

Chacun a ſes ſoins dans le monde; & nous cherchons auſſi ce que nous voudrions bien trouver.

MARTINE.

Seroit-ce quelque choſe où je vous puiſſe ayder?

VALERE.

Cela ſe pourroit faire: & nous taſchons de rencontrer quelque habile Homme, quelque Medecin particulier, qui puſt

donner quelque ſoulagement à la Fille de noſtre Maiſtre, attaquée d'une maladie qui luy a oſté tout d'un coup l'uſage de la langue. Pluſieurs Medecins ont déja eſpuiſé toute leur ſcience aprés elle ; mais on trouve, parfois, des gens avec des ſecrets admirables, de certains remedes particuliers, qui font le plus ſouvent ce que les autres n'ont ſceu faire ; & c'eſt-là ce que nous cherchons.

MARTINE, *bas, à part.*

Ha ! Que le Ciel m'inſpire une admirable invention pour me vanger de mon pandart ! (*Haut.*) Vous ne pouviez jamais vous mieux adreſſer pour rencontrer ce que vous cherchez ; & nous avons icy un Homme, le plus merveilleux Homme du monde, pour les maladies deſeſperées.

VALERE.

Et, de grace, ou pouvons-nous le rencontrer ?

MARTINE.

Vous le trouverez maintenant vers ce petit lieu que voila, qui s'amuſe à couper du bois.

LUCAS.

Un Medecin qui coupe du bois !

VALERE.

Qui s'amuſe à cüeillir des ſimples, voulez-vous dire ?

MARTINE.

Non. C'eſt un Homme extraordinaire, qui ſe plaiſt à cela ; fantaſque, bizarre, quinteux, & que vous ne prendriez jamais pour ce qu'il eſt. Il va veſtu d'une façon extravagante, affecte quelquefois de paroiſtre ignorant, tient ſa Science renfermée, & ne füit rien tant, tous les jours, que d'exercer les merveilleux talens qu'il a eus du Ciel pour la Medecine.

VALERE.

C'eſt une choſe admirable, que tous les grands Hommes ont toûjours du caprice, quelque petit grain de folie meſlé à leur Science.

MARTINE.

La folie de celui-cy eſt plus grande qu'on ne peut croire ; car elle va par fois juſqu'à vouloir eſtre battu pour demeurer d'accord de ſa capacité ; & je vous donne avis que vous n'en viendrez point à bout, qu'il n'avoüera jamais qu'il eſt Medecin, s'il ſe le met en fantaiſie, que vous ne preniez chacun un baſton, & ne le reduiſiez, à force de coups, à vous confeſſer à la fin ce qu'il vous cachera d'abord. C'eſt ainſi que nous en uſons, quand nous avons beſoin de luy.

VALERE.

Voila une eſtrange folie !

MARTINE.

Il eſt vray ; mais, aprés cela, vous verrez qu'il fait des merveilles.

VALERE.

Comment s'appelle-t-il?

MARTINE.

Il s'appelle Sganarelle. Mais il eſt ayſé à connoiſtre : c'eſt un Homme qui a une large barbe noire, & qui porte une fraiſe, avec un habit jaune & vert.

LUCAS.

Un habit jaune & vart! C'eſt donc le Medecin des paroquets?

VALERE.

Mais eſt-il bien vray qu'il ſoit ſi habile que vous le dites?

MARTINE.

Comment! c'eſt un Homme qui fait des miracles. Il y a ſix mois qu'une femme fut abandonnée de tous les autres Medecins : on la tenoit morte il y avoit déja ſix heures, & l'on ſe diſpoſoit à l'enſevelir, lors qu'on y fit venir de force l'Homme dont nous parlons. Il luy mit, l'ayant veuë, une petite goutte de je ne ſçay quoy dans la bouche ; &, dans le meſme inſtant, elle ſe leva de ſon lict, & ſe mit auſſi-toſt à ſe promener dans ſa chambre, comme ſi de rien n'euſt eſté.

LUCAS.

Ha!

VALERE.

Il faloit que ce fuſt quelque goutte d'Or potable.

MARTINE.

Cela pourroit bien eſtre. Il n'y a pas trois ſemaines, encore, qu'un jeune enfant de douze ans tomba du haut du Clocher en bas, & ſe briſa ſur le pavé la teſte, les bras & les jambes. On n'y eut pas plûtoſt amené noſtre Homme, qu'il le frotta par tout le corps d'un certain Onguent qu'il ſçait faire ; & l'enfant auſſi-toſt ſe leva ſur ſes piez, & courut joüer à la foſſette.

LUCAS.

Ha !

VALERE.

Il faut que cet Homme-là ait la Medecine univerſelle.

MARTINE.

Qui en doute ?

LUCAS.

Teſtigué ! vela juſtement l'Homme qu'il nous faut. Allons viſte le charcher.

VALERE.

Nous vous remercions du plaiſir que vous nous faites.

MARTINE.

Mais fouvenez-vous bien, au moins, de l'avertiffement que je vous ay donné.

LUCAS.

Hé, morguenne ! laiffez-nous faire : s'il ne tient qu'à battre, la Vache eft à nous.

VALERE, *à Lucas.*

Nous fommes bien-heureux d'avoir fait cette rencontre ; & j'en conçois, pour moy, la meilleure efperance du monde.

SCENE VI.

Sganarelle, Valere, Lucas.

SGANARELLE, *chantant derriere le theatre.*

La, la, la.

VALERE.

J'entens quelqu'un qui chante, & qui coupe du bois.

SGANARELLE, *entre fur le theatre avec une bouteille à la main, fans voir Valere ny Lucas.*

La, la, la... Ma foy, c'eft affez travaillé pour un coup. Prenons un peu d'haleine.

(*Il boit, & dit aprés avoir bû.*)

Voila du bois qui eſt ſalé comme tous les diables.

(Il chante.)

Qu'ils ſont doux,
Bouteille jolie,
Qu'ils ſont doux,
Vos petits glou-gloux !
Mais mon ſort feroit bien des jaloux,
Si vous eſtiez toûjours remplie.
Ha ! Bouteille ma mie,
Pourquoy vous vuidez-vous ?

Allons, morbleu ! il ne faut point engendrer de mélancolie.

VALERE.

Le voila luy-meſme.

LUCAS.

Je penſe que vous dites vray, & que j'avons bouté le nez deſſus.

VALERE.

Voyons de prés.

SGANARELLE, *embraſſe ſa bouteille.*

Ha ! Ma petite friponne, que je t'ayme, mon petit bouchon !

(Appercevant Valere & Lucas, il les regarde en ſe tournant vers l'un & puis vers l'autre ; &, abaiſſant ſa voix, chante.)

... mon ſort... feroit... bien des... jaloux,
Si...

Que diable, à qui en veulent ces gens-là ?

VALERE, *à Lucas.*

C'eſt luy, aſſeurément.

LUCAS, *à Valere.*

Le vela tout craché comme on nous l'a deffiguré.

(Icy Sganarelle poſe la bouteille à terre ; & Valere ſe baiſſant pour le ſalüer, comme il croid que c'eſt à deſſein de la prendre, il la met de l'autre coſté ; en ſuite dequoy, Lucas faiſant la meſme choſe, il la reprend, & la tient contre ſon eſtomach, avec divers geſtes qui font un grand jeu de theatre.)

SGANARELLE, *à part.*

Ils conſultent en me regardant. Quel deſſein auroient-ils ?

VALERE.

Monſieur, n'eſt-ce pas vous qui vous appelez Sganarelle ?

SGANARELLE.

Hé, quoy ?

VALERE.

Je vous demande ſi ce n'eſt pas vous qui ſe nomme Sganarelle ?

SGANARELLE, *se tournant vers Valere, puis vers Lucas.*

Oüy & non, ſelon ce que vous luy voulez.

VALERE.

Nous ne voulons que luy faire toutes les civilitez que nous pourrons.

SGANARELLE.

En ce cas, c'eſt moy qui ſe nomme Sganarelle.

VALERE.

Monſieur, nous ſommes ravis de vous voir. On nous a adreſſez à vous pour ce que nous cherchons; & nous venons implorer voſtre ayde, donc nous avons beſoin.

SGANARELLE.

Si c'eſt quelque choſe, Meſſieurs, qui dépende de mon petit negoce, je ſuis tout preſt à vous rendre ſervice.

VALERE.

Monſieur, c'eſt trop de grace que vous nous faites. Mais, Monſieur, couvrez-vous, s'il vous plaiſt; le Soleil pourroit vous incommoder.

LUCAS.

Monſieu, boutez deſſus.



SGANARELLE, *bas.*

Voicy des gens bien pleins de ceremonie.

VALERE.

Monſieur, il ne faut pas trouver eſtrange que nous venions à vous; les habiles gens ſont toûjours recherchez, & nous ſommes inſtruits de voſtre capacité.

SGANARELLE.

Il eſt vray, Meſſieurs, que je ſuis le premier homme du monde pour faire des fagots.

VALERE.

Ha ! Monſieur...

SGANARELLE.

Je n'y eſpargne aucune choſe, & les fais d'une façon qu'il n'y a rien à dire.

VALERE.

Monſieur, ce n'eſt pas cela dont il eſt queſtion.

SGANARELLE.

Mais auſſi, je les vens cent dix ſols le cent.

VALERE.

Ne parlons point de cela, s'il vous plaiſt.

SGANARELLE.

Je vous promets que je ne ſçaurois les donner à moins.

VALERE.

Monſieur, nous ſçavons les choſes.

SGANARELLE.

Si vous ſçavez les choſes, vous ſçavez que je les vens cela.

VALERE.

Monſieur, c'eſt ſe mocquer, que...

SGANARELLE.

Je ne me mocque point, je n'en puis rien rabattre.

VALERE.

Parlons d'autre façon, de grace.

SGANARELLE.

Vous en pourrez trouver autre part à moins; il y a fagots & fagots : mais pour ceux que je fais...

VALERE.

Hé ! Monſieur, laiſſons-là ce diſcours.

SGANARELLE.

Je vous jure que vous ne les auriez pas, s'il s'en faloit un double.

VALERE.

Hé, fy !

SGANARELLE.

Non, en confcience ; vous en payerez cela. Je vous parle fincerement, & ne fuis pas homme à furfaire.

VALERE.

Faut-il, Monfieur, qu'une perfonne comme vous s'amufe à ces groffieres feintes, s'abaiffe à parler de la forte ? Qu'un homme fi fçavant, un fameux Medecin, comme vous eftes, veüille fe defguifer aux yeux du Monde, & tenir enterrez les beaux talens qu'il a ?

SGANARELLE, *à part.*

Il eft fou.

VALERE.

De grace, Monfieur, ne diffimulez point avec nous.

SGANARELLE.

Comment ?

LUCAS.

Tout ce tripotage ne fart de rian ; je ſçavons çen que je ſçavons.

SGANARELLE.

Quoy donc ? Que voulez-vous dire ? Pour qui me prenez-vous ?

VALERE.

Pour ce que vous eſtes, pour un grand Medecin.

SGANARELLE.

Medecin vous-meſme ; je ne le ſuis point & ne l'ay jamais eſté.

VALERE, *bas.*

Voila ſa folie qui le tient. (*Haut.*) Monſieur, ne veüillez point nier les choſes davantage, & n'en venons point, s'il vous plaiſt, à de faſcheuſes extrémitez.

SGANARELLE.

A quoy donc ?

VALERE.

A de certaines choſes dont nous ſerions marris.

SGANARELLE.

Parbleu! Venez-en à tout ce qu'il vous plaira; je ne fuis point Medecin, & ne fçay ce que vous me voulez dire.

VALERE, *bas.*

Je voy bien qu'il faut fe fervir du remede. (*Haut.*) Monfieur, encore un coup, je vous prie d'avoüer ce que vous eftes.

LUCAS.

Hé, teftigué! Ne lantiponez point davantage, & confeffez à la franquette que v's eftes Medecin.

SGANARELLE.

J'enrage.

VALERE.

A quoy bon nier ce qu'on fçait?

LUCAS.

Pourquoy toutes ces fraimes-là? A quoy eft-ce que ça vous fart?

SGANARELLE.

Meffieurs, en un mot autant qu'en deux mille, je vous dy que je ne fuis point Medecin.

VALERE.

Vous n'eftes point Medecin ?

SGANARELLE.

Non.

LUCAS.

V'n'eftes pas Medecin ?

SGANARELLE.

Non, vous dy-je.

VALERE.

Puis que vous le voulez, il faut s'y réfoudre.

(*Ils prennent chacun un bafton & le frappent.*)

SGANARELLE.

Ha! ha! ha! Meffieurs, je fuis tout ce qu'il vous plaira.

VALERE.

Pourquoy, Monfieur, nous obligez-vous à cette violence ?

LUCAS.

A quoy bon nous bailler la peine de vous battre ?

VALERE.

Je vous asseure que j'en ay tous les regrets du monde.

LUCAS.

Par ma figué! J'en fis fafché, franchement.

SGANARELLE.

Que diable eft-ce-cy, Meffieurs? De grace, eft-ce pour rire, ou fi tous deux vous extravaguez, de vouloir que je fois Medecin?

VALERE.

Quoy! Vous ne vous rendez pas encore, & vous vous deffendez d'eftre Medecin?

SGANARELLE.

Diable emporte fi je le fuis!

LUCAS.

Il n'eft pas vray qu'ous fayez Medecin?

SGANARELLE.

Non, la pefte m'eftouffe! (*Là, ils recommencent de le battre.*) Ha! ha! Hé bien, Meffieurs, oüy, puis que vous le voulez,

je fuis Medecin, je fuis Medecin; Apothiquaire encore, fi vous le trouvez bon. J'ayme mieux confentir à tout, que de me faire affommer.

VALERE.

Ha! voila qui va bien, Monfieur; je fuis ravy de vous voir raifonnable.

LUCAS.

Vous me boutez la joye au cœur, quand je vous voy parler comme ça.

VALERE.

Je vous demande pardon de toute mon ame.

LUCAS.

Je vous demandons excufe de la libarté que j'avons prife.

SGANARELLE, *à part.*

Oüais, feroit-ce bien moy qui me tromperois, & ferois-je devenu Medecin fans m'en eftre apperceu?

VALERE.

Monfieur, vous ne vous repentirez pas de nous monftrer ce que vous eftes; & vous verrez affeurément que vous en ferez fatisfait.

SGANARELLE.

Mais, Meſſieurs, dites-moy, ne vous trompez-vous point vous-meſmes ? Eſt-il bien aſſeuré que je ſois Medecin ?

LUCAS.

Oüy, par ma figué !

SGANARELLE.

Tout de bon ?

VALERE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Diable emporte, ſi je le ſçavois !

VALERE.

Comment ! Vous eſtes le plus habile Medecin du monde.

SGANARELLE.

Ha ! ha !

LUCAS.

Un Medecin qui a guary je ne ſçay combien de maladies.

SGANARELLE.

Tudieu !

VALERE.

Une Femme eftoit tenuë pour morte il y avoit fix heures; elle eftoit prefte à enfevelir, lors qu'avec une goutte de quelque chofe vous la fiftes revenir, & marcher d'abord par la chambre.

SGANARELLE.

Pefte !

LUCAS.

Un petit Enfant de douze ans fe laiffit choir du haut d'un Clocher, dequoy il eut la tefte, les jambes & les bras cassez; & vous, avec je ne fçay quel Onguent, vous fiftes qu'auffi-toft il fe relevit fur fes piez, & s'en fut joüer à la foffette.

SGANARELLE.

Diantre !

VALERE.

Enfin, Monfieur, vous aurez contentement avec nous ; & vous gagnerez ce que vous voudrez, en vous laiffant conduire où nous pretendons vous mener.

SGANARELLE.

Je gagneray ce que je voudray ?

VALERE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ha ! je fuis Medecin, fans contredit. Je l'avois oublié, mais je m'en reffouviens. Dequoy eft-il queftion ? Où faut-il fe tranfporter ?

VALERE.

Nous vous conduirons. Il eft queftion d'aller voir une Fille qui a perdu la parole.

SGANARELLE.

Ma foy, je ne l'ay pas trouvée.

VALERE.

Il ayme à rire. Allons, Monfieur.

SGANARELLE.

Sans une robe de Medecin ?

VALERE.

Nous en prendrons une.

SGANARELLE, *presentant sa bouteille à Valere.*

Tenez cela, vous : voilà où je mets mes Juleps.

(Puis, se tournant vers Lucas en crachant.)

Vous, marchez là-dessus, par Ordonnance du Medecin.

LUCAS.

Palsanguenne ! vela un Medecin qui me plaist : je pense qu'il reüssira, car il est bouffon.





ACTE II.

Le theatre reprefente une Chambre de la maifon de Geronte.

SCENE PREMIERE.

Geronte, Valere, Lucas, Jacqueline.

VALERE.

OüY, Monfieur, je croy que vous ferez fatisfait ; & nous vous avons amené le plus grand Medecin du monde.

LUCAS.

Ho morguenne, il faut tirer l'efchelle aprés cety-là ; & tous les autres ne font pas daignes de ly defchauffer fes fouliez.

VALERE.

C'eſt un Homme qui a fait des cures merveilleuſes.

LUCAS.

Qui a guary des gens qui eſtiant morts.

VALERE.

Il eſt un peu capricieux, comme je vous ay dit; & par fois, il a des momens où ſon eſprit s'eſchappe, & ne paroiſt pas ce qu'il eſt.

LUCAS.

Oüy, il ayme à bouffonner; & l'an diroit par fois, ne v's en déplaiſe, qu'il a quelque petit coup de hache à la teſte.

VALERE.

Mais, dans le fond, il eſt toute Science; &, bien ſouvent, il dit des choſes tout-à-fait relevées.

LUCAS.

Quand il s'y boute, il parle tout fin drait comme s'il liſoit dans un Livre.

VALERE.

Sa réputation s'eſt déja reſpanduë icy; & tout le monde vient à luy.

GERONTE.

Je meurs d'envie de le voir; faites-le-moy viſte venir.

VALERE.

Je le vay querir.

SCENE II.

Geronte, Lucas, Jacqueline.

JACQUELINE.

Par ma fy, Monſieu, cety-cy ſera juſtement ce qu'ant fait les autres. Je penſe que ce ſera queuſſy queumy; & la meilleure medeçaine que l'an pourroit bailler à voſtre Fille, ce ſeroit, ſelon moy, un biau & bon mary, pour qui alle euſt de l'amiquié.

GERONTE.

Oüais! Nourrice, ma mie, vous vous meſlez de bien des choſes.

LUCAS.

Taiſez-vous, noſtre menagere Jacquelaine: ce n'eſt pas à vous à bouter là votte nez.

JACQUELINE.

Je vous dis & vous douze que tous ces Medecins n'y feront rian que de l'iau claire; que voſtre Fille a beſoin d'autre choſe que de Rhibarbe & de Sené, & qu'un Mary eſt une emplaſtre qui garit tous les maux des filles.

GERONTE.

Eſt-elle en eſtat maintenant qu'on s'en vouluſt charger, avec l'infirmité qu'elle a? Et lors que j'ay eſté dans le deſſein de la marier, ne s'eſt-elle pas oppoſée à mes volontez?

JACQUELINE.

Je le croy bian; vous ly voüilliez bailler eun Homme qu'alle n'ayme point. Que ne preniais-vous ce monſieu Liandre, qui ly touchoit au cœur? Alle auroit eſté fort obeïſſante; & je m'en vas gager qu'il la prendroit, ly, comme alle eſt, ſi vous la ly voüillais donner.

GERONTE.

Ce Leandre n'eſt pas ce qu'il luy faut; il n'a pas du bien comme l'autre.

JACQUELINE.

Il a eun Oncle qui eſt ſi riche, dont il eſt heriquié.

GERONTE.

Tous ces biens à venir me ſemblent autant de chanſons. Il

n'eſt rien tel que ce qu'on tient ; & l'on court grand riſque de s'abuſer, lors que l'on compte ſur le bien qu'un autre vous garde. La mort n'a pas toûjours les oreilles ouvertes aux vœux & aux prieres de meſſieurs les Heritiers ; & l'on a le temps d'avoir les dents longues, lors qu'on attend, pour vivre, le treſpas de quelqu'un.

JACQUELINE.

Enfin, j'ay toûjours oüy dire qu'en mariage, comme ailleurs, contentement paſſe richeſſe. Les Peres & les Meres ant cette maudite couteume de demander toûjours : Qu'a-t-il ? & Qu'a-t-elle ? & le compere Piarre a marié ſa fille Simonette au gros Thomas, pour un quarquié de vaigne qu'il avoit davantage que le jeune Robin, où alle avoit bouté ſon amiquié ; & vela que la pauvre creyature en eſt devenuë jaune comme eun coing, & n'a point profité tout depuis ce temps-là. C'eſt un bel exemple pour vous, Monſieu. On n'a que ſon plaiſir en ce monde ; & j'aymerois mieux bailler à ma Fille eun bon mary qui ly fuſt agriable, que toutes les rentes de la Biauſſe.

GERONTE.

Peſte ! madame la Nourrice, comme vous dégoiſez ! Taiſez-vous, je vous prie ; vous prenez trop de ſoin, & vous échauffez voſtre laict.

LUCAS, *en diſant cecy, frappe ſur la poitrine à Geronte.*

Morgué ! tais-toy, t'es eune impartinente. Monſieu n'a que faire de tes diſcours, & il ſçait ce qu'il a à faire. Meſle-toy de donner à teter à ton enfant, ſans tant faire la raiſouneuſe.

Monſieu eſt le pere de ſa fille ; & il eſt bon & ſage pour voir ce qu'il ly faut.

GERONTE.

Tout doux ! Ho ! tout doux !

LUCAS.

Monſieu, je veux un peu la mortifier, & ly apprendre le reſpect qu'alle vous doit.

GERONTE.

Oüy. Mais ces geſtes ne ſont pas neceſſaires.

SCENE III.

Valere, Sganarelle, Geronte, Lucas, Jacqueline.

VALERE.

Monſieur, preparez-vous. Voicy noſtre Medecin qui entre.

GERONTE, *à Sganarelle.*

Monſieur, je ſuis ravy de vous voir chez moy, & nous avons grand beſoin de vous.

SGANARELLE, *en robe de Medecin, avec un Chapeau des plus pointus.*

Hippocrate dit... que nous nous couvrions tous deux.

GERONTE.

Hippocrate dit cela ?

SGANARELLE.

Oüy.

GERONTE.

Dans quel Chapitre, s'il vous plaiſt ?

SGANARELLE.

Dans ſon Chapitre... des Chapeaux.

GERONTE.

Puis qu'Hippocrate le dit, il le faut faire.

SGANARELLE.

Monſieur le Medecin, ayant appris les merveilleuſes choſes...

GERONTE.

A qui parlez-vous, de grace ?

SGANARELLE.

A vous.

GERONTE.

Je ne ſuis pas Medecin.

SGANARELLE.

Vous n'eſtes pas Medecin ?

GERONTE.

Non, vrayment.

SGANARELLE.

Tout de bon ?

GERONTE.

Tout de bon. (*Sganarelle prend icy un baſton & le bat comme on l'a battu.*) Ha ! ha ! ha !

SGANARELLE.

Vous eſtes Medecin maintenant; je n'ay jamais eu d'autres Licences.

GERONTE, *à Valere.*

Quel diable d'homme m'avez-vous là amené ?

VALERE.

Je vous ay bien dit que c'eſtoit un Medecin goguenard.

GERONTE.

Oüy : mais je l'envoyerois promener, avec ſes goguenarderies.

LUCAS.

Ne prenez pas garde à ça, Monſieu ; ce n'eſt que pour rire.

GERONTE.

Cette raillerie ne me plaiſt pas.

SGANARELLE.

Monſieur, je vous demande pardon de la liberté que j'ay priſe.

GERONTE.

Monſieur, je ſuis voſtre ſerviteur.

SGANARELLE.

Je ſuis faſché...

GERONTE.

Cela n'eſt rien.

SGANARELLE.

Des coups de baſton...

GERONTE.

Il n'y a pas de mal.

SGANARELLE.

Que j'ay eu l'honneur de vous donner.

GERONTE.

Ne parlons plus de cela. Monſieur, j'ay une Fille qui eſt tombée dans une eſtrange maladie.

SGANARELLE.

Je ſuis ravy, Monſieur, que voſtre Fille ait beſoin de moy ; & je ſouhaiterois de tout mon cœur que vous en euſſiez beſoin auſſi, vous & toute voſtre Famille, pour vous teſmoigner l'envie que j'ay de vous ſervir.

GERONTE.

Je vous ſuis obligé de ces ſentimens.

SGANARELLE.

Je vous aſſeure que c'eſt du meilleur de mon ame que je vous parle.

GERONTE.

C'eſt trop d'honneur que vous me faites...

SGANARELLE.

Comment s'appelle voſtre Fille?

GERONTE.

Lucinde.

SGANARELLE.

Lucinde? Ha! Beau nom à médicamenter, Lucinde!

GERONTE.

Je m'en vais voir un peu ce qu'elle fait.

SGANARELLE.

Qui eſt cette grande Femme-là?

GERONTE.

C'eſt la nourrice d'un petit enfant que j'ay.

SCENE IV.

Sganarelle, Lucas, Jacqueline.

SGANARELLE.

Pefte ! Le joly meuble que voila ! Ha ! Nourrice, charmante nourrice, ma Medecine eft la tres-humble efclave de voftre Nourricerie; & je voudrois bien eftre le petit Poupon fortuné qui tetaft le laict (*Il luy porte la main fur le fein.*) de vos bonnes graces. Tous mes remedes, toute ma fcience, toute ma capacité eft à voftre fervice; &...

LUCAS.

Avec votte parmiffion, monfieu le Medecin, laiffez-là ma femme, je vous prie.

SGANARELLE.

Quoy ! Eft-elle voftre femme ?

LUCAS.

Oüy.

SGANARELLE. (*Il fait femblant d'embraffer Lucas, & fe tournant du cofté de la Nourrice, il l'embraffe.*)

Ha ! Vrayment je ne fçavois pas cela, & je m'en réjoüis pour l'amour de l'un & de l'autre.

LUCAS, *en le tirant.*

Tout doucement, s'il vous plaift.

SGANARELLE.

Je vous affeure que je fuis ravy que vous foyez unis enfemble. Je la felicite d'avoir (*Il fait encore femblant d'embraffer Lucas, & paffant deffous fes bras, fe jette au col de fa femme.*) un mary comme vous; & je vous felicite, vous, d'avoir une femme fi belle, fi fage, & fi bien faite comme elle eft.

LUCAS, *en le tirant encore.*

Hé! Teftigué! Point tant de compliment, je vous fupplie.

SGANARELLE.

Ne voulez-vous pas que je me réjoüiffe avec vous d'un fi bel affemblage?

LUCAS.

Avec moy, tant qu'il vous plaira; mais avec ma femme, treve de farimonie.

SGANARELLE.

Je prens part également au bon-heur de tous deux. Et (*Il continuë le mefme jeu.*) fi je vous embraffe pour vous en tefmoigner ma joye, je l'embraffe de mefme pour luy en tefmoigner auffi.....

LUCAS, *en le tirant de rechef.*

Ha ! Vartigué ! Monfieu le Medecin, que de lantiponnages!

SCENE V.

Geronte, Sganarelle, Lucas, Jacqueline.

GERONTE.

Monfieur, voicy tout-à-l'heure ma Fille qu'on va vous amener.

SGANARELLE.

Je l'attens, Monfieur, avec toute la Medecine.

GERONTE.

Où eft-elle ?

SGANARELLE, *fe touchant le front.*

Là-dedans.

GERONTE.

Fort bien.

SGANARELLE, *en voulant toucher les tétons de la Nourrice.*

Mais comme je m'intereffe à toute voftre Famille, il faut

que j'effaye un peu le laict de voftre Nourrice, & que je vifite fon fein.

LUCAS, *le tirant, & luy faifant faire la piroüette.*

Nanain, nanain; je n'avons que faire de ça.

SGANARELLE.

C'eft l'office du Medecin, de voir les tétons des Nourrices.

LUCAS.

Il gnia office qui quienne, je fis votte farviteur.

SGANARELLE.

As-tu bien la hardieffe de t'oppofer au Medecin? Hors de là!

LUCAS.

Je me mocque de ça.

SGANARELLE, *en le regardant de travers.*

Je te donneray la fievre.

JACQUELINE, *prenant Lucas par le bras, & luy faifant auffi faire la piroüette.*

Ofte-toy de là auffi; eft-ce que je ne fis pas affez grande

pour me deffendre moy-mefme, s'il me fait quelque chofe qui ne foit pas à faire?

LUCAS.

Je ne veux pas qu'il te tafte, moy.

SGANARELLE.

Fy! Le vilain, qui eft jalous de fa Femme!

GERONTE.

Voicy ma Fille.

SCENE VI.

Lucinde, Valere, Geronte, Sganarelle, Lucas, Jacqueline.

SGANARELLE.

Eft-ce-là la malade?

GERONTE.

Oüy. Je n'ay qu'elle de Fille; & j'aurois tous les regrets du monde, fi elle venoit à mourir.

SGANARELLE.

Qu'elle s'en garde bien. Il ne faut pas qu'elle meure fans l'ordonnance du Medecin.

GERONTE.

Allons, un ſiege.

SGANARELLE.

Voilà une malade qui n'eſt pas tant dégouſtante, & je tiens qu'un Homme bien ſain s'en accommoderoit aſſez.

GERONTE.

Vous l'avez fait rire, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant-mieux : lors que le Medecin fait rire le malade, c'eſt le meilleur ſigne du monde. (*A Lucinde.*) Hé bien ! Dequoy eſt-il queſtion ? Qu'avez-vous ? Quel eſt le mal que vous ſentez ?

LUCINDE *reſpond par ſignes, en portant ſa main à ſa bouche, à ſa teſte & ſous ſon menton.*

Han, hi, hom, han.

SGANARELLE.

Hé ! Que dites-vous ?

LUCINDE *continuë les mesmes gestes.*

Han, hi, hom, han, han, hi, hom.

SGANARELLE.

Quoy ?

LUCINDE.

Han, hi, hom.

SGANARELLE, *la contrefaisant.*

Han, hi, hon, han, ha. Je ne vous entens point. Quel diable de langage est-ce là ?

GERONTE.

Monsieur, c'est là sa maladie. Elle est devenuë müette, sans que jusques icy on en ait pû sçavoir la cause ; & c'est un accident qui a fait reculer son mariage.

SGANARELLE.

Et pourquoy ?

GERONTE.

Celuy qu'elle doit espouser veut attendre sa guerison, pour conclure les choses.

SGANARELLE.

Et qui eſt ce fot-là, qui ne veut pas que ſa femme ſoit müette ? Pluſt à Dieu que la mienne euſt cette maladie ! Je me garderois bien de la vouloir guerir.

GERONTE.

Enfin, Monſieur, nous vous prions d'employer tous vos ſoins pour la ſoulager de ſon mal.

SGANARELLE.

Ha, ne vous mettez pas en peine. Dites-moy un peu : ce mal l'oppreſſe-t-il beaucoup ?

GERONTE.

Oüy, Monſieur.

SGANARELLE.

Tant-mieux. Sent-elle de grandes douleurs ?

GERONTE.

Fort grandes.

SGANARELLE.

C'eſt fort bien fait. Va-t-elle où vous ſçavez ?

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Copieusement ?

GERONTE.

Je n'entens rien à cela.

SGANARELLE.

La matiere est-elle loüable ?

GERONTE.

Je ne me connois pas à ces choses.

SGANARELLE, *se tournant vers la malade.*

Donnez-moy vostre bras.

(*A Geronte.*)

Voila un pouls qui marque que vostre Fille est müette.

GERONTE.

Hé ! oüy, Monsieur, c'est là son mal ; vous l'avez trouvé tout du premier coup.

SGANARELLE.

Ha ! ha !

JACQUELINE.

Voyez comme il a deviné ſa maladie !

SGANARELLE.

Nous autres grands Medecins, nous connoiſſons d'abord les choſes. Un ignorant auroit eſté embarraſſé, & vous euſt eſté dire, c'eſt cecy, c'eſt cela ; mais moy, je touche au but du premier coup, & je vous apprens que voſtre Fille eſt müette.

GERONTE.

Oüy ; mais je voudrois bien que vous me pûſſiez dire d'où cela vient.

SGANARELLE.

Il n'eſt rien de plus aiſé. Cela vient de ce qu'elle a perdu la parole.

GERONTE.

Fort bien. Mais la cauſe, s'il vous plaiſt, qui fait qu'elle a perdu la parole ?

SGANARELLE.

Tous nos meilleurs autheurs vous diront que c'eſt l'empeſchement de l'action de ſa langue.

GERONTE.

Mais encore, vos ſentimens ſur cét empeſchement de l'action de ſa langue ?

SGANARELLE.

Ariſtote, là-deſſus, dit... de fort belles choſes.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE.

Ha ! C'eſtoit un grand homme !

GERONTE.

Sans doute.

SGANARELLE.

Grand homme tout-à-fait ; un homme qui eſtoit (*Levant ſon bras depuis le coude.*) plus grand que moy de tout cela. Pour revenir donc à noſtre raiſonnement, je tiens que cét empeſchement de l'action de ſa langue eſt cauſé par de certaines humeurs, qu'entre nous autres Sçavans, nous appellons humeurs peccantes ; peccantes, c'eſt-à-dire... humeurs peccantes ; d'autant que les vapeurs formées par les exhalaiſons des influences qui s'élevent dans la région des maladies, venant... pour ainſi dire... à... Entendez-vous le latin ?

GERONTE.

En aucune façon.

SGANARELLE, *se levant avec estonnement.*

Vous n'entendez point le latin?

GERONTE.

Non.

SGANARELLE, *en faisant diverses plaisantes postures.*

Cabricias arci thuram, catalamus, singulariter, nominativo, hæc musa la muse, *bonus, bona, bonum. Deus sanctus, est-ne oratio latinas? Etiam,* oüy. *Quare?* pourquoy? *Quia substantivo, & adjectivum, concordat in generi, numerum & casus.*

GERONTE.

Ha! Que n'ay-je estudié!

JACQUELINE.

L'habile homme que vela!

LUCAS.

Oüy, ça est si biau, que je n'y entens goutte.

SGANARELLE.

Or, ces vapeurs dont je vous parle venant à paffer, du cofté gauche où eft le foye, au cofté droict où eft le cœur, il fe trouve que le poulmon, que nous appelons en latin *armyan*, ayant communication avec le cerveau, que nous nommons en grec *nafmus*, par le moyen de la veine cave, que nous appelons en hebreu *cubile*, rencontre en fon chemin lefdites vapeurs qui rempliffent les ventricules de l'omoplate : & parce que lefdites vapeurs... Comprenez bien ce raifonnement, je vous prie ; & parce que lefdites vapeurs ont une certaine malignité... Ecoutez bien cecy, je vous conjure.

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Ont une certaine malignité qui eft caufée... Soyez attentif, s'il vous plaift.

GERONTE.

Je le fuis.

SGANARELLE.

Qui eft caufée par l'acreté des humeurs engendrées dans la concavité du diaphragme, il arrive que ces vapeurs... *Offabandus, nequeys, nequer, potarinum, quipfa milus*. Voila juftement ce qui fait que voftre Fille eft müette.

JACQUELINE.

Ha ! Que ça eſt bian dit, notte homme !

LUCAS.

Que n'ay-je la langue auſſi bian penduë !

GERONTE.

On ne peut pas mieux raiſonner, ſans doute. Il n'y a qu'une ſeule choſe qui m'a choqué : c'eſt l'endroit du foye & du cœur. Il me ſemble que vous les placez autrement qu'ils ne ſont ; que le cœur eſt du coſté gauche, & le foye du coſté droict.

SGANARELLE.

Oüy, cela eſtoit autrefois ainſi : mais nous avons changé tout cela, & nous faiſons maintenant la Medecine d'une methode toute nouvelle.

GERONTE.

C'eſt ce que je ne ſçavois pas ; & je vous demande pardon de mon ignorance.

SGANARELLE.

Il n'y a point de mal ; & vous n'eſtes pas obligé d'eſtre auſſi habile que nous.

GERONTE.

Affeurément. Mais, Monfieur, que croyez-vous qu'il faille faire à cette maladie ?

SGANARELLE.

Ce que je croy qu'il faille faire ?

GERONTE.

Oüy.

SGANARELLE.

Mon avis eft qu'on la remette fur fon lict; & qu'on luy faffe prendre, pour remede, quantité de pain trempé dans du vin.

GERONTE.

Pourquoy cela, Monfieur ?

SGANARELLE.

Parce qu'il y a dans le vin & le pain, meflez enfemble, une vertu fimpathique qui fait parler. Ne voyez-vous pas bien qu'on ne donne autre chofe aux perroquets, & qu'ils apprennent à parler en mangeant de cela ?

GERONTE.

Cela eft vray. Ha ! Le grand homme ! Vifte, quantité de pain & de vin.

SGANARELLE.

Je reviendray voir, ſur le ſoir, en quel eſtat elle ſera.

SCENE VII.

Geronte, Sganarelle, Jacqueline.

SGANARELLE, *à la Nourrice.*

Doucement, vous.

(*A Geronte.*)

Monſieur, voila une Nourrice à laquelle il faut que je faſſe quelques petits remedes.

JACQUELINE.

Qui, moy? Je me porte le mieux du monde.

SGANARELLE.

Tant-pis, Nourrice, tant-pis. Cette grande ſanté eſt à craindre; & il ne ſera pas mauvais de vous faire quelque petite ſaignée amiable, de vous donner quelque petit clyſtere dulcifiant.

GERONTE.

Mais, Monſieur, voila une mode que je ne comprens point.

Pourquoy s'aller faire faigner, quand on n'a point de maladie?

SGANARELLE.

Il n'importe, la mode en eft falutaire; &, comme on boit pour la foif à venir, il faut fe faire auffi faigner pour la maladie à venir.

JACQUELINE, *en fe retirant.*

Ma fy, je me mocque de ça, & je ne veux point faire de mon corps une boutique d'Apothiquaire.

SGANARELLE.

Vous eftes rétive aux remedes; mais nous fçaurons vous foûmettre à la raifon.

SCENE VIII.

Geronte, Sganarelle.

SGANARELLE.

Je vous donne le bon-jour.

GERONTE.

Attendez un peu, s'il vous plaift.

SGANARELLE.

Que voulez-vous faire?

GERONTE.

Vous donner de l'argent, Monſieur.

SGANARELLE, *tendant ſa main derriere, par deſſous ſa robe, tandis que Geronte ouvre ſa bourſe.*

Je n'en prendray pas, Monſieur.

GERONTE.

Monſieur.

SGANARELLE.

Point du tout.

GERONTE.

Un petit moment.

SGANARELLE.

En aucune façon.

GERONTE.

De grace.

SGANARELLE.

Vous vous mocquez.

GERONTE.

Voila qui eſt fait.

SGANARELLE.

Je n'en feray rien.

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Ce n'eſt pas l'argent qui me fait agir.

GERONTE.

Je le croy.

SGANARELLE, *aprés avoir pris l'argent.*

Cela eſt-il de poids?

GERONTE.

Oüy, Monſieur.

SGANARELLE.

Je ne ſuis pas un Medecin mercenaire.

GERONTE.

Je le ſçay bien.

SGANARELLE.

L'intereſt ne me gouverne point.

GERONTE.

Je n'ay pas cette penſée.

SCENE IX.

Leandre, Sganarelle.

SGANARELLE, *regardant ſon argent.*

Ma foy, cela ne va pas mal ; & pourveu que...

LEANDRE.

Monſieur, il y a long-temps que je vous attens ; & je viens implorer voſtre aſſiſtance.

SGANARELLE, *luy prenant le poignet.*

Voila un pouls qui eſt fort mauvais.

LEANDRE.

Je ne ſuis point malade, Monſieur ; & ce n'eſt pas pour cela que je viens à vous.

SGANARELLE.

Si vous n'eſtes pas malade, que diable ne le dites-vous donc ?

LEANDRE.

Non. Pour vous dire la chofe en deux mots, je m'appelle Leandre, qui fuis amoureux de Lucinde que vous venez de vifiter; & comme, par la mauvaife humeur de fon Pere, toute forte d'accez m'eft fermé auprés d'elle, je me hazarde à vous prier de vouloir fervir mon amour, & de me donner lieu d'executer un ftratagefme que j'ay trouvé, pour luy pouvoir dire deux mots d'où dépendent abfolument mon bon-heur & ma vie.

SGANARELLE, *paroiffant en colere.*

Pour qui me prenez-vous? Comment! Ofer vous adreffer à moy pour vous fervir dans voftre amour, & vouloir ravaler la dignité de Medecin à des emplois de cette nature!

LEANDRE.

Monfieur, ne faites point de bruit.

SGANARELLE, *en le faifant reculer.*

J'en veux faire, moy. Vous eftes un impertinent.

LEANDRE.

Hé! Monfieur, doucement.

SGANARELLE.

Un mal-avifé.

LEANDRE.

De grace.

SGANARELLE.

Je vous apprendray que je ne ſuis point homme à cela, & que c'eſt une inſolence extreſme...

LEANDRE, *tirant une bourſe qu'il luy donne.*

Monſieur.

SGANARELLE, *tenant la bourſe.*

De vouloir m'employer... Je ne parle pas pour vous ; car vous eſtes honneſte homme, & je ſerois ravy de vous rendre ſervice. Mais il y a de certains impertinens au monde, qui viennent prendre les gens pour ce qu'ils ne ſont pas ; & je vous avouë que cela me met en colere.

LEANDRE.

Je vous demande pardon, Monſieur, de la liberté que...

SGANARELLE.

Vous vous mocquez. Dequoy eſt-il queſtion ?

LEANDRE.

Vous ſçaurez donc, Monſieur, que cette maladie que vous

voulez guerir eft une feinte maladie. Les Medecins ont raifonné là-deffus comme il faut, & ils n'ont pas manqué de dire que cela procedoit, qui du cerveau, qui des entrailles, qui de la ratte, qui du foye ; mais il eft certain que l'amour en eft la veritable caufe, & que Lucinde n'a trouvé cette maladie que pour fe délivrer d'un mariage dont elle eftoit importunée. Mais, de crainte qu'on ne nous voye enfemble, retirons-nous d'icy ; & je vous diray, en marchant, ce que je fouhaite de vous.

SGANARELLE.

Allons, Monfieur. Vous m'avez donné pour voftre amour une tendreffe qui n'eft pas concevable ; & j'y perdray toute ma Medecine, ou la malade crévera, ou bien elle fera à vous.





ACTE III

Le theatre reprefente un lieu voifin de la maifon de Geronte.

SCENE PREMIERE.

Leandre, Sganarelle.

LEANDRE.

Il me femble que je ne fuis pas mal ainfi pour un Apothiquaire; &, comme le Pere ne m'a guere veu, ce changement d'habit & de perruque eft affez capable, je croy, de me defguifer à fes yeux.

SGANARELLE.

Sans doute.

LEANDRE.

Tout ce que je fouhaiterois, feroit de fçavoir cinq ou fix grands mots de Medecine, pour parer mon difcours & me donner l'air d'habile homme.

SGANARELLE.

Allez, allez, tout cela n'eft pas neceffaire; il fuffit de l'habit : & je n'en fçais pas plus que vous.

LEANDRE.

Comment !

SGANARELLE.

Diable emporte fi j'entens rien en Medecine ! Vous eftes honnefte-homme, & je veux bien me confier à vous, comme vous vous confiez à moy.

LEANDRE.

Quoy ! vous n'eftes pas effectivement...

SGANARELLE.

Non, vous dy-je, ils m'ont fait Medecin malgré mes dents. Je ne m'eftois jamais meflé d'eftre fi fçavant que cela ; & toutes mes eftudes n'ont efté que jufqu'en fixiefme. Je ne fçay point fur quoy cette imagination leur eft venuë ; mais

quand j'ay veu qu'à toute force ils vouloient que je fuſſe Medecin, je me ſuis réſolu de l'eſtre aux dépens de qui il appartiendra. Ce-pendant vous ne ſçauriez croire comment l'erreur s'eſt reſpanduë, & de quelle façon chacun eſt endiablé à me croire habile homme. On me vient chercher de tous coſtez; &, ſi les choſes vont toûjours de meſme, je ſuis d'avis de m'en tenir toute ma vie à la Medecine. Je trouve que c'eſt le meſtier le meilleur de tous; car, ſoit qu'on faſſe bien, ou ſoit qu'on faſſe mal, on eſt toûjours payé de meſme ſorte. La meſchante beſongne ne retombe jamais ſur noſtre dos; & nous taillons, comme il nous plaiſt, ſur l'étoffe où nous travaillons. Un Cordonnier, en faiſant des ſouliers, ne ſçauroit gaſter un morceau de cuir qu'il n'en paye les pots caſſez; mais icy, l'on peut gaſter un Homme ſans qu'il en couſte rien. Les béveuës ne ſont point pour nous; & c'eſt toûjours la faute de celuy qui meurt. Enfin, le bon de cette profeſſion eſt qu'il y a, parmy les morts, une honneſteté, une diſcretion la plus grande du monde; & jamais on n'en void ſe plaindre du Medecin qui l'a tüé.

LEANDRE.

Il eſt vray que les morts ſont fort honneſtes-gens ſur cette matiere.

SGANARELLE, *voyant des hommes qui viennent vers luy.*

Voila des gens qui ont la mine de me venir conſulter. (*A Leandre.*) Allez toûjours m'attendre auprés du logis de voſtre Maiſtreſſe.

SCENE II.

Thibaut, Perrin, Sganarelle.

THIBAUT.

Monſieu, je venons vous charcher, mon fils Perrin & moy.

SGANARELLE.

Qu'y a-t-il ?

THIBAUT.

Sa pauvre mere, qui a nom Parrette, eſt dans un lict, malade il y a ſix mois.

SGANARELLE, *tendant la main comme pour recevoir de l'argent.*

Que voulez-vous que j'y faſſe ?

THIBAUT.

Je voudrions, Monſieu, que vous nous bailliſſiez quelque petite droſlerie pour la garir.

SGANARELLE.

Il faut voir dequoy eſt-ce qu'elle eſt malade.

THIBAUT.

Alle eſt malade d'hypocriſie, Monſieu.

SGANARELLE.

D'hypocrifie ?

THIBAUT.

Oüy, c'eft-à-dire qu'alle eft enflée par tout ; & l'an dit que c'eft quantité de feriofitez qu'alle a dans le corps, & que fon foye, fon ventre, ou fa ratte, comme vous voudrais l'appeller, au glieu de faire du fang, ne fait plus que de l'iau. Alle a, de deux jours l'un, la fievre quotiguienne, avec des laffitules & des douleurs dans les mufles des jambes. On entend dans fa gorge des fleumes qui font tout prefts à l'étouffer ; & par fois, il ly prend des fyncoles & des converfions, que je crayons qu'alle eft paffée. J'avons dans notte Village un Apothiquaire, reverence parler, qui ly a donné je ne fçay combien d'hiftoires ; & il m'en coufte plus d'eune douzaine de bons efcus en lavemens, ne v's en déplaife, en apoftumes qu'on ly a fait prendre, en infections de jacinthe, & en portions cordales. Mais tout-ça, comme dit l'autre, n'a efté que de l'onguent miton-mitaine. Il veloit ly bailler d'eune certaine drogue que l'on appelle du Vin ametile ; mais j'ay-s-eu peur franchement que ça l'envoyift *a patres* ; & l'an dit que ces gros Medecins tüont je ne fçay combien de monde avec cette invention-là.

SGANARELLE, *tendant toûjours la main, & la branlant comme pour figne qu'il demande de l'argent.*

Venons au fait, mon amy, venons au fait.

THIBAUT.

Le fait eft, Monfieu, que je venons vous prier de nous dire ce qu'il faut que je faffions.

SGANARELLE.

Je ne vous entens point du tout.

PERRIN.

Monſieu, ma Mere eſt malade ; & vela deux eſcus que je vous apportons pour nous bailler queuque remede.

SGANARELLE.

Ha ! Je vous entens, vous. Voila un garçon qui parle clairement, qui s'explique comme il faut. Vous dites que voſtre Mere eſt malade d'hydropiſie, qu'elle eſt enflée par tout le corps ; qu'elle a la fiévre, avec des douleurs dans les jambes, & qu'il luy prend par fois des ſyncopes & des convulſions, c'eſt-à-dire des évanoüiſſemens?

PERRIN.

Hé ! oüy, Monſieu, c'eſt juſtement ça.

SGANARELLE.

J'ay compris d'abord vos paroles. Vous avez un Pere qui ne ſçait ce qu'il dit. Maintenant, vous me demandez un remede?

PERRIN.

Oüy, Monſieu.

SGANARELLE.

Un remede pour la guerir?

PERRIN.

C'eſt comme je l'entendons.

SGANARELLE.

Tenez, voila un morceau de formage qu'il faut que vous luy faſſiez prendre.

PERRIN.

Du fromage, Monſieu?

SGANARELLE.

Oüy : c'eſt un formage préparé, où il entre de l'or, du coral & des perles, & quantité d'autres choſes précieuſes.

PERRIN.

Monſieu, je vous ſommes bien obligez; & j'allons ly faire prendre ça tout-à-l'heure.

SGANARELLE.

Allez. Si elle meurt, ne manquez pas de la faire enterrer du mieux que vous pourrez.

SCENE III.

Lucas, dans le fond du theatre, *Jacqueline*, *Sganarelle*.

SGANARELLE.

Voicy la belle Nourrice. Ha! Nourrice de mon cœur, je ſuis ravy de cette rencontre; & voſtre veuë eſt la rhubarbe, la caſſe & le ſené, qui purgent toute la mélancolie de mon ame.

JACQUELINE.

Par ma figué, Monſieu le medecin, ça eſt trop bian dit pour moy; & je n'entens rian à tout votte latin.

SGANARELLE.

Devenez malade, Nourrice, je vous prie, devenez malade pour l'amour de moy. J'aurois toutes les joyes du monde de vous guerir.

JACQUELINE.

Je ſis votte ſarvante, j'aime bian mieux qu'an ne me guariſſe pas.

SGANARELLE.

Que je vous plains, belle Nourrice, d'avoir un Mary jalous & faſcheux comme celuy que vous avez!

JACQUELINE.

Que velez-vous, Monſieu ? C'eſt pour la penitence de mes fautes ; & là où la chevre eſt liée, il faut bian qu'alle y broute.

SGANARELLE.

Comment ! Un ruſtre comme cela ! Un homme qui vous obſerve toûjours, & ne veut pas que perſonne vous parle !

JACQUELINE.

Hélas ! Vous n'avez rian veu encore ; & ce n'eſt qu'un petit échantillon de ſa mauvaiſe humeur.

SGANARELLE.

Eſt-il poſſible ? Et qu'un homme ait l'ame aſſez baſſe pour mal-traiter une perſonne comme vous ? Ha ! Que j'en ſçay, belle Nourrice, & qui ne ſont pas loin d'icy, qui ſe tiendroient heureux de baiſer ſeulement les petits bouts de vos petons ! Pourquoy faut-il qu'une perſonne ſi bien faite ſoit tombée en de telles mains ? Et qu'un franc animal, un brutal, un ſtupide, un ſot... Pardonnez-moy, Nourrice, ſi je parle ainſi de voſtre mary.

JACQUELINE.

Hé ! Monſieu, je ſçay bian qu'il merite tous ces noms-là.

SGANARELLE.

Oüy, ſans doute, Nourrice, il les merite ; & il meriteroit

encore que vous luy miſſiez quelque choſe ſur la teſte, pour le punir des ſoupçons qu'il a.

JACQUELINE.

Il eſt bian vray que, ſi je n'avois devant les yeux que ſon intereſt, il pourroit m'obliger à queuque eſtrange choſe.

SGANARELLE.

Ma foy, vous ne feriez pas mal de vous vanger de luy avec quelqu'un. C'eſt un homme, je vous le dy, qui merite bien cela ; & ſi j'eſtois aſſez heureux, belle Nourrice, pour eſtre choiſi pour...

(*En cét endroit, tous deux appercevant Lucas qui eſtoit derriere eux & entendoit leur Dialogue, chacun ſe retire de ſon coſté, mais le Medecin d'une maniere fort plaiſante.*)

SCENE IV.

Geronte, Lucas.

GERONTE.

Hola ! Lucas, n'as-tu point veu icy noſtre Medecin ?

LUCAS.

Hé oüy, de par tous les diantres, je l'ay veu, & ma femme auſſi.

GERONTE.

Où eſt-ce donc qu'il peut eſtre?

LUCAS.

Je ne ſçay; mais je voudrois qu'il fuſt à tous les guebles.

GERONTE.

Va-t'en voir un peu ce que fait ma Fille.

SCENE V.

Sganarelle, Leandre, Geronte.

GERONTE.

Ha! Monſieur, je demandois où vous eſtiez.

SGANARELLE.

Je m'eſtois amuſé, dans voſtre cour, à expulſer le ſuperflu de la boiſſon. Comment ſe porte la malade?

GERONTE.

Un peu plus mal depuis voſtre remede.

SGANARELLE.

Tant-mieux. C'eſt ſigne qu'il opere.

GERONTE.

Oüy; mais en operant, je crains qu'il ne l'étouffe.

SGANARELLE.

Ne vous mettez pas en peine; j'ay des remedes qui ſe mocquent de tout, & je l'attens à l'agonie.

GERONTE.

Qui eſt cét homme-là que vous amenez?

SGANARELLE, *faiſant des ſignes avec la main que c'eſt un Apothiquaire.*

C'eſt...

GERONTE.

Quoy?

SGANARELLE.

Celuy...

GERONTE.

Hé!

SGANARELLE.

Qui...

GERONTE.

Je vous entens.

SGANARELLE.

Voſtre Fille en aura beſoin.

SCENE VI.

Lucinde, Jacqueline, Sganarelle, Leandre, Geronte.

JACQUELINE.

Monſieur, vela voſtre Fille qui veut un peu marcher.

SGANARELLE.

Cela luy ſera du bien. Allez-vous-en, monſieur l'Apothiquaire, taſter un peu ſon pouls, afin que je raiſonne tantoſt avec vous de ſa maladie. (*En cét endroit il tire Geronte à un bout du theatre, & luy paſſant un bras ſur les épaules, luy rabat la main ſous le menton, avec laquelle il le fait retourner vers luy lors qu'il veut regarder ce que ſa Fille & l'Apothiquaire ſont enſemble, luy tenant ce-pendant le diſcours ſuivant pour l'amuſer.*) Monſieur, c'eſt une grande & ſubtile queſtion, entre les Docteurs, de ſçavoir ſi les femmes ſont plus faciles à guerir que les hommes. Je vous prie d'écouter cecy, s'il vous plaiſt. Les uns diſent que non, les autres diſent que oüy : & moy, je dy que oüy & non; d'autant que l'incongrüité des humeurs opaques, qui ſe rencontrent au temperament naturel des femmes, eſtant cauſe que la partie brutale veut toûjours

prendre empire fur la fenfitive, on void que l'inégalité de leurs opinions dépend du mouvement oblique du cercle de la Lune; & comme le Soleil, qui darde fes rayons fur la concavité de la Terre, trouve...

LUCINDE, *à Leandre.*

Non, je ne fuis point du tout capable de changer de fentimens.

GERONTE.

Voila ma fille qui parle! O grande vertu du Remede! O admirable Medecin! Que je vous fuis obligé, Monfieur, de cette guerifon merveilleufe! Et que puis-je faire pour vous aprés un tel fervice?

SGANARELLE, *fe promenant fur le theatre & s'effuyant le front.*

Voila une Maladie qui m'a bien donné de la peine!

LUCINDE.

Oüy, mon Pere, j'ay recouvré la parole; mais je l'ay recouvrée pour vous dire que je n'auray jamais d'autre efpous que Leandre, & que c'eft inutilement que vous voulez me donner Horace.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Rien n'eft capable d'esbranler la réfolution que j'ay prife.

GERONTE.

Quoy...

LUCINDE.

Vous m'oppoferez en vain de belles raifons.

GERONTE.

Si...

LUCINDE.

Tous vos difcours ne ferviront de rien.

GERONTE.

Je...

LUCINDE.

C'eft une chofe où je fuis déterminée.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE.

Il n'eft puiffance paternelle qui me puiffe obliger à me marier malgré moy.

GERONTE.

J'ay...

LUCINDE.

Vous avez beau faire tous vos efforts.

GERONTE.

Il...

LUCINDE.

Mon cœur ne ſçauroit ſe ſoûmettre à cette tyrannie.

GERONTE.

La...

LUCINDE.

Et je me jetteray plûtoſt dans un Convent que d'eſpouſer un homme que je n'ayme point.

GERONTE.

Mais...

LUCINDE, *parlant d'un ton de voix à eſtourdir.*

Non. En aucune façon. Point d'affaire. Vous perdez le temps. Je n'en feray rien. Cela eſt réſolu.

GERONTE.

Ha! Quelle impetuoſité de paroles! Il n'y a pas moyen d'y réſiſter. (*A Sganarelle.*) Monſieur, je vous prie de la faire redevenir müette.

SCANARELLE.

C'eſt une choſe qui m'eſt impoſſible. Tout ce que je puis faire pour voſtre ſervice eſt de vous rendre ſourd, ſi vous voulez.

GERONTE.

Je vous remercie. (*A Lucinde.*) Penſes-tu donc...

LUCINDE.

Non, toutes vos raiſons ne gagneront rien ſur mon ame.

GERONTE.

Tu eſpouſeras Horace dés ce ſoir.

LUCINDE.

J'eſpouſeray plûtoſt la mort.

SGANARELLE, *à Geronte.*

Mon Dieu! Arreſtez-vous, laiſſez-moy médicamenter cette affaire. C'eſt une maladie qui la tient; & je ſçay le remede qu'il y faut apporter.

GERONTE.

Seroit-il poſſible, Monſieur, que vous puſſiez auſſi guerir cette maladie d'eſprit?

SGANARELLE.

Oüy. Laiſſez-moy faire, j'ay des remedes pour tout; & noſtre Apothiquaire nous ſervira pour cette cure. (*Il appelle l'Apothiquaire & luy parle.*) Un mot. Vous voyez que l'ardeur qu'elle a pour ce Leandre eſt tout-à-fait contraire aux volontez du Pere ; qu'il n'y a point de temps à perdre ; que les humeurs ſont fort aigries, & qu'il eſt neceſſaire de trouver promptement un remede à ce mal, qui pourroit empirer par le retardement. Pour moy, je n'y en voy qu'un ſeul, qui eſt une priſe de Fuitte Purgative, que vous meſlerez comme il faut avec deux drachmes de Matrimonium en pilules. Peut-eſtre ſera-t-elle quelque difficulté à prendre ce remede ; mais, comme vous eſtes habile homme dans voſtre meſtier, c'eſt à vous de l'y réſoudre, & de luy faire avaler la choſe du mieux que vous pourrez. Allez-vous-en luy faire faire un petit tour de jardin, afin de préparer les humeurs, tandis que j'entretiendray icy ſon Pere ; mais, ſur tout, ne perdez point de temps. Au remede, viſte ! Au remede ſpecifique !

SCENE VII.

Sganarelle, Geronte.

GERONTE.

Quelles drogues, Monſieur, ſont celles que vous venez de dire ? Il me ſemble que je ne les ay jamais oüy nommer.

SGANARELLE.

Ce ſont drogues dont on ſe ſert dans les neceſſitez urgentes.

GERONTE.

Avez-vous jamais veu une infolence pareille à la fienne ?

SGANARELLE.

Les filles font quelquefois un peu teftuës.

GERONTE.

Vous ne fçauriez croire comme elle eft affolée de ce Leandre.

SGANARELLE.

La chaleur du fang fait cela dans les jeunes efprits.

GERONTE.

Pour moy, dés que j'ay eu découvert la violence de cét amour, j'ay fceu tenir toûjours ma Fille renfermée.

SGANARELLE.

Vous avez fait fagement.

GERONTE.

Et j'ay bien empefché qu'ils n'ayent eu communication enfemble.

SGANARELLE.

Fort bien.

GERONTE.

Il feroit arrivé quelque folie, fi j'avois fouffert qu'ils fe fuffent veus.

SGANARELLE.

Sans doute.

GERONTE.

Et je croy qu'elle auroit efté fille à s'en aller avec luy.

SGANARELLE.

C'eft prudemment raifonné.

GERONTE.

On m'advertit qu'il fait tous fes efforts pour luy parler.

SGANARELLE.

Quel drofle!

GERONTE.

Mais il perdra fon temps.

SGANARELLE.

Ha! ha!

GERONTE.

Et j'empefcheray bien qu'il ne la voye.

SGANARELLE.

Il n'a pas affaire à un ſot, & vous ſçavez des rubriques qu'il ne ſçait pas. Plus fin que vous n'eſt pas beſte.

SCENE VIII.

Lucas, Sganarelle, Geronte.

LUCAS.

Hà ! Palſanguenne, Monſieu, vaicy bian du tintamarre ; votte Fille s'en eſt enfuye avec ſon Liandre. C'eſtoit luy qui eſtoit l'Apothiquaire ; & vela monſieu le Medecin qui a fait cette belle operation-là.

GERONTE.

Comment ! M'aſſaſſiner de la façon ! Allons, un Commiſſaire ; & qu'on empeſche qu'il ne ſorte. Ha ! Traiſtre, je vous feray punir par la Juſtice !

LUCAS.

Ha ! Par ma fy, monſieu le Medecin, vous ſerez pendu : ne bougez de-là ſeulement.

SCENE IX.

Martine, Lucas, Sganarelle.

MARTINE, *à Lucas.*

Ha! mon Dieu! Que j'ay eu de peine à trouver ce logis! Dites-moy un peu des nouvelles du Medecin que je vous ay donné.

LUCAS.

Le vela qui va eſtre pendu.

MARTINE.

Quoy, mon mary pendu? Helas! Et qu'a-t-il fait pour cela?

LUCAS.

Il a fait enlever la Fille de notte Maiſtre.

MARTINE.

Helas! Mon cher mary, eſt-il bien vray qu'on te va pendre?

SGANARELLE.

Tu vois. Ha !

MARTINE.

Faut-il que tu te laiffes mourir en prefence de tant de gens !

SGANARELLE.

Que veux-tu que j'y faffe?

MARTINE.

Encore, fi tu avois achevé de couper noftre bois, je prendrois quelque confolation.

SGANARELLE.

Retire-toy de-là, tu me fends le cœur !

MARTINE.

Non, je veux demeurer pour t'encourager à la mort ; & je ne te quitteray point que je ne t'aye veu pendu.

SGANARELLE.

Ha !

SCENE X.

Geronte, Martine, Lucas, Sganarelle.

GERONTE, *à Sganarelle.*

Le Commiſſaire viendra bientoſt, & l'on s'en va vous mettre en lieu où l'on me reſpondra de vous.

SGANARELLE, *le chapeau à la main.*

Helas! Cela ne ſe peut-il point changer en quelques coups de baſton?

GERONTE.

Non, non, la Juſtice en ordonnera. Mais que voy-je?

SCENE DERNIERE.

Leandre, Lucinde, Jacqueline, Geronte, Martine, Lucas, Sganarelle.

LEANDRE.

Monſieur, je viens faire paroiſtre Leandre à vos yeux, & remettre Lucinde en voſtre pouvoir. Nous avons eu deſſein de prendre la fuitte nous deux, & de nous aller marier en-

femble ; mais cette entreprife a fait place à un procedé plus honnefte. Je ne prétens point vous voler voftre Fille, & ce n'eft que de voftre main que je veux la recevoir. Ce que je vous diray, Monfieur, c'eft que je viens tout-à-l'heure de recevoir des Lettres par où j'apprens que mon Oncle eft mort, & que je fuis heritier de tous fes biens.

GERONTE.

Monfieur, voftre vertu m'eft tout-à-fait confiderable, & je vous donne ma Fille avec la plus grande joye du monde.

SGANARELLE.

La Medecine l'a efchappé belle.

MARTINE.

Puis que tu ne feras point pendu, rens-moy grace d'eftre Medecin ; car c'eft moy qui t'ay procuré cét honneur.

SGANARELLE.

Oüy ! C'eft toy qui m'as procuré je ne fçay combien de coups de bafton.

LEANDRE.

L'effect en eft trop beau, pour en garder du reffentiment.

SGANARELLE.

Soit, je te pardonne ces coups de baſton en faveur de la Dignité où tu m'as eſlevé : mais prépare-toy deſormais à vivre dans un grand reſpect avec un Homme de ma conſequence ; & ſonge que la colere d'un Medecin eſt plus à craindre qu'on ne peut croire.



MELICERTE

fragment de comedie paſtorale-heroïque, en vers.



REPRESENTÉ POUR LES DIVERTISSEMENS DU ROY

dans le Ballet des Muſes, à St-Germain-en-Laye

le 2 decembre 1666.

LES PERSONNAGES

MELICERTE, bergere.
DAPHNÉ, bergere.
EROXENE, bergere.
MYRTIL, amant de Melicerte.
ACANTE, amant de Daphné.
TYRENE, amant d'Eroxene.
LYCARSIS, paſtre, creu pere de Myrtil.
CORINE, confidente de Melicerte.
NICANDRE, berger.
MOPSE, berger, creu oncle de Melicerte.

La ſcene eſt en Theſſalie, dans la vallée de Tempé.



MELICERTE

COMEDIE PASTORALE-HEROÏQUE

ACTE I.

SCENE PREMIERE.

Daphné, Eroxene, Acante, Tyrene.

ACANTE.

A ! charmante Daphné !

TYRENE.

Trop aimable Eroxene !

DAPHNÉ.

Acante, laiſſe-moy.

EROXENE.

Ne me fuis point, Tyrene.

ACANTE, *à Daphné.*

Pourquoy me chaſſes-tu ?

TYRENE, *à Eroxene.*

Pourquoy fuis-tu mes pas ?

DAPHNÉ, *à Acante.*

Tu me plais loin de moy.

EROXENE, *à Tyrene.*

Je m'ayme où tu n'es pas.

ACANTE.

Ne ceſſeras-tu point cette rigueur mortelle ?

TYRENE.

Ne ceſſeras-tu point de m'eſtre ſi cruelle ?

DAPHNÉ.

Ne ceſſeras-tu point tes inutiles vœux ?

EROXENE.

Ne cefferas-tu point de m'eftre fi fafcheux ?

ACANTE.

Si tu n'en prens pitié, je fuccombe à ma peine.

TYRENE.

Si tu ne me fecours, ma mort eft trop certaine.

DAPHNÉ.

Si tu ne veux partir, je vais quitter ce lieu.

EROXENE.

Si tu veux demeurer, je te vais dire adieu.

ACANTE.

Hé bien ! En m'éloignant, je te vais fatisfaire.

TYRENE.

Mon départ va t'ofter ce qui peut te déplaire.

ACANTE.

Genereufe Eroxene, en faveur de mes feux,
Daigne au moins, par pitié, luy dire un mot ou deux.

TYRENE.

Obligeante Daphné, parle à cette inhumaine;
Et ſçache d'où, pour moy, procede tant de haine.

SCENE II.

Daphné, Eroxene.

EROXENE.

Acante a du merite, & t'ayme tendrement :
D'où vient que tu luy fais un ſi dur traitement ?

DAPHNÉ.

Tyrene vaut beaucoup, & languit pour tes charmes :
D'où vient que ſans pitié tu vois couler ſes larmes ?

EROXENE.

Puis que j'ay fait icy la demande avant toy,
La raiſon te condamne à reſpondre avant moy.

DAPHNÉ.

Pour tous les ſoins d'Acante on me voit inflexible,
Parce qu'à d'autres vœux je me trouve ſenſible.

EROXENE.

Je ne fais pour Tyrene efclater que rigueur,
Parce qu'un autre chois eft maiftre de mon cœur.

DAPHNÉ.

Puis-je fçavoir de toy ce chois qu'on te voit taire?

EROXENE.

Oüy, fi tu veux du tien m'apprendre le myftere.

DAPHNÉ.

Sans te nommer celuy qu'Amour m'a fait choifir,
Je puis facilement contenter ton defir;
Et, de la main d'Atis, ce peintre inimitable,
J'en garde dans ma poche un portraict admirable
Qui jufqu'au moindre traict luy reffemble fi fort,
Qu'il eft feur que tes yeux le connoiftront d'abord.

EROXENE.

Je puis te contenter par une mefme voye,
Et payer ton fecret en pareille monnoye.
J'ay, de la main auffi de ce Peintre fameux,
Un aymable portraict de l'objet de mes vœux;
Si plein de tous fes traits & de fa grace extrefme,
Que tu pourras d'abord te le nommer, toy-mefme.

DAPHNÉ.

La boëte que le Peintre a fait faire pour moy
Eſt tout-à-fait ſemblable à celle que je voy.

EROXENE.

Il eſt vray, l'une à l'autre entierement reſſemble :
Et, certe, il faut qu'Atis les ait fait faire enſemble.

DAPHNÉ.

Faiſons en meſme temps, par un peu de couleurs,
Confidence à nos yeux du ſecret de nos cœurs.

EROXENE.

Voyons à qui plus viſte entendra ce langage,
Et qui parle le mieux, de l'un ou l'autre ouvrage.

DAPHNÉ.

La meſpriſe eſt plaiſante, & tu te broüilles bien :
Au lieu de ton portraict, tu m'as rendu le mien.

EROXENE.

Il eſt vray ; je ne ſçay comme j'ay fait la choſe.

DAPHNÉ.

Donne. De cette erreur ta reſverie eſt cauſe.

EROXENE.

Que veut dire cecy? Nous nous joüons, je croy :
Tu fais de ces portraicts mesme chose que moy.

DAPHNÉ.

Certes, c'est pour en rire, & tu peux me le rendre

EROXENE, *mettant les deux portraicts l'un à costé de l'autre.*

Voicy le vray moyen de ne se point mesprendre.

DAPHNÉ.

De mes sens prevenus est-ce une illusion?

EROXENE.

Mon ame sur mes yeux fait-elle impression?

DAPHNÉ.

Myrtil à mes regards s'offre dans cét Ouvrage.

EROXENE.

De Myrtil dans ces traits je rencontre l'image.

DAPHNÉ.

C'est le jeune Myrtil qui fait naistre mes feux.

EROXENE.

C'eſt au jeune Myrtil que tendent tous mes vœux

DAPHNÉ.

Je venois aujourd'huy te prier de luy dire
Les ſoins que, pour ſon ſort, ſon merite m'inſpire.

EROXENE.

Je venois te chercher pour ſervir mon ardeur,
Dans le deſſein que j'ay de m'aſſeurer ſon cœur.

DAPHNÉ.

Cette ardeur qu'il t'inſpire eſt-elle ſi puiſſante?

EROXENE.

L'aymes-tu d'une amour qui ſoit ſi violente?

DAPHNÉ.

Il n'eſt point de froideur qu'il ne puiſſe emflamer,
Et ſa grace naiſſante a dequoy tout charmer.

EROXENE.

Il n'eſt nymphe en l'aymant qui ne ſe tinſt heureuſe;
Et Diane, ſans honte, en feroit amoureuſe.

DAPHNÉ.

Rien que ſon air charmant ne me touche aujourd'huy,
Et ſi j'avois cent cœurs, ils feroient tous pour luy.

EROXENE.

Il efface à mes yeux tout ce qu'on voit paroiſtre,
Et ſi j'avois un ſceptre, il en feroit le maiſtre.

DAPHNÉ.

Ce feroit donc en vain qu'à chacune, en ce jour,
On nous voudroit du ſein arracher cét amour :
Nos ames dans leurs vœux ſont trop bien affermies.
Ne taſchons, s'il ſe peut, qu'à demeurer amies:
Et puis qu'en meſme temps, pour le meſme ſujet,
Nous avons toutes deux formé meſme projet,
Mettons dans ce debat la franchiſe en uſage,
Ne prenons l'une & l'autre aucun laſche avantage ;
Et courons nous ouvrir enſemble à Lycarſis
Des tendres ſentimens où nous jette ſon fils.

EROXENE.

J'ay peine à concevoir, tant la ſurpriſe eſt forte,
Comme un tel fils eſt né d'un pere de la ſorte ;
Et ſa taille, ſon air, ſa parole & ſes yeux
Feroient croire qu'il eſt iſſu du ſang des Dieux.
Mais enfin, j'y ſouſcris : courons trouver ce pere;
Allons-luy de nos cœurs découvrir le myſtere;

Et confentons qu'aprés, Myrtil, entre nous deux,
Décide par fon chois ce combat de nos vœux.

DAPHNÉ.

Soit. Je voy Lycarfis avec Mopfe & Nicandre.
Ils pourront le quitter, cachons-nous pour attendre.

SCENE III.

Lycarfis, Mopfe, Nicandre.

NICANDRE, *à Lycarfis.*

Dy-nous donc ta nouvelle.

LYCARSIS.

Ha! que vous me preffez!
Cela ne fe dit pas comme vous le penfez.

MOPSE.

Que de fottes façons & que de badinage!
Menalque pour chanter n'en fait pas davantage.

LYCARSIS.

Parmy les curieux des affaires d'Eftat,
Une nouvelle à dire eft d'un puiffant efclat.

Je me veux mettre un peu fur l'homme d'importance,
Et joüir quelque temps de voftre impatience.

NICANDRE.

Veux-tu, par tes délais, nous fatiguer tous deux?

MOPSE.

Prens-tu quelque plaifir à te rendre fafcheux?

NICANDRE.

De grace, parle, & mets ces mines en arriere.

LYCARSIS.

Priez-moy donc tous deux de la bonne maniere,
Et me dites chacun quel don vous me ferez
Pour obtenir de moy ce que vous defirez.

MOPSE.

La pefte foit du fat! Laiffons-le là, Nicandre :
Il brufle de parler, bien plus que nous d'entendre.
Sa nouvelle luy pefe, il veut s'en décharger;
Et ne l'écouter pas, eft le faire enrager.

LYCARSIS.

Hé!

NICANDRE.

Te voila puny de tes façons de faire.

LYCARSIS.

Je m'en vais vous le dire, écoutez.

MOPSE.

Point d'affaire.

LYCARSIS.

Quoy! vous ne voulez pas m'entendre?

NICANDRE.

Non.

LYCARSIS.

Hé bien!
Je ne diray donc mot, & vous ne ſçaurez rien.

MOPSE.

Soit.

LYCARSIS.

Vous ne ſçaurez pas qu'avec magnificence
Le Roy vient d'honorer Tempé de ſa preſence;

Qu'il entra dans Lariffe hier fur le haut du jour;
Qu'à l'aife je l'y vis avec toute fa Cour;
Que ces bois vont joüir aujourd'huy de fa veue,
Et qu'on raifonne fort touchant cette venuë.

NICANDRE.

Nous n'avons pas envie auffi de rien fçavoir.

LYCARSIS.

Je vis cent chofes là, raviffantes à voir.
Ce ne font que Seigneurs, qui, des piez à la tefte,
Sont brillans & parez comme au jour d'une fefte;
Ils furprennent la veuë; et nos prez au prin-temps,
Avec toutes leurs fleurs, font bien moins efclatans.
Pour le Prince, entre tous fans peine on le remarque,
Et, d'une ftade loin, il fent fon grand Monarque :
Dans toute fa perfonne il a je ne fçay quoy
Qui d'abord fait juger que c'eft un maiftre Roy.
Il le fait d'une grace à nulle autre feconde;
Et cela, fans mentir, luy fied le mieux du monde.
On ne croiroit jamais comme, de toutes parts,
Toute fa Cour s'empreffe à chercher fes regards :
Ce font autour de luy confufions plaifantes;
Et l'on diroit d'un tas de mouches reluifantes
Qui fuivent en tous lieux un doux rayon de miel.
Enfin, l'on ne void rien de fi beau fous le Ciel;
Et la fefte de Pan, parmy nous fi cherie,
Auprés de ce fpectacle eft une gueuferie.
Mais, puis que fur le fier vous vous tenez fi bien,
Je garde ma nouvelle, & ne veux dire rien.

MOPSE.

Et nous ne te voulons aucunement entendre.

LYCARSIS.

Allez vous promener.

MOPSE.

Va-t'en te faire pendre.

SCENE IV.

Daphné, Eroxene, Lycarſis.

LYCARSIS.

C'eſt de cette façon que l'on punit les gens,
Quand ils ſont les benets & les impertinens.

DAPHNÉ.

Le Ciel tienne, paſteur, vos brebis toûjours ſaines!

EROXENE.

Cerés tienne de grains vos granges toûjours pleines!

LYCARSIS.

Et le grand Pan vous donne à chacune un Epous
Qui vous ayme beaucoup, & ſoit digne de vous!

DAPHNÉ.

Ha! Lycarſis, nos vœux à meſme but aſpirent.

EROXENE.

C'eſt pour le meſme objet que nos deux cœurs ſoûpirent.

DAPHNÉ.

Et l'Amour, cét enfant qui cauſe nos langueurs,
A pris chez vous le trait dont il bleſſe nos cœurs.

EROXENE.

Et nous venons icy chercher voſtre alliance,
Et voir qui de nous deux aura la preferance.

LYCARSIS.

Nymphes...

DAPHNÉ.

Pour ce bien ſeul nous pouſſons des ſoûpirs.

LYCARSIS.

Je ſuis...

EROXENE.

A ce bon-heur tendent tous nos defirs.

DAPHNÉ.

C'eft un peu librement expliquer fa penfée.

LYCARSIS.

Pourquoy?

EROXENE.

La bienfeance y femble un peu bleffée.

LYCARSIS.

Ha! point.

DAPHNÉ.

Mais quand le cœur brufle d'un noble feu,
On peut, fans nulle honte, en faire un libre aveu.

LYCARSIS.

Je...

EROXENE.

Cette liberté nous peut eftre permife,
Et du chois de nos cœurs la beauté l'authorife.

LYCARSIS.

C'eſt bleſſer ma pudeur que me flater ainſi.

EROXENE.

Non, non, n'affectez point de modeſtie ici.

DAPHNÉ.

Enfin, tout noſtre bien eſt en voſtre puiſſance.

EROXENE.

C'eſt de vous que dépend noſtre unique eſperance.

DAPHNÉ.

Trouverons-nous en vous quelques difficultez?

LYCARSIS.

Ha!

EROXENE.

Nos vœux, dites-moy, ſeront-ils rejettez?

LYCARSIS.

Non. J'ay receu du Ciel une ame peu cruelle :
Je tiens de feu ma Femme; & je me ſens, comme elle,

Pour les defirs d'autruy beaucoup d'humanité,
Et je ne fuis point homme à garder de fierté.

DAPHNÉ.

Accordez donc Myrtil à noftre amoureux zele.

EROXENE.

Et fouffrez que fon choix regle noftre querele.

LYCARSIS.

Myrtil ?

DAPHNÉ.

Oüy, c'eft Myrtil que de vous nous voulons.

EROXENE.

De qui penfez-vous donc qu'icy nous vous parlons?

LYCARSIS.

Je ne fçay ; mais Myrtil n'eft guere dans un âge
Qui foit propre à ranger au joug du mariage.

DAPHNÉ.

Son merite naiffant peut frapper d'autres yeux ;
Et l'on veut s'engager un bien fi precieux,

Prevenir d'autres cœurs, et braver la fortune
Sous les fermes liens d'une chaifne commune.

EROXENE.

Comme, par fon efprit & fes autres brillans,
Il rompt l'ordre commun, & devance le temps,
Noftre flâme pour luy veut en faire de mefme,
Et regler tous fes vœux fur fon merite extrefme.

LYCARSIS.

Il eft vray qu'à fon âge il furprend quelquefois;
Et cét Athenien qui fut chez moy vingt mois,
Qui, le trouvant joly, fe mit en fantaifie
De luy remplir l'efprit de fa philofophie,
Sur de certains difcours l'a rendu fi profond,
Que, tout grand que je fuis, fouvent il me confond.
Mais, avec tout cela, ce n'eft encor qu'enfance,
Et fon fait eft meflé de beaucoup d'innocence.

DAPHNÉ.

Il n'eft point tant enfant, qu'à le voir chaque jour
Je ne le croye atteint déja d'un peu d'amour;
Et plus d'une avanture à mes yeux s'eft offerte
Où j'ay connu qu'il fuit la jeune Melicerte.

EROXENE.

Ils pourroient bien s'aymer; & je voy...

LYCARSIS.

Franc abus.
Pour elle, paſſe encore, elle a deux ans de plus;
Et deux ans dans ſon ſexe eſt une grande avance.
Mais pour luy, le jeu ſeul l'occupe tout, je penſe,
Et les petits deſirs de ſe voir ajuſté
Ainſi que les Bergers de haute qualité.

DAPHNÉ.

Enfin, nous deſirons, par le nœud d'hymenée,
Attacher ſa fortune à noſtre deſtinée.

EROXENE.

Nous voulons l'une & l'autre, avec pareille ardeur,
Nous aſſeurer de loin l'empire de ſon cœur.

LYCARSIS.

Je m'en tiens honoré autant qu'on ſçauroit croire.
Je ſuis un pauvre paſtre; & ce m'eſt trop de gloire
Que deux Nymphes d'un rang le plus haut du païs
Diſputent à ſe faire un épous de mon fils.
Puis qu'il vous plaiſt qu'ainſi la choſe s'execute,
Je conſens que ſon chois regle voſtre diſpute:
Et celle qu'à l'écart laiſſera cét arreſt
Pourra pour ſon recours m'épouſer, s'il luy plaiſt.
C'eſt toûjours meſme ſang, & preſque meſme choſe.
Mais le voicy. Souffrez qu'un peu je le diſpoſe.



Il tient quelque moyneau qu'il a pris fraifchement :
Et voila fes amours et fon attachement.

SCENE V.

Myrtil, Daphné, Eroxene, Lycarfis.

MYRTIL, *fe croyant feul & tenant un moyneau dans une cage.*

Innocente petite befte,
Qui, contre ce qui vous arrefte
Vous debattez tant à mes yeux,
De voftre liberté ne plaignez point la perte :
Voftre deftin eft glorieux,
Je vous ay pris pour Melicerte.

Elle vous baifera, vous prenant dans fa main ;
Et de vous mettre en fon fein
Elle vous fera la grace.
Eft-il un fort au monde & plus doux & plus beau ?
Et qui des roys, helas! heureux petit moyneau,
Ne voudroit eftre en voftre place ?

LYCARSIS.

Myrtil, Myrtil, un mot. Laiffons-là ces joyaux;
Il s'agit d'autre chofe icy que de moyneaux.
Ces deux nymphes, Myrtil, à la fois te pretendent,
Et, tout jeune, déja pour épous te demandent.

Je dois par un hymen t'engager à leurs vœux,
Et c'eſt toy que l'on veut qui choiſiſſe des deux.

MYRTIL.

Ces nymphes...

LYCARSIS.

Oüy. Des deux tu peux en choiſir une.
Voy quel eſt ton bonheur, & benis la Fortune.

MYRTIL.

Ce chois qui m'eſt offert peut-il m'eſtre un bon-heur,
S'il n'eſt aucunement ſouhaité de mon cœur?

LYCARSIS.

Enfin, qu'on le reçoive; & que, ſans le confondre,
A l'honneur qu'elles ſont on ſonge à bien reſpondre.

EROXENE.

Malgré cette fierté qui regne parmy nous,
Deux nymphes, ô Myrtil, viennent s'offrir à vous;
Et de vos qualitez les merveilles écloſes
Font que nous renverſons icy l'ordre des choſes.

DAPHNÉ.

Nous vous laiſſons, Myrtil, pour l'avis le meilleur,
Conſulter ſur ce chois vos yeux & voſtre cœur;

Et nous n'en voulons point prevenir les fuffrages
Par un recit paré de tous nos avantages.

MYRTIL.

C'eſt me faire un honneur dont l'efclat me furprend;
Mais cét honneur, pour moy, je l'avoüe, eſt trop grand.
A vos rares bontez il faut que je m'oppofe;
Pour meriter ce fort, je fuis trop peu de chofe;
Et je ferois fafché, quels qu'en foient les appas,
Qu'on vous blamaſt pour moy de faire un chois trop bas.

EROXENE.

Contentez nos defirs, quoy qu'on en puiffe croire,
Et ne vous chargez point du foin de noſtre gloire.

DAPHNÉ.

Non, ne defcendez point dans ces humilitez,
Et laiffez-nous juger ce que vous meritez.

MYRTIL.

Le chois qui m'eſt offert s'oppofe à voſtre attente,
Et peut feul empefcher que mon cœur vous contente.
Le moyen de choifir de deux grandes beautez,
Egales en naiffance & rares qualitez?
Rejetter l'une ou l'autre eſt un crime effroyable;
Et n'en choifir aucune eſt bien plus raifonnable.

EROXENE.

Mais en faifant refus de refpondre à nos vœux,
Au lieu d'une, Myrtil, vous en outragez deux.

DAPHNÉ.

Puis que nous confentons à l'arreft qu'on peut rendre,
Ces raifons ne font rien à vouloir s'en deffendre.

MYRTIL.

Hé bien! Si ces raifons ne vous fatisfont pas,
Celle-cy le fera : j'ayme d'autres appas;
Et je fens bien qu'un cœur qu'un bel Objet engage
Eft infenfible & fourd à tout autre avantage.

LYCARSIS.

Comment donc? Qu'eft-ce-cy? Qui l'euft pû prefumer?
Et fçavez-vous, morveux, ce que c'eft que d'aymer?

MYRTIL.

Sans fçavoir ce que c'eft, mon cœur a fceu le faire.

LYCARSIS.

Mais cét amour me choque, & n'eft pas neceffaire.

MYRTIL.

Vous ne deviez donc pas, ſi cela vous déplaiſt,
Me faire un cœur ſenſible & tendre comme il eſt.

LYCARSIS.

Mais ce cœur que j'ay fait me doit obeïſſance.

MYRTIL.

Oüy, lors que d'obeïr il eſt en ſa puiſſance.

LYCARSIS.

Mais enfin, ſans mon ordre, il ne doit point aymer.

MYRTIL.

Que n'empeſchiez-vous donc que l'on peuſt le charmer?

LYCARSIS.

Hé bien! Je vous deffens que cela continuë.

MYRTIL.

La deffence, j'ay peur, ſera trop tard venuë.

LYCARSIS.

Quoy! Les Peres n'ont pas des droicts ſuperieurs?

MYRTIL.

Les Dieux, qui ſont bien plus, ne forcent point les cœurs.

LYCARSIS.

Les Dieux... Paix, petit ſot. Cette philoſophie
Me...

DAPHNÉ.

Ne vous mettez point en courroux, je vous prie.

LYCARSIS.

Non : je veux qu'il ſe donne à l'une pour épous,
Ou je vais luy donner le foüet tout devant vous.
Ha! ha! Je vous feray ſentir que je ſuis pere.

DAPHNÉ.

Traittons, de grace, icy les choſes ſans colere.

EROXENE.

Peut-on ſçavoir de vous cét Objet ſi charmant,
Dont la beauté, Myrtil, vous a fait ſon amant?

MYRTIL.

Melicerte, Madame. Elle en peut faire d'autres.

EROXENE.

Vous comparez, Myrtil, ſes qualitez aux noſtres?

DAPHNÉ.

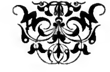
Le chois d'elle & de nous eſt aſſez inégal.

MYRTIL.

Nymphes, au nom des Dieux, n'en dites point de mal;
Daignez conſiderer, de grace, que je l'ayme,
Et ne me jettez point dans un deſordre extrême.
Si j'outrage, en l'aymant, vos celeſtes attrais,
Elle n'a point de part au crime que je fais;
C'eſt de moy, s'il vous plaiſt, que vient toute l'offence.
Il eſt vray, d'elle à vous je ſçay la difference;
Mais par ſa deſtinée on ſe trouve enchaiſné;
Et je ſens bien enfin que le Ciel m'a donné
Pour vous tout le reſpect, nymphes, imaginable,
Pour elle tout l'amour dont une ame eſt capable.
Je vois, à la rougeur qui vient de vous ſaiſir,
Que ce que je vous dy ne vous fait pas plaiſir.
Si vous parlez, mon cœur apprehende d'entendre
Ce qui peut le bleſſer par l'endroit le plus tendre;
Et, pour me deſrober à de ſemblables coups,
Nymphes, j'ayme bien mieux prendre congé de vous.

LYCARSIS.

Myrtil! hola, Myrtil! Veux-tu revenir, traiſtre?
Il fuit; mais on verra qui de nous eſt le maiſtre.
Ne vous effrayez point de tous ces vains tranſports;
Vous l'aurez pour épous, j'en répons corps pour corps.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Melicerte, Corine.

MELICERTE.

HA! Corine, tu viens de l'apprendre de Stelle,
Et c'eſt de Lycarſis qu'elle tient la nouvelle?

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que les qualitez dont Myrtil eſt orné
Ont ſceu toucher d'amour Eroxene & Daphné?

CORINE.

Oüy.

MELICERTE.

Que pour l'obtenir leur ardeur eſt ſi grande,
Qu'enſemble elles en ont déja fait la demande?
Et que, dans ce debat, elles ont fait deſſein
De paſſer, dés cette heure, à recevoir ſa main?
Ha! Que tes mots ont peine à ſortir de ta bouche!
Et que c'eſt foiblement que mon ſoucy te touche!

CORINE.

Mais quoy! Que voulez-vous? C'est là la vérité,
Et vous redites tout comme je l'ay conté.

MELICERTE.

Mais comment Lycarſis reçoit-il cette affaire?

CORINE.

Comme un honneur, je croy, qui doit beaucoup luy plaire.

MELICERTE.

Et ne vois-tu pas bien, toy qui ſçais mon ardeur,
Qu'avec ce mot, helas! tu me perces le cœur?

CORINE.

Comment?

MELICERTE.

Me mettre aux yeux que le fort implacable,
Auprés d'elles, me rend trop peu confiderable,
Et qu'à moy, par leur rang, on les va preferer,
N'eft-ce pas une idée à me defefperer?

CORINE.

Mais quoy! Je vous répons, & dy ce que je penfe.

MELICERTE.

Ha! Tu me fais mourir par ton indifference.
Mais dy, quels fentimens Myrtil a-t-il fait voir?

CORINE.

Je ne fçay.

MELICERTE.

Et c'eft-là ce qu'il faloit fçavoir,
Cruelle!

CORINE.

En vérité, je ne fçay comment faire;
Et, de tous les coftez, je trouve à vous déplaire.

MELICERTE.

C'eft que tu n'entres point dans tous les mouvemens
D'un cœur, helas! remply de tendres fentimens.
Va-t-en, laiffe-moy feule, en cette folitude,
Paffer quelques momens de mon inquietude.

SCENE II.

MELICERTE, *feule.*

Vous le voyez, mon cœur, ce que c'eft que d'aymer;
Et Belife avait fceu trop bien m'en informer.
Cette charmante mere, avant fa deftinée,
Me difoit une fois, fur le bord du Pénée :
« Ma fille, fonge à toy; l'amour aux jeunes cœurs
« Se prefente toûjours entouré de douceurs.
« D'abord il n'offre aux yeux que chofes agreables;
« Mais il traifne aprés luy des troubles effroyables;
« Et, fi tu veux paffer tes jours dans quelque paix,
« Toûjours, comme d'un mal, deffends-toy de fes traits. »
De ces leçons, mon cœur, je m'eftois fouvenuë;
Et quand Myrtil venoit à s'offrir à ma veuë,
Qu'il joüoit avec moy, qu'il me rendoit des foins,
Je vous difois toûjours de vous y plaire moins.
Vous ne me creuftes point; & voftre complaifance
Se vit bien-toft changée en trop de bien-veillance.
Dans ce naiffant amour, qui flatoit vos defirs,
Vous ne vous figuriez que joye & que plaifirs ;

Ce-pendant vous voyez la cruelle difgrace
Dont en ce trifte jour le deftin vous menace,
Et la peine mortelle où vous voila reduit.
Ha! mon cœur! ha! mon cœur! je vous l'avois bien dit.
Mais tenons, s'il fe peut, noftre douleur couverte.
Voicy...

SCENE III.

Myrtil, Melicerte.

MYRTIL.

J'ay fait tantoft, charmante Melicerte,
Un petit prifonnier que je garde pour vous,
Et dont peut-eftre un jour je deviendray jalous.
C'eft un jeune moyneau, qu'avec un foin extrefme
Je veux, pour vous l'offrir, apprivoifer moy-mefme.
Le prefent n'eft pas grand; mais les divinitez
Ne jettent leurs regards que fur les volontez.
C'eft le Cœur qui fait tout; & jamais la richeffe
Des presens que... Mais, Ciel! d'où vient cette trifteffe?
Qu'avez-vous, Melicerte, & quel fombre chagrin
Seroit dans vos beaux yeux refpandu ce matin?
Vous ne refpondez point; & ce morne filence
Redouble encor ma peine & mon impatience.
Parlez. De quel ennuy reffentez-vous les coups?
Qu'eft-ce donc?

MELICERTE.

Ce n'eſt rien.

MYRTIL.

Ce n'eſt rien, dites-vous?
Et je voy ce-pendant vos yeux couverts de larmes.
Cela s'accorde-il, Beauté pleine de charmes?
Ha! ne me faites point un ſecret dont je meurs,
Et m'expliquez, helas! ce que diſent ces pleurs.

MELICERTE.

Rien ne me ſerviroit de vous le faire entendre.

MYRTIL.

Devez-vous rien avoir que je ne doive apprendre?
Et ne bleſſez-vous pas noſtre amour aujourd'huy,
De vouloir me voler ma part de voſtre ennuy?
Ha! ne le cachez point à l'ardeur qui m'inſpire.

MELICERTE.

Hé bien! Myrtil, hé bien! il faut donc vous le dire.
J'ay ſceu que, par un chois plein de gloire pour vous,
Eroxene & Daphné vous veulent pour eſpous;
Et je vous avoüeray que j'ay cette foibleſſe
De n'avoir pû, Myrtil, le ſçavoir ſans triſteſſe,

Sans accuser du sort la rigoureuse loy,
Qui les rend, dans leurs vœux, préferables à moy.

MYRTIL.

Et vous pouvez l'avoir, cette injuste tristesse!
Vous pouvez soupçonner mon amour de foiblesse,
Et croire qu'engagé par des charmes si dous,
Je puisse estre jamais à quelqu'autre qu'à vous!
Que je puisse accepter une autre main offerte!
Hé! que vous ay-je fait, cruelle Melicerte,
Pour traitter ma tendresse avec tant de rigueur,
Et faire un jugement si mauvais de mon cœur?
Quoy! Faut-il que de luy vous ayez quelque crainte?
Je suis bien mal-heureux de souffrir cette atteinte :
Et que me sert d'aymer comme je fais, helas!
Si vous estes si preste à ne le croire pas?

MELICERTE.

Je pourrois moins, Myrtil, redouter ces Rivales,
Si les choses estoient de part & d'autre égales;
Et, dans un rang pareil, j'oserois esperer
Que peut-estre l'Amour me feroit preferer :
Mais l'inégalité de bien et de naissance
Qui peut, d'elles à moy, faire la difference...

MYRTIL.

Ha! Leur rang de mon cœur ne viendra point à bout,
Et vos divins appas vous tiennent lieu de tout.
Je vous ayme : il suffit; & dans vostre personne
Je voy Rang, Biens, Thresors, Estats, Sceptre, Couronne,

Et des roys les plus grands m'offrît-on le pouvoir,
Je n'y changerois pas le bien de vous avoir.
C'eſt une verité toute ſincere & pure;
Et pouvoir en douter eſt me faire une injure.

MELICERTE.

Hé bien! je croy, Myrtil, puis que vous le voulez,
Que vos vœux par leur rang ne ſont point ébranlez;
Et que, bien qu'elles ſoient nobles, riches & belles,
Voſtre cœur m'ayme aſſez pour me mieux aymer qu'elles;
Mais ce n'eſt pas l'Amour dont vous ſuivez la voix :
Voſtre Pere, Myrtil, reglera voſtre choix;
Et de meſme qu'à vous, je ne luy ſuis pas chere,
Pour preferer à tout une ſimple Bergere.

MYRTIL.

Non, chere Melicerte, il n'eſt pere ny dieux
Qui me puiſſent forcer à quitter vos beaux yeux;
Et toûjours de mes vœux, Reyne comme vous eſtes...

MELICERTE.

Ha! Myrtil, prenez garde à ce qu'icy vous faites :
N'allez point preſenter un eſpoir à mon Cœur,
Qu'il recevroit peut-eſtre avec trop de douceur,
Et qui, tombant aprés comme un éclair qui paſſe,
Me rendroit plus cruel le coup de ma diſgrace.

MYRTIL.

Quoy! Faut-il des fermens appeller le fecours,
Lors que l'on vous promet de vous aymer toûjours?
Que vous vous faites tort par de telles alarmes,
Et connoiffez bien peu le pouvoir de vos charmes!
Hé bien! Puis qu'il le faut, je jure par les Dieux,
Et, fi ce n'eft affez, je jure par vos yeux
Qu'on me tuëra plûtoft que je vous abandonne.
Recevez-en icy la foy que je vous donne;
Et fouffrez que ma bouche, avec raviffement,
Sur cette belle main en figne le ferment.

MELICERTE.

Ha! Myrtil, levez-vous, de peur qu'on ne vous voye.

MYRTIL.

Eft-il rien... Mais, ô Ciel! on vient troubler ma joye!

SCENE IV.

Lycarfis, Myrtil, Melicerte.

LYCARSIS.

Ne vous contraignez pas pour moy.

MELICERTE, *à part.*

Quel fort fafcheux !

LYCARSIS.

Cela ne va pas mal : continuez tous deux.
Pefte ! Mon petit fils, que vous avez l'air tendre,
Et qu'en maiftre déja vous fçavez vous y prendre !
Vous a-t-il, ce fçavant qu'Athenes exila,
Dans fa philofophie appris ces chofes-là ?
Et vous, qui luy donnez de fi douce maniere
Voftre main à baifer, la gentille Bergere,
L'honneur vous apprend-il ces mignardes douceurs
Par qui vous desbauchez ainfi les jeunes cœurs ?

MYRTIL.

Ha ! Quittez de ces mots l'outrageante baffeffe,
Et ne m'accablez point d'un difcours qui la bleffe.

LYCARSIS.

Je veux luy parler, moy. Toutes ces amitiez...

MYRTIL.

Je ne fouffriray point que vous la mal-traitiez.
A du refpect pour vous la naiffance m'engage;
Mais je fçauray, fur moy, vous punir de l'outrage.
Oüy, j'attefte le Ciel que fi, contre mes vœux,
Vous luy dites encor le moindre mot fafcheux,

Je vais avec ce fer, qui m'en fera juftice,
Au milieu de mon fein vous chercher un fupplice;
Et, par mon fang verfé, luy marquer promptement
L'efclatant defaveu de voftre emportement.

MELICERTE.

Non, non, ne croyez pas qu'avec art je l'enflâme,
Et que mon deffein foit de feduire fon ame.
S'il s'attache à me voir, & me veut quelque bien,
C'eft de fon mouvement : je ne l'y force en rien.
Ce n'eft pas que mon Cœur veüille icy fe deffendre
De refpondre à fes vœux d'une ardeur affez tendre;
Je l'ayme, je l'avoüe, autant qu'on puiffe aymer :
Mais cét amour n'a rien qui vous doive alarmer;
Et, pour vous arracher toute injufte créance,
Je vous promets icy d'éviter fa prefence,
De faire place au chois où vous vous refoudrez,
Et ne fouffrir fes vœux que quand vous le voudrez.

SCENE V.

Lycarfis, Myrtil.

MYRTIL.

Hé bien! Vous triomphez avec cette retraite,
Et, dans ces mots, voftre ame a ce qu'elle fouhaite;
Mais apprenez qu'en vain vous vous réjoüiffez,
Que vous ferez trompé dans ce que vous penfez,

Et qu'avec tous vos foins, toute voftre puiffance,
Vous ne gagnerez rien fur ma perfeverance.

LYCARSIS.

Comment! A quel orgueil, frippon, vous voy-je aller?
Eft-ce de la façon que l'on me doit parler?

MYRTIL.

Oüy, j'ay tort, il eft vray : mon tranfport n'eft pas fage;
Pour rentrer au devoir je change de langage;
Et je vous prie icy, mon Pere, au nom des Dieux,
Et par tout ce qui peut vous eftre precieux,
De ne vous point fervir, dans cette conjoncture,
Des fiers droicts que fur moy vous donne la nature.
Ne m'empoifonnez point vos bien-faits les plus dous.
Le jour eft un prefent que j'ay receu de vous;
Mais dequoy vous feray-je aujourd'huy redevable,
Si vous me l'allez rendre, helas, infupportable?
Il eft, fans Melicerte, un fupplice à mes yeux;
Sans fes divins appas rien ne m'eft precieux :
Ils font tout mon bonheur & toute mon envie;
Et, fi vous me l'oftez, vous m'arrachez la vie.

LYCARSIS, *à luy-mefme.*

Aux douleurs de fon ame il me fait prendre part.
Qui l'auroit jamais creu de ce petit pendart?
Quel amour! quels tranfports! quels difcours pour fon âge!
J'en fuis confus, & fens que cét amour m'engage.

MYRTIL.

Voyez, me voulez-vous ordonner de mourir?
Vous n'avez qu'à parler, je ſuis preſt d'obeïr.

LYCARSIS, *à part.*

Je ne puis plus tenir : il m'arrache des larmes,
Et ces tendres propos me font rendre les armes.

MYRTIL.

Que ſi, dans voſtre cœur, un reſte d'amitié
Vous peut de mon deſtin donner quelque pitié,
Accordez Melicerte à mon ardente envie,
Et vous ferez bien plus que me donner la vie.

LYCARSIS.

Leve-toy.

MYRTIL.

Serez-vous ſenſible à mes ſoûpirs?

LYCARSIS.

Oüy.

MYRTIL.

J'obtiendray de vous l'Objet de mes deſirs?

LYCARSIS.

Oüy.

MYRTIL.

Vous ferez pour moy que fon Oncle l'oblige
A me donner fa main?

LYCARSIS.

Oüy. Leve-toy, te dy-je.

MYRTIL.

O Pere! le meilleur qui jamais ait efté,
Que je baife vos mains, aprés tant de bonté!

LYCARSIS.

Ha! que pour fes enfans un pere a de foibleffe!
Peut-on rien refufer à leurs mots de tendreffe?
Et ne fe fent-on pas certains mouvemens dous,
Quand on vient à fonger que cela fort de vous?

MYRTIL.

Me tiendrez-vous au moins la parole avancée?
Ne changerez-vous point, dites-moy, de penfée?

LYCARSIS.

Non.

MYRTIL.

Me permettez-vous de vous desobeïr
Si de ces sentimens on vous fait revenir?
Prononcez le mot.

LYCARSIS.

Oüy. Ha, nature! nature!
Je m'en vais trouver Mopse, & luy faire ouverture
De l'amour que sa Niéce & toy vous vous portez.

MYRTIL.

Ha! Que ne dois-je point à vos rares bontez!
Quelle heureuse nouvelle à dire à Melicerte!
Je n'accepterois pas une Couronne offerte,
Pour le plaisir que j'ay de courir luy porter
Ce merveilleux succez qui la doit contenter.

SCENE VI.

Acante, Tyrene, Myrtil.

ACANTE.

Ha! Myrtil, vous avez du Ciel receu des charmes
Qui nous ont preparé des matieres de larmes;

Et leur naiſſant eſclat, fatal à nos ardeurs,
De ce que nous aymons nous enleve les cœurs.

TYRENE.

Peut-on ſçavoir, Myrtil, vers qui de ces deux Belles
Vous tournerez ce chois dont courent les nouvelles ?
Et ſur qui doit de nous tomber ce coup affreux,
Dont ſe voit foudroyé tout l'eſpoir de nos vœux ?

ACANTE.

Ne faites point languir deux amans davantage,
Et nous dites quel ſort voſtre cœur nous partage.

TYRENE.

Il vaut mieux, quand on craint ces malheurs éclatans,
En mourir tout d'un coup, que traiſner ſi long-temps.

MYRTIL.

Rendez, nobles Bergers, le calme à voſtre flâme :
La belle Melicerte a captivé mon ame.
Auprés de cét Objet, mon ſort eſt aſſez dous,
Pour ne pas conſentir à rien prendre ſur vous ;
Et, ſi vos vœux enfin n'ont que les miens à craindre,
Vous n'aurez, l'un ny l'autre, aucun lieu de vous plaindre.

ACANTE.

Ha ! Myrtil, ſe peut-il que deux triſtes amans...

TYRENE.

Eſt-il vray que le Ciel, ſenſible à nos tourmens...

MYRTIL.

Oüy, content de mes fers, comme d'une victoire,
Je me ſuis excuſé de ce chois plein de gloire;
J'ay de mon Pere encor changé les volontez,
Et l'ay fait conſentir à mes felicitez.

ACANTE, *à Tyrene.*

Ha! que cette avanture eſt un charmant miracle,
Et qu'à noſtre pourſuite elle oſte un grand obſtacle!

TYRENE.

Elle peut renvoyer ces Nymphes à nos vœux,
Et nous donner moyen d'eſtre contens tous deux.

SCENE VII.

Nicandre, Acante, Tyrene, Myrtil.

NICANDRE.

Sçavez-vous en quel lieu Melicerte eſt cachée?

MYRTIL.

Comment ?

NICANDRE.

En diligence elle eſt par tout cherchée.

MYRTIL.

Et pourquoy ?

NICANDRE.

Nous allons perdre cette Beauté.
C'eſt pour elle qu'icy le Roy s'eſt tranſporté :
Avec un grand Seigneur on dit qu'il la marie.

MYRTIL.

O Ciel ! Expliquez-moy ce diſcours, je vous prie.

NICANDRE.

Ce ſont des incidens grands & myſterieux.
Oüy, le Roy vient chercher Melicerte en ces lieux ;
Et l'on dit qu'autrefois feu Beliſe, ſa mere,
Dont tout Tempé croyoit que Mopſe eſtoit le frere...
Mais je me ſuis chargé de la chercher par tout :
Vous ſçaurez tout cela tantoſt de bout en bout.

MYRTIL.

Ha Dieux, quelle rigueur! Hé Nicandre, Nicandre!

ACANTE.

Suivons auſſi ſes pas, afin de tout apprendre.

Fin du deuxieſme acte.

Cette Comedie n'a point eſté achevée; il n'y avoit que ces deux actes de faits lors que le Roy la demanda. Sa Majeſté en ayant eſté ſatiſfaite pour la Feſte où elle fut repreſentée, le ſieur de Moliere ne l'a point finie.



PASTORALE COMIQUE

precis d'une piece en un acte

meslée de chant & de dance.



REPRESENTÉE POUR LES DIVERTISSEMENS DU ROY

dans le Ballet des Muses, à St-Germain-en-Laye

le 2 decembre 1666.

Thalie, à qui la Comedie eſt conſacrée, a pour ſon partage, dans le *Ballet des Muſes*, une piece comique repreſentée par les Comediens du Roy, & compoſée par celuy de tous nos Poetes qui, dans ce genre d'écrire, peut le plus juſtement ſe comparer aux Anciens.



LES PERSONNAGES

IRIS, jeune bergere.

LYCAS, riche pafteur, amant d'Iris.

FILENE, riche pafteur, fon rival.

CORIDON, jeune berger, aymé d'Iris.

Un Paftre, amy de Filene.

Un Berger enjoüé.

Magiciens dançans.

Magiciens chantans.

Paifans.

Une Egyptienne.

Suite de danceurs & muficiens.



PASTORALE COMIQUE

LA SCENE PREMIERE

est entre Lycas, riche pasteur, & Coridon, son confident.

LA SCENE II

est une Ceremonie magique de Chantres & Danceurs.

LES DEUX MAGICIENS DANÇANS SONT :

Les sieurs La Pierre & Favier.

LES TROIS MAGICIENS ASSISTANS ET CHANTANS SONT :

Meſſieurs Le Gros, Don, & Gaye.

Ils chantent.

Deeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe & tes gans.

O toy! qui peux rendre agreables
Les viſages les plus mal-faits,
Répans, Venus, de tes attraits
Deux ou trois dozes charitables
Sur ce muſeau tondu tout frais!

Deeſſe des appas,
Ne nous refuſe pas
La grace qu'implorent nos bouches;
Nous t'en prions par tes rubans,
Par tes boucles de diamans,
Ton rouge, ta poudre, tes mouches,
Ton maſque, ta coëffe & tes gans.

Ha ! qu'il eſt beau,
Le Jouvenceau !
Ha ! qu'il eſt beau ! Ha ! qu'il eſt beau !
Qu'il va faire mourir de belles !
Auprés de luy les plus cruelles
Ne pourront tenir dans leur peau.
Ha ! qu'il est beau,
Le Jouvenceau !
Ha ! qu'il est beau ! Ha ! qu'il eſt beau !
Ho, ho, ho, ho, ho, ho.

Qu'il eſt joly,
Gentil, poly !
Qu'il eſt joly ! qu'il eſt joly !
Eſt-il des yeux qu'il ne raviſſe ?
Il paſſe en beauté feu Narciſſe,
Qui fut un blondin accomply.
Qu'il eſt joly,
Gentil, poly !
Qu'il eſt joly ! Qu'il eſt joly !
Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

LES SIX MAGICIENS ASSISTANS ET DANÇANS SONT :

Les ſieurs Chicaneau, Bonard,
Noblet le cadet, Arnald, Mayeu & Foignard.

LA SCENE III

est entre Lycas & Filene, riches pasteurs.

FILENE, *chante.*

Paissez, cheres brebis, les herbettes naissantes;
Ces prez & ces ruisseaux ont dequoy vous charmer;
Mais si vous desirez vivre toûjours contentes,
Petites innocentes,
Gardez-vous bien d'aymer.

Lycas, voulant faire des vers, nomme le nom d'Iris, sa maistresse, en presence de Filene, son rival; dont Filene, en colere, chante.

FILENE.

Est-ce toy que j'entens, temeraire, est-ce toy
Qui nommes la Beauté qui me tient sous sa loy?

LYCAS, *respond.*

Oüy, c'est moy; oüy, c'est moy.

FILENE.

Oses-tu bien, en aucune façon,
Proferer ce beau nom?

LYCAS.

Hé! pourquoy non? hé! pourquoy non?

FILENE.

Iris charme mon ame;
Et qui pour elle aura
Le moindre brin de flâme,
Il s'en repentira.

LYCAS.

Je me mocque de cela,
Je me mocque de cela.

FILENE.

Je t'eftrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma Belle :
Ce que je dy, je le feray,
Je t'eftrangleray, mangeray,
Il fuffit que j'en ay juré.
Quand les Dieux prendroient ta querelle,
Je t'eftrangleray, mangeray,
Si tu nommes jamais ma Belle.

LYCAS.

Bagatelle, bagatelle.

LA SCENE IV

est entre Lycas & Iris, jeune bergere, dont Lycas est amoureux.

LA SCENE V

est entre Lycas & un pastre, qui apporte un cartel à Lycas de la part de Filene, son rival.

LA SCENE VI

est entre Lycas & Coridon.

LA SCENE VII

est entre Lycas & Filene.

FILENE, *venant pour se battre, chante.*

Arreste, mal-heureux,
Tourne, tourne visage,
Et voyons qui des deux
Obtiendra l'avantage.

LYCAS *parle &* FILENE *reprend.*

C'eſt par trop diſcourir;
Allons, il faut mourir.

LA SCENE VIII

eſt de huict païſans qui, venant pour ſeparer Filene & Lycas, prennent querelle & dancent en ſe battant.

LES HUICT PAÏSANS SONT :

Les ſieurs Dolivet, Payſan, Deſonets, Du Pron, La Pierre, Mercier, Peſan & Le Roy.

LA SCENE IX

eſt entre Coridon, jeune berger, & les huict païſans qui, par les perſuaſions de Coridon, ſe reconcilient, & aprés s'eſtre reconciliez, dancent.

LA SCENE X

eſt entre Filene, Lycas & Coridon.

LA SCENE XI

est entre Iris, bergere, & Coridon, berger.

LA SCENE XII

est entre Iris, bergere; Filene, Lycas & Coridon.

FILENE, *chante.*

N'attendez pas qu'icy je me vante moy-mesme,
Pour le chois que vous balancez :
Vous avez des yeux, je vous ayme ;
C'est vous en dire assez.

LA SCENE XIII

est entre Filene & Lycas, qui, rebutez par la belle Iris, chantent ensemble leur desespoir.

FILENE.

Helas ! peut-on sentir de plus vive douleur ?
Nous preferer un servile pasteur !
O ciel !

LYCAS.

O fort!

FILENE.

Quelle rigueur!

LYCAS.

Quel coup!

FILENE.

Quoy! tant de pleurs,

LYCAS.

Tant de perfeverance.

FILENE.

Tant de langueur,

LYCAS.

Tant de fouffrance,

FILENE.

Tant de vœux,

LYCAS.

Tant de foins,

FILENE.

Tant d'ardeur,

LYCAS.

Tant d'amour,

FILENE.

Avec tant de mefpris font traitez en ce jour!
Ha! cruelle,

LYCAS.

Cœur dur,

FILENE.

Tygreffe,

LYCAS.

Inexorable,

FILENE.

Inhumaine,

LYCAS.

Inflexible,

FILENE.

Ingrate,

LYCAS.

Impitoyable,

FILENE.

Tu veux donc nous faire mourir?
Il te faut contenter.

LYCAS.

Il te faut obeir.

FILENE.

Mourons, Lycas.

LYCAS.

Mourons, Fileine.

FILENE.

Avec ce fer finiſſons noſtre peine.

LYCAS.

Pouffe.

FILENE.

Ferme.

LYCAS.

Courage.

FILENE.

Allons, va le premier.

LYCAS.

Non, je veux marcher le dernier.

FILENE.

Puis qu'un mefme malheur aujourd'huy nous raffemble,
Allons, partons enfemble.

LA SCENE XIV

eft d'un jeune Berger enjoüé, qui, venant confoler Filene & Lycas, chante.

Ha! quelle folie
De quitter la vie
Pour une Beauté
Dont on eft rebuté!

On peut pour un Objet aymable,
Dont le cœur nous eſt favorable,
Vouloir perdre la clarté ;
Mais quitter la vie
Pour une Beauté
Dont on eſt rebuté,
Ha ! quelle folie !

LA SCENE DERNIERE

eſt d'une Egyptienne, ſuivie d'une douzaine de gens, qui, ne cherchant que la joye, dancent avec elle aux Chanſons qu'elle chante agreablement. En voicy les paroles.

PREMIER AIR.

D'un pauvre cœur
Soulagez le martire,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.
J'ay beau vous dire
Ma vive ardeur,
Je vous voy rire
De ma langueur.
Ha ! cruelle, j'expire
Sous tant de rigueur.
D'un pauvre cœur
Soulagez le martire,
D'un pauvre cœur
Soulagez la douleur.

SECOND AIR.

Croyez-moy, haſtons-nous, ma Silvie,
Uſons bien des momens precieux ;
Contentons icy noſtre envie,
De nos ans le feu nous y convie ;
Nous ne ſçaurions, vous & moy, faire mieux.

Quand l'Hyver a glacé nos guerets,
Le Prin-temps vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attrais ;
Mais, helas ! quand l'age nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

Ne cherchons tous les jours qu'à nous plaire,
Soyons-y l'un & l'autre empreſſez ;
Du plaiſir faiſons noſtre affaire,
Des chagrins ſongeons à nous deffaire.
Il vient un temps où l'on en prend aſſez.

Quand l'Hyver a glacé nos guerets,
Le Prin-temps vient reprendre ſa place,
Et ramene à nos champs leurs attrais ;
Mais, helas ! quand l'age nous glace,
Nos beaux jours ne reviennent jamais.

L'EGYPTIENNE QUI DANCE ET CHANTE EST :

Noblet l'aiſné.

LES DOUZE DANÇANS SONT :

Quatre Joüant de la Guitare.

Monſieur de Lully.
Meſſieurs Beauchamp, Chicaneau & Vagnart.

Quatre Joüant des Caſtagnettes.

Les Sieurs Favier, Bonard, Saint-André & Arnald.

Quatre Joüant des Gnacares.

Meſſieurs La Marre, Des-Airs ſecond, Du Feu et Peſan.



LE SICILIEN

OU

L'AMOUR PEINTRE

comedie-ballet en un acte, en profe.



REPRESENTÉE POUR LES DIVERTISSEMENS DU ROY
dans le Ballet des Mufes, à St-Germain-en-Laye
au mois de Janvier 1667.

ET DONNÉE POUR LA PREMIERE FOIS A PARIS
fur le theatre du Palais Royal
le 10 Juin de la mefme année.

LES PERSONNAGES

D. PEDRE, ficilien, amant d'Ifidore.

ISIDORE, efclave grecque.

ADRASTE, gentil-homme françois.

HALI, turc, efclave d'Adrafte.

ZAÏDE, efclave.

UN MAGISTRAT SICILIEN.

DEUX LAQUAIS d'Adrafte.

Trois Bergers, chantans.

Un Efclave turc, chantant.

Quatre Efclaves turcs, dançans.

Maures & Maurefques de qualité.

Maures nuds.

Maures à capot.



LE SICILIEN

COMEDIE-BALLET.

SCENE PREMIERE.

Un lieu proche de la maiſon de Dom Pedre.

Hali, Trois Muſiciens.

HALI, *aux Muſiciens.*

Chut... N'avancez pas davantage, & demeurez dans cét endroit, juſqu'à ce que je vous appelle.

SCENE II

HALI, *seul.*

Il fait noir comme dans un four : le ciel s'eſt habillé ce ſoir en Scaramouche, & je ne voy pas une eſtoille qui monſtre le bout de ſon nez. Sotte condition que celle d'un eſclave ! De ne vivre jamais pour ſoy, & d'eſtre toûjours tout entier aux paſſions d'un maiſtre; de n'eſtre réglé que par ſes humeurs, & de ſe voir reduit à faire ſes propres affaires de tous les ſoucis qu'il peut prendre ! Le mien me fait icy eſpouſer ſes inquiétudes; &, parce qu'il eſt amoureux, il faut que nuict & jour je n'aye aucun repos. Mais voicy des flambeaux; &, ſans doute, c'eſt luy.

SCENE III.

Adraſte, Deux Laquais, Hali.

ADRASTE.

Eſt-ce toy, Hali?

HALI.

Et qui pourroit-ce eſtre que moy? A ces heures de nuict, hors vous & moy, Monſieur, je ne croy pas que perſonne s'aviſe de courir maintenant les ruës.

ADRASTE.

Auſſi ne croy-je pas qu'on puiſſe voir perſonne qui ſente dans ſon cœur la peine que je ſens. Car, enfin, ce n'eſt rien d'avoir à combattre l'indifference ou les rigueurs d'une Beauté qu'on ayme, on a toûjours au moins le plaiſir de la plainte, & la liberté des ſoûpirs; mais ne pouvoir trouver aucune occaſion de parler à ce qu'on adore, ne pouvoir ſçavoir d'une Belle ſi l'amour qu'inſpirent ſes yeux eſt pour luy plaire ou luy déplaire, c'eſt la plus faſcheuſe, à mon gré, de toutes les inquiétudes; & c'eſt où me réduit l'incommode Jalous qui veille, avec tant de ſoucy, ſur ma charmante Grecque, & ne fait pas un pas ſans la traiſner à ſes coſtez.

HALI.

Mais il eſt, en amour, pluſieurs façons de ſe parler; & il me ſemble, à moy, que vos yeux & les ſiens, depuis prés de deux mois, ſe ſont dit bien des choſes.

ADRASTE.

Il eſt vray qu'elle & moy ſouvent nous nous ſommes parlé des yeux; mais comment reconnoiſtre que, chacun de noſtre coſté, nous ayons, comme il faut, expliqué ce langage? Et que ſçay-je, aprés tout, ſi elle entend bien tout ce que mes regards luy diſent, & ſi les ſiens me diſent ce que je croy par fois entendre?

HALI.

Il faut chercher quelque moyen de ſe parler d'autre maniere.

ADRASTE.

As-tu là tes Muficiens?

HALI.

Oüy.

ADRASTE.

Fay-les approcher.

(*Seul.*)

Je veux, jufques au jour, les faire icy chanter; & voir fi leur mufique n'obligera point cette Belle à paroiftre à quelque feneftre.

SCENE IV.

Trois Muficiens, Hali, Adrafte.

HALI.

Les voicy. Que chanteront-ils?

ADRASTE.

Ce qu'ils jugeront de meilleur.

HALI.

Il faut qu'ils chantent un Trio qu'ils me chanterent l'autre jour.

ADRASTE.

Non. Ce n'eſt pas ce qu'il me faut.

HALI.

Ha! Monſieur, c'eſt du beau beccarre!

ADRASTE.

Que diantre veux-tu dire avec ton beau beccarre?

HALI.

Monſieur, je tiens pour le beccarre. Vous ſçavez que je m'y connois. Le beccarre me charme; hors du beccarre, point de ſalut en Harmonie. Eſcoutez un peu ce Trio.

ADRASTE.

Non. Je veux quelque choſe de tendre & de paſſionné, quelque choſe qui m'entretienne dans une douce reſverie.

HALI.

Je voy bien que vous eſtes pour le bémol; mais il y a moyen de nous contenter l'un & l'autre. Il faut qu'ils vous chantent une certaine ſcene d'une petite Comedie que je leur ay veu eſſayer. Ce ſont deux Bergers amoureux, tout remplis de langueur, qui, ſur bémol, viennent ſeparément

faire leurs plaintes dans un bois, puis fe defcouvrent l'un à l'autre la cruauté de leurs maiftreffes; & là-deffus vient un Berger joyeux avec un beccarre admirable, qui fe mocque de leur foibleffe.

ADRASTE.

J'y confens. Voyons ce que c'eft.

HALI.

Voicy, tout jufte, un lieu propre à fervir de fcene; & voila deux flambeaux pour éclairer la Comedie.

ADRASTE.

Place-toy contre ce logis, afin qu'au moindre brüit que l'on fera dedans, je faffe cacher les lumieres.





SCENE DE COMEDIE

CHANTÉE PAR TROIS MUSICIENS :

Les Sieurs Blondel, Gaye et Noblet.

LE BERGER FILENE.

Si du trifte recit de mon inquiétude
Je trouble le repos de voftre folitude,
Rochers, ne foyez point fafchez.
Quand vous fçaurez l'excez de mes peines fecrettes,
Tout rochers que vous eftes,
Vous en ferez touchez.

LE BERGER TIRCIS.

Les oyfeaux resjoüis, dés que le jour s'avance,
Recommancent leurs chants dans ces vaftes forefts ;
Et moy j'y recommance
Mes foûpirs languiffans & mes triftes regrets.
Ha ! mon cher Filene.

FILENE.

Ha! mon cher Tircis.

TIRCIS.

Que je ſens de peine!

FILENE.

Que j'ay de ſoucis!

TIRCIS.

Toûjours ſourde à mes vœux eſt l'ingratte Climene.

FILENE.

Cloris n'a point pour moy de regards adoucis.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

O loy trop inhumaine!
Amour, ſi tu ne peux les contraindre d'aymer,
Pour quoy leur laiſſes-tu le pouvoir de charmer?

TROISIESME BERGER *les interrompt.*

Pauvres amans, quelle erreur
D'adorer des inhumaines!
Jamais les ames bien ſaines
Ne ſe payent de rigueur;
Et les faveurs ſont les chaînes
Qui doivent lier un cœur.

On voit cent Belles icy
Auprés de qui je m'empreſſe;
A leur voûer ma tendreſſe
Je mets mon plus doux ſoucy;
Mais, lors que l'on eſt tygreſſe,
Ma foy, je ſuis tygre auſſi.

FILENE ET TIRCIS *reſpondent.*

Heureux, helas! qui peut aymer ainſi.

HALI.

Monſieur, je viens d'oüir quelque bruit au dedans.

ADRASTE.

Qu'on ſe retire viſte, & qu'on éteigne les flambeaux.

SCENE V.

Dom Pedre, Adraſte, Hali.

D. PEDRE, *ſortant en bonnet de nuict & robe de chambre, avec une eſpée ſous ſon bras.*

Il y a quelque temps que j'entens chanter à ma porte; &, ſans doute, cela ne ſe fait pas pour rien. Il faut que, dans



l'obſcurité, je taſche à deſcouvrir quelles gens ce peuvent eſtre.

ADRASTE.

Hali !

HALI.

Quoy ?

ADRASTE.

N'entens-tu plus rien ?

HALI.

Non.

(D. Pedre eſt derriere eux, qui les eſcoute.)

ADRASTE.

Quoy ! tous nos efforts ne pourront obtenir que je parle un moment à cette aymable Grecque ! Et ce Jalous maudit, ce traiſtre de Sicilien, me fermera toûjours tout accez auprés d'elle !

HALI.

Je voudrois de bon cœur que le Diable l'euſt emporté, pour la fatigue qu'il nous donne, le faſcheux, le bourreau qu'il eſt. Ha ! ſi nous le tenions icy, que je prendrois de joye à vanger ſur ſon dos tous les pas inutiles que ſa jalouſie nous fait faire !

ADRASTE.

Si faut-il bien pourtant trouver quelque moyen, quelque invention, quelque rufe, pour attraper noftre brutal. J'y fuis trop engagé pour en avoir le dementy; & quand j'y devrois employer...

HALI.

Monfieur, je ne fçay pas ce que cela veut dire, mais la porte eft ouverte; &, fi vous le voulez, j'entreray doucement pour defcouvrir d'où cela vient.

(*D. Pedre fe retire fur fa porte.*)

ADRASTE.

Oüy, fay; mais fans faire de bruit. Je ne m'éloigne pas de toy. Pluft au Ciel que ce fuft la charmante Ifidore!

D. PEDRE, *donnant à Hali fur la jouë.*

Qui va là?

HALI, *luy en faifant de mefme.*

Amy.

D. PEDRE.

Hola! Francifque, Dominique, Simon, Martin, Pierre, Thomas, Georges, Charles, Barthelemy! Allons, promptement mon efpée, ma rondache, ma halebarde, mes piftolets,

mes moufquetons, mes fuzils. Vifte, dépefchez. Allons, tuë, point de quartier!

SCENE VI.

Adrafte, Hali.

ADRASTE.

Je n'entens remuër perfonne. Hali, Hali!

HALI, *caché dans un coin.*

Monfieur.

ADRASTE.

Où donc te caches-tu?

HALI.

Ces gens font-ils fortis?

ADRASTE.

Non. Perfonne ne bouge.

HALI, *fortant d'où il eftoit caché.*

S'ils viennent, ils feront frottez.

ADRASTE.

Quoy! Tous nos ſoins ſeront donc inutiles! Et toûjours ce faſcheux Jalous ſe mocquera de nos deſſeins!

HALI.

Non. Le courroux du point d'honneur me prend : il ne ſera pas dit qu'on triomphe de mon adreſſe; ma qualité de fourbe s'indigne de tous ces obſtacles, & je prétens faire eſclater les talens que j'ay eus du Ciel.

ADRASTE.

Je voudrois ſeulement que, par quelque moyen, par un Billet, par quelque bouche, elle fuſt avertie des ſentimens qu'on a pour elle, & ſçavoir les ſiens là-deſſus. Aprés, on peut trouver facilement les moyens...

HALI.

Laiſſez-moy faire ſeulement. J'en eſſayeray tant de toutes les manieres, que quelque choſe enfin nous pourra reüſſir. Allons, le jour paroiſt; je vais chercher mes gens, & venir attendre, en ce lieu, que noſtre Jalous ſorte.

SCENE VII.

D. Pedre, Iſidore.

ISIDORE.

Je ne ſçay pas quel plaiſir vous prenez à me réveiller ſi

matin. Cela s'ajuste assez mal, ce me femble, au dessein que vous avez pris de me faire peindre aujourd'huy; & ce n'est guéres pour avoir le teint frais & les yeux brillans, que se lever ainsi dés la pointe du jour.

D. PEDRE.

J'ay une affaire qui m'oblige à sortir à l'heure qu'il est.

ISIDORE.

Mais l'affaire que vous avez eust bien pû se passer, je croy, de ma presence; & vous pouviez, sans vous incommoder, me laisser gouster les douceurs du sommeil du matin.

D. PEDRE.

Oüy. Mais je suis bien aise de vous voir toûjours avec moy. Il n'est pas mal de s'asseurer un peu contre les soins des surveillans; &, cette nuict encore, on est venu chanter sous nos fenestres.

ISIDORE.

Il est vray. La musique en estoit admirable.

D. PEDRE.

C'estoit pour vous que cela se faisoit?

ISIDORE.

Je le veux croire ainsi, puis que vous me le dites.

D. PEDRE.

Vous ſçavez qui eſtoit celuy qui donnoit cette Serenade?

ISIDORE.

Non pas; mais, qui que ce puiſſe eſtre, je luy ſuis obligée.

D. PEDRE.

Obligée?

ISIDORE.

Sans doute, puis qu'il cherche à me divertir.

D. PEDRE.

Vous trouvez donc bon qu'on vous ayme?

ISIDORE.

Fort bon. Cela n'eſt jamais qu'obligeant.

D. PEDRE.

Et vous voulez du bien à tous ceux qui prennent ce ſoin?

ISIDORE.

Aſſeurément.



D. PEDRE.

C'eſt dire fort net ſes penſées.

ISIDORE.

A quoy bon de diſſimuler? Quelque mine qu'on faſſe, on eſt toûjours bien aiſe d'eſtre aymée. Ces hommages à nos appas ne ſont jamais pour nous déplaire. Quoy qu'on en puiſſe dire, la grande ambition des femmes eſt, croyez-moy, d'inſpirer de l'amour. Tous les ſoins qu'elles prennent ne ſont que pour cela; & l'on n'en void point de ſi fiere, qui ne s'applaudiſſe en ſon cœur des conqueſtes que ſont ſes yeux.

D. PEDRE.

Mais ſi vous prenez, vous, du plaiſir à vous voir aymée, ſçavez-vous bien, moy qui vous ayme, que je n'y en prens nullement?

ISIDORE.

Je ne ſçay pas pourquoy cela; & ſi j'aymois quelqu'un, je n'aurois point de plus grand plaiſir que de le voir aymé de tout le monde. Y a-t-il rien qui marque davantage la beauté du chois que l'on fait? Et n'eſt-ce pas pour s'applaudir, que ce que nous aymons ſoit trouvé fort aymable?

D. PEDRE.

Chacun ayme à ſa guiſe, & ce n'eſt pas là ma methode.

Je feray fort ravy qu'on ne vous trouve point ſi belle, & vous m'obligerez de n'affecter point tant de la paroiſtre à d'autres yeux.

ISIDORE.

Quoy! Jalous de ces choſes-là?

D. PEDRE.

Oüy, jalous de ces choſes-là; mais jalous comme un tygre, &, ſi vous voulez, comme un diable. Mon amour vous veut toute à moy. Sa delicateſſe s'offence d'un foûris, d'un regard qu'on vous peut arracher; & tous les ſoins qu'on me void prendre ne ſont que pour fermer tout accez aux galans, & m'aſſeurer la poſſeſſion d'un cœur dont je ne puis ſouffrir qu'on me vole la moindre choſe.

ISIDORE.

Certes, voulez-vous que je diſe? Vous prenez un mauvais party; & la poſſeſſion d'un cœur eſt fort mal aſſeurée, lors qu'on prétend le retenir par force. Pour moy, je vous l'avouë, ſi j'eſtois galant d'une femme qui fuſt au pouvoir de quelqu'un, je mettrois toute mon eſtude à rendre ce quelqu'un jalous, & l'obliger à veiller nuict & jour celle que je voudrois gagner. C'eſt un admirable moyen d'avancer ſes affaires; & l'on ne tarde gueres à profiter du chagrin & de la colere que donne à l'eſprit d'une femme la contrainte, & la ſervitude.

D. PEDRE.

Si bien donc que ſi quelqu'un vous en contoit, il vous trouveroit diſpoſée à recevoir ſes vœux?

ISIDORE.

Je ne vous dy rien là-deſſus. Mais les femmes, enfin, n'ayment pas qu'on les geſne ; & c'eſt beaucoup riſquer que de leur montrer des ſoupçons & de les tenir renfermées.

D. PEDRE.

Vous reconnoiſſez peu ce que vous me devez; & il me ſemble qu'une eſclave que l'on a affranchie, & dont on veut faire ſa femme...

ISIDORE.

Quelle obligation vous ay-je, ſi vous changez mon eſclavage en un autre beaucoup plus rude, ſi vous ne me laiſſez joüir d'aucune liberté, & me fatiguez, comme on void, d'une garde continüelle?

D. PEDRE.

Mais tout cela ne part que d'un excez d'amour.

ISIDORE.

Si c'eſt voſtre façon d'aymer, je vous prie de me haïr.

D. PEDRE.

Vous eſtes aujourd'huy dans une humeur deſobligeante ; & je pardonne ces paroles au chagrin où vous pouvez eſtre, de vous eſtre levée matin.

SCENE VIII.

Hali, D. Pedre, Isidore.

(Hali faisant plusieurs reverences à D. Pedre.)

D. PEDRE.

Tréve aux ceremonies. Que voulez-vous?

HALI.

(Il se tourne devers Isidore à chaque parole qu'il dit à D. Pedre, & luy fait des signes pour luy faire connoistre le dessein de son Maistre.)

Signor (avec la permission de la Signore), je vous diray (avec la permission de la Signore) que je viens vous trouver (avec la permission de la Signore), pour vous prier (avec la permission de la Signore) de vouloir bien (avec la permission de la Signore)...

D. PEDRE.

Avec la permission de la Signore, passez un peu de ce costé.

HALI.

Signor, je suis un Virtuose.

D. PEDRE.

Je n'ay rien à donner.

HALI.

Ce n'eſt pas ce que je demande. Mais, comme je me meſle un peu de muſique & de dance, j'ay inſtruit quelques eſclaves qui voudroient bien trouver un maiſtre qui ſe pluſt à ces choſes; &, comme je ſçay que vous eſtes une Perſonne conſiderable, je voudrois vous prier de les voir & de les entendre, pour les acheter s'ils vous plaiſent, où pour leur enſeigner quelqu'un de vos amis qui vouluſt s'en accommoder.

ISIDORE.

C'eſt une choſe à voir, & cela nous divertira. Faites-les-nous venir.

HALI.

Chala bala!... Voicy une Chanſon nouvelle qui eſt du tems. Ecoûtez bien. Chala bala!





SCENE IX.

Cinq Efclaves Turcs, Hali, D. Pedre, Ifidore.

INTERMEDE.

ESCLAVE TURC, CHANTANT :

Le fieur Gaye.

QUATRE ESCLAVES TURCS, DANÇANS :

Les fieurs Le Preftre, Chicaneau,
Mayeu, Pefan.

(Hali, tafchant de defcouvrir à Ifidore la paffion de fon Maiftre, fe fert adroitement de cinq Efclaves turcs, dont un chante & les

quatre autres dancent; les proposant à D. Pedre comme Esclaves agreables & capables de luy donner du divertissement.)

UN ESCLAVE TURC, *chante.*

D'un cœur ardent, en tous lieux,
Un amant suit une Belle;
Mais d'un Jalous odieux
La vigilance eternelle
Fait qu'il ne peut, que des yeux,
S'entretenir avec elle.
Est-il peine plus cruelle
Pour un cœur bien amoureux?

(L'Esclave turc, aprés avoir chanté, craignant que D. Pedre ne vienne à comprendre le sens de ce qu'il vient de dire, & à s'appercevoir de sa fourberie, se tourne entiérement vers D. Pedre, &, pour l'amuser, luy chante en langage franc ces paroles.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara :
Ti voler comprara?
Mi servi à ti,
Se pagar per mi;
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara,
Ti voler comprara?

(Ensuite de quoy les quatre autres Esclaves turcs dancent. Puis,

l'Esclave chantant recommence; lequel, persuadé que D. Pedre ne soupçonne rien, chante encore ces paroles qui s'adressent à Isidore.)

C'est un supplice, à tous coups,
Sous qui cét Amant expire;
Mais si d'un œil un peu dous
La Belle voit son martire,
Et consent qu'aux yeux de tous
Pour ses attrais il soupire,
Il pourroit bien-tost se rire
De tous les soins du Jalous.

(Aussi-tost qu'il a chanté, craignant toûjours que D. Pedre ne s'apperçoive de quelque chose, il recommence.)

Chiribirida ouch alla,
Star bon Turca,
Non aver danara :
Ti voler comprara?
Mi servir à ti,
Se pagar per mi;
Far bona coucina,
Mi levar matina,
Far boller caldara.
Parlara, parlara,
Ti voler comprara?

(Puis, les quatre Esclaves redançant, enfin D. Pedre venant a s'appercevoir de la fourberie chante à son tour ces paroles.)

D. PEDRE, *chante.*

Sçavez-vous, mes drolles,
Que cette chanson

Sent, pour vos efpaulles,
Les coups de bafton ?

Chiribirida ouch alla,
Mi ti non comprara,
Ma ti baftonara,
Si ti non andara.
Andara, andara,
O ti baftonara.

Ho ! ho ! quels égrillards !

(*A Ifidore.*)

Allons, rentrons icy : j'ay changé de penfée; & puis, le temps fe couvre un peu.

(*A Hali, qui paroift encore là.*)

Ha! Fourbe, que je vous y trouve!

HALI.

Hé bien! oüy, mon Maiftre l'adore. Il n'a point de plus grand defir que de luy montrer fon amour; &, fi elle y confent, il la prendra pour femme.

D. PEDRE.

Oüy, oüy. Je la luy garde.

HALI.

Nous l'aurons, malgré vous.

D. PEDRE.

Comment! coquin...

HALI.

Nous l'aurons, dy-je, en dépit de vos dents.

D. PEDRE.

Si je prens...

HALI.

Vous avez beau faire la garde, j'en ay juré, elle fera à nous.

D. PEDRE.

Laiffe-moy faire, je t'attraperay fans courir.

HALI.

C'eft nous qui vous attraperons. Elle fera noftre femme, la chofe eft refoluë.

(Seul).

Il faut que j'y périffe, ou que j'en vienne à bout.

SCENE X.

Adraste, Deux Laquais, Hali.

ADRASTE.

Hé bien! Hali, nos affaires s'avancent-elles?

HALI.

Monſieur, j'ay déja fait quelque petite tentative; mais je...

ADRASTE.

Ne te mets point en peine, j'ay trouvé par hazard tout ce que je voulois; & je vais joüir du bon-heur de voir, chez elle, cette Belle. Je me ſuis rencontré chez le peintre Damon, qui m'a dit qu'aujourd'huy il venoit faire le portraict de cette adorable perſonne; &, comme il eſt depuis long-temps de mes plus intimes amis, il a voulu ſervir mes feux, & m'envoye à ſa place, avec un petit mot de lettre pour me faire accepter. Tu ſçais que, de tout temps, je me ſuis plû à la peinture, & que par fois je manie le pinceau, contre la couſtume de France, qui ne veut pas qu'un gentil-homme ſçache rien faire : ainſi j'auray la liberté de voir cette Belle à mon aiſe. Mais je ne doute pas que mon Jalous faſcheux ne ſoit toûjours preſent, & n'empeſche tous les propos que nous pourrions avoir enſemble; &, pour te dire vray, j'ay, par le moyen d'une jeune Eſclave, un ſtratageſme preſt pour tirer cette belle

Grecque des mains de ſon Jalous, ſi je puis obtenir d'elle qu'elle y conſente.

HALI.

Laiſſez-moy faire, je veux vous faire un peu de jour à la pouvoir entretenir.

(*Il parle bas à l'oreille d'Adraſte.*)

Il ne ſera pas dit que je ne ſerve de rien dans cette affaire-là. Quand allez-vous?

ADRASTE.

Tout de ce pas, & j'ay déja preparé toutes choſes.

HALI.

Je vais, de mon coſté, me preparer auſſi.

ADRASTE.

Je ne veux point perdre de temps. Hola! Il me tarde que je ne gouſte le plaiſir de la voir.

SCENE XI.

D. Pedre, Adraſte, Deux Laquais.

Une chambre du logis de D. Pedre.

D. PEDRE.

Que cherchez-vous. Cavalier, dans cette maiſon?

ADRASTE.

J'y cherche le ſeigneur Dom Pedre.

D. PEDRE.

Vous l'avez devant vous.

ADRASTE.

Il prendra, s'il luy plaiſt, la peine de lire cette lettre.

D. PEDRE, *lit.*

Je vous envoye, au lieu de moy, pour le portraict que vous ſçavez, ce gentil-homme françois, qui, comme curieux d'obliger les honneſtes gens, a bien voulu prendre ce ſoin, ſur la propoſition que je luy en ay faite. Il eſt, ſans contredit, le premier homme du monde pour ces ſortes d'Ouvrages; & j'ay creu que je ne vous pouvois rendre un ſervice plus agreable que de vous l'envoyer, dans le deſſein que vous avez d'avoir un portraict achevé de la Perſonne que vous aymez. Gardez-vous bien ſur tout de luy parler d'aucune recompenſe; car c'eſt un homme qui s'en offenceroit, & qui ne fait les choſes que pour la gloire & pour la reputation.

Seigneur françois, c'eſt une grande grace que vous me voulez faire, & je vous ſuis fort obligé.

ADRASTE.

Toute mon ambition eſt de rendre ſervice aux gens de nom & de merite.

D. PEDRE.

Je vais faire venir la Perſonne dont il s'agiſt.

SCENE XII.

Iſidore, D. Pedre, Adraſte, Deux Laquais.

D. PEDRE, *à Iſidore.*

Voicy un Gentil-homme que Damon nous envoye, qui ſe veut bien donner la peine de vous peindre.

(*Adraſte baiſe Iſidore en la ſalüant, & D. Pedre luy dit.*)

Hola! Seigneur françois, cette façon de ſalüer n'eſt point d'uſage en ce païs.

ADRASTE.

C'eſt la maniere de France.

D. PEDRE.

La maniere de France eſt bonne pour vos femmes; mais, pour les noſtres, elle eſt un peu trop familiere.

ISIDORE.

Je reçois cét honneur avec beaucoup de joye. L'avanture

me furprend fort; &, pour dire le vray, je ne m'attendois pas d'avoir un Peintre fi illuftre.

ADRASTE.

Il n'y a perfonne, fans doute, qui ne tinft à beaucoup de gloire de toucher à un tel Ouvrage. Je n'ay pas grande habilité; mais le fujet, icy, ne fournit que trop de luy-mefme, & il y a moyen de faire quelque chofe de beau fur un Original fait comme celuy-là.

ISIDORE.

L'Original eft peu de chofe; mais l'adreffe du Peintre en fçaura couvrir les defauts.

ADRASTE.

Le Peintre n'y en void aucun; & tout ce qu'il fouhaite, eft d'en pouvoir reprefenter les graces aux yeux de tout le monde, auffi grandes qu'il les peut voir.

ISIDORE.

Si voftre pinceau flate autant que voftre langue, vous allez me faire un portraict qui ne me reffemblera pas.

ADRASTE.

Le Ciel, qui fit l'Original, nous ofte le moyen d'en faire un portraict qui puiffe flater.

ISIDORE.

Le Ciel, quoy que vous en difiez, ne...

D. PEDRE.

Finiffons cela, de grace. Laiffons les complimens & fongeons au portraict.

ADRASTE, *aux laquais.*

Allons, apportez tout.

(*On apporte tout ce qu'il faut pour peindre Ifidore.*)

ISIDORE.

Où voulez-vous que je me place ?

ADRASTE.

Icy. Voicy le lieu le plus avantageux, & qui reçoit le mieux les veuës favorables de la lumiere que nous cherchons.

ISIDORE.

Suis-je bien ainfi ?

ADRASTE.

Oüy. Levez vous un peu, s'il vous plaift. Un peu plus de

ce costé-là. Le corps tourné ainsi. La teste un peu levée, afin que la beauté du cou paroisse. Cecy un peu plus découvert. (*Il parle de sa gorge.*) Bon. Là, un peu davantage : encore tant soit peu.

D. PEDRE.

Il y a bien de la peine à vous mettre ; ne sçauriez-vous vous tenir comme il faut ?

ISIDORE.

Ce sont icy des choses toutes neuves pour moy ; & c'est à Monsieur à me mettre de la façon qu'il veut.

ADRASTE.

Voila qui va le mieux du monde, & vous vous tenez à merveilles.

(*La faisant tourner un peu devers luy.*)

Comme cela, s'il vous plaist. Le tout dépend des attitudes qu'on donne aux personnes qu'on peint.

D. PEDRE.

Fort bien.

ADRASTE.

Un peu plus de ce costé. Vos yeux toûjours tournez vers moy, je vous en prie ; vos regards attachez aux miens.

ISIDORE

Je ne fuis pas comme ces femmes qui veulent, en fe faifant peindre, des portraicts qui ne font point elles, & ne font point fatisfaites du Peintre, s'il ne les fait toûjours plus belles que le jour. Il faudroit, pour les contenter, ne faire qu'un portraict pour toutes; car toutes demandent les mefmes chofes : un teint tout de lys & de rofes, un nez bien fait, une petite bouche & de grands yeux vifs, bien fendus; & fur tout le vifage pas plus gros que le poing, l'euffent-elles d'un pié de large. Pour moy, je vous demande un portraict qui foit moy, & qui n'oblige point à demander qui c'eft.

ADRASTE.

Il feroit malaifé qu'on demandaft cela du voftre; & vous avez des traicts à qui fort peu d'autres reffemblent. Qu'ils ont de douceur & de charmes! Et qu'on court de rifque à les peindre!

D. PEDRE.

Le nez me femble un peu trop gros.

ADRASTE.

J'ay leu, je ne fçay où, qu'Apelle peignit autrefois une maiftreffe d'Alexandre d'une merveilleufe beauté, & qu'il en devint, la peignant, fi éperdûment amoureux, qu'il fut prés d'en perdre la vie; de forte qu'Alexandre, par generofité, luy ceda l'Objet de fes vœux. (*Il parle à D. Pedre.*) Je pour-



rois faire icy ce qu'Apelle fit autrefois ; mais vous ne feriez pas, peut-eſtre, ce que fit Alexandre.

(D. Pedre fait la grimace.)

ISIDORE.

Tout cela ſent la Nation ; & toûjours meſſieurs les François ont un fonds de galanterie qui ſe répand par tout.

ADRASTE.

On ne ſe trompe guere à ces ſortes de choſes ; & vous avez l'eſprit trop éclairé, pour ne pas voir de quelle ſource partent les choſes qu'on vous dit. Oüy, quand Alexandre ſeroit icy, & que ce ſeroit voſtre amant, je ne pourrois m'empeſcher de vous dire que je n'ay rien veu de ſi beau que ce que je voy maintenant, & que...

D. PEDRE.

Seigneur François, vous ne devriez pas, ce me ſemble, parler; cela vous détourne de voſtre ouvrage.

ADRASTE.

Ha ! Point du tout. J'ay toûjours de couſtume de parler quand je peins ; & il eſt beſoin, dans ces choſes, d'un peu de converſation pour réveiller l'eſprit, & tenir les viſages dans la gayeté neceſſaire aux perſonnes que l'on veut peindre.

SCENE XIII.

Hali veſtu en eſpagnol, *Iſidore, D. Pedre, Adraſte.*

D. PEDRE.

Que veut cét homme-là? Et qui laiſſe monter les gens ſans nous en venir avertir?

HALI, *à D. Pedre.*

J'entre icy librement; mais, entre Cavaliers, telle liberté eſt permiſe. Seigneur, ſuis-je connu de vous?

D. PEDRE.

Non, Seigneur.

HALI.

Je ſuis Dom Gilles d'Avalos; & l'Hiſtoire d'Eſpagne vous doit avoir inſtruit de mon mérite.

D. PEDRE.

Souhaitez-vous quelque choſe de moy?

HALI.

Oüy, un conſeil ſur un fait d'honneur. Je ſçay qu'en ces

matieres il eſt malaiſé de trouver un Cavalier plus conſommé que vous ; mais je vous demande, pour grace, que nous nous tirions à l'eſcart.

D. PEDRE.

Nous voila aſſez loin.

ADRASTE *va pour parler à Iſidore, D. Pedre le ſurprend.*

J'obſervois de prés la couleur de ſes yeux.

HALI, *tirant D. Pedre.*

Seigneur, j'ay receu un ſoufflet. Vous ſçavez ce qu'eſt un ſoufflet, lors qu'il ſe donne à main ouverte ſur le beau milieu de la jouë. J'ay ce ſoufflet fort ſur le cœur ; & je ſuis dans l'incertitude, ſi, pour me vanger de l'affront, je dois me battre avec mon homme, ou bien le faire aſſaſſiner

D. PEDRE.

Aſſaſſiner, c'eſt le plus ſeur & le plus court chemin. Quel eſt voſtre ennemy?

HALI.

Parlons bas, s'il vous plaiſt.

ADRASTE *ſe met aux genoux d'Iſidore pendant que D. Pedre parle à Hali.*

Oüy, charmante Iſidore, mes regards vous le diſent depuis

plus de deux mois, & vous les avez entendus. Je vous ayme plus que tout ce que l'on peut aymer, & je n'ay point d'autre penſée, d'autre but, d'autre paſſion que d'eſtre à vous toute ma vie.

ISIDORE.

Je ne ſçay ſi vous dites vray; mais vous persüadez.

ADRASTE.

Mais vous persüaday-je juſqu'à vous inſpirer quelque peu de bonté pour moy?

ISIDORE.

Je ne crains que d'en trop avoir.

ADRASTE.

En aurez-vous aſſez pour conſentir, belle Iſidore, au deſſein que je vous ay dit?

ISIDORE.

Je ne puis encore vous le dire.

ADRASTE.

Qu'attendez-vous pour cela?

ISIDORE.

A me reſoudre.

ADRASTE.

Ha! Quand on ayme bien, on se résout bientost.

ISIDORE.

Hé bien! Allez, oüy, j'y consens.

ADRASTE.

Mais consentez-vous, dites-moy, que ce soit dés ce moment mesme?

ISIDORE.

Lors qu'on est une fois résolu sur la chose, s'arreste-t-on sur le temps?

D. PEDRE, *à Hali.*

Voila mon sentiment, & je vous baise les mains.

HALI.

Seigneur, quand vous aurez receu quelque soufflet, je suis homme aussi de conseil; & je pourray vous rendre la pareille.

D. PEDRE.

Je vous laisse aller sans vous reconduire; mais, entre Cavaliers, cette liberté est permise.

ADRASTE, *à Isidore.*

Non, il n'eſt rien qui puiſſe effacer de mon cœur les tendres teſmoignages...

(*A D. Pedre appercevant qu'il parle de prés à Iſidore.*)

Je regardois ce petit trou qu'elle a au coſté du menton; & je croyois d'abord que ce fuſt une tache. Mais c'eſt aſſez pour aujourd'huy, nous finirons une autre fois.

(*Parlant à D. Pedre.*)

Non, ne regardez rien encore; faites ſerrer cela, je vous prie.

(*A Iſidore.*)

Et vous, je vous conjure de ne vous relaſcher point, & de garder un eſprit gay, pour le deſſein que j'ay d'achever noſtre ouvrage.

ISIDORE.

Je conſerveray pour cela toute la gayeté qu'il faut.

SCENE XIV.

Iſidore, D. Pedre.

ISIDORE.

Qu'en dites-vous? Ce gentil-homme me paroiſt le plus civil

du monde; & l'on doit demeurer d'accord que les François ont quelque chofe en eux de poly, de galant, que n'ont point les autres Nations.

D. PEDRE.

Oüy; mais ils ont cela de mauvais, qu'ils s'émancipent un peu trop, & s'attachent, en eftourdys, à conter des fleurettes à tout ce qu'ils rencontrent.

ISIDORE.

C'eft qu'ils fçavent qu'on plaift aux Dames par ces chofes.

D. PEDRE.

Oüy; mais s'ils plaifent aux Dames, ils defplaifent fort aux Meffieurs; & l'on n'eft point bien aife de voir, fur fa mouftache, cajeoller hardiment fa femme ou fa maiftreffe.

ISIDORE.

Ce qu'ils en font n'eft que par jeu.

SCENE XV.

Zaide voilée, *Ifidore*, *D. Pedre*.

ZAIDE.

Ha! feigneur Cavalier, fauvez-moy, s'il vous plaift, des

mains d'un mary furieux dont je fuis pourfuivie. Sa jaloufie eft incroyable, & paffe, dans fes mouvemens, tout ce qu'on peut imaginer. Il va jufques à vouloir que je fois toûjours voilée; &, pour m'avoir trouvée le vifage un peu découvert, il a mis l'efpée à la main, & m'a reduite à me jetter chez vous, pour vous demander voftre appuy contre fon injuftice. Mais je le voy paroiftre. De grace, feigneur Cavalier, fauvez-moy de fa fureur !

D. PEDRE, *à Zaide, luy monftrant Ifidore.*

Entrez là-dedans avec elle, & n'apprehendez rien.

SCENE XVI.

Adrafte, D. Pedre.

D. PEDRE.

Hé quoy! Seigneur, c'eft vous! Tant de jaloufie pour un François? Je penfois qu'il n'y euft que nous qui en fuffions capables.

ADRASTE.

Les François excellent toûjours dans toutes les chofes qu'ils font; &, quand nous nous meflons d'eftre jalous, nous le fommes vingt fois plus qu'un Sicilien. L'Infafme croit avoir trouvé chez vous un affeuré refuge: mais vous eftes trop raifonnable pour blafmer mon reffentiment. Laiffez-moy, je vous prie, la traitter comme elle merite.

D. PEDRE.

Ha! De grace, arreftez. L'offence eft trop petite pour un courroux fi grand.

ADRASTE.

La grandeur d'une telle offence n'eft pas dans l'importance des chofes que l'on fait. Elle eft à tranfgreffer les ordres qu'on nous donne : &, fur de pareilles matieres, ce qui n'eft qu'une bagatelle devient fort criminel lors qu'il eft deffendu.

D. PEDRE.

De la façon qu'elle a parlé, tout ce qu'elle en a fait a efté fans deffein ; & je vous prie, enfin, de vous remettre bien enfemble.

ADRASTE.

Hé quoy! Vous prenez fon party, vous qui eftes fi délicat fur ces fortes de chofes?

D. PEDRE.

Oüy, je prens fon party ; &, fi vous voulez m'obliger, vous oublierez voftre colere, & vous vous reconcilierez tous deux. C'eft une grace que je vous demande ; & je la recevray comme un effay de l'amitié que je veux qui foit entre nous.

ADRASTE.

Il ne m'eft pas permis, à ces conditions, de vous rien refufer. Je feray ce que vous voudrez.

D. PEDRE, *à Zaide.*

Hola! venez.

SCENE XVII.

Zaide, Adraste dans un coin du theatre, *D. Pedre.*

D. PEDRE.

Vous n'avez qu'à me fuivre, & j'ay fait voftre paix. Vous ne pouviez jamais mieux tomber que chez moy.

ZAÏDE.

Je vous fuis obligée plus qu'on ne fçauroit croire : mais je m'en vais prendre mon voile; je n'ay garde, fans luy, de paroiftre à fes yeux.

SCENE XVIII.

Adrafte, D. Pedre.

D. PEDRE.

La voicy qui s'en va venir; & fon ame, je vous affeure, a

paru toute resjoüye lors que je luy ay dit que j'avois raccommodé tout.

SCENE XIX.

Isidore sous le voile de Zaïde, *Adraste*, *D. Pedre*.

D. PEDRE, *à Adraste*.

Puis que vous m'avez bien voulu abandonner vostre ressentiment, trouvez bon qu'en ce lieu je vous fasse toucher dans la main l'un de l'autre; & que tous deux je vous conjure de vivre, pour l'amour de moy, dans une parfaite union.

ADRASTE.

Oüy, je vous le promets, que, pour l'amour de vous, je m'en vais avec elle vivre le mieux du monde.

D. PEDRE.

Vous m'obligez sensiblement, & j'en garderay la memoire.

ADRASTE.

Je vous donne ma parole, seigneur Dom Pedre, qu'à vostre consideration, je m'en vais la traitter du mieux qu'il me sera possible.

D. PEDRE.

C'eſt trop de grace que vous me faites.

(*Seul.*)

Il eſt bon de pacifier & d'adoucir toûjours les choſes. Hola! Iſidore, venez.

SCENE XX.

Zaide ſans voile, *D. Pedre.*

D. PEDRE.

Comment! Que veut dire cela?

ZAÏDE.

Ce que cela veut dire? Qu'un jalous eſt un monſtre hay de tout le monde, & qu'il n'y a perſonne qui ne ſoit ravy de luy nuire, n'y euſt-il point d'autre intereſt; que toutes les ferrures & les verroux du monde ne retiennent point les perſonnes, & que c'eſt le cœur qu'il faut arreſter par la douceur & par la complaiſance; qu'Iſidore eſt entre les mains du Cavalier qu'elle ayme, & que vous eſtes pris pour duppe.

D. PEDRE.

Dom Pedre ſouffrira cette injure mortelle! Non, non: j'ay trop de cœur, & je vais demander l'appuy de la Juſtice pour pouſſer le perfide à bout.

SCENE DERNIERE.

Un Magiſtrat Sicilien, D. Pedre.

Une place publique.

D. PEDRE.

C'eſt icy le logis d'un Senateur.

(*Il frappe à la porte.*)

Hola!

LE MAGISTRAT.

Serviteur, ſeigneur Dom Pedre. Que vous venez à propos!

D. PEDRE

Je viens me plaindre à vous d'un affront qu'on m'a fait.

LE MAGISTRAT.

J'ay fait une Maſcarade la plus belle du monde.

D. PEDRE.

Un traiſtre de François m'a joüé une piece.

LE MAGISTRAT.

Vous n'avez, dans voſtre vie, jamais rien veu de ſi beau.

D. PEDRE.

Il m'a enlevé une fille que j'avois affranchie.

LE MAGISTRAT.

Ce ſont gens veſtus en Maures, qui dancent admirablement.

D. PEDRE.

Vous voyez ſi c'eſt une injure qui ſe doive ſouffrir.

LE MAGISTRAT.

Les habits merveilleux, & qui ſont faits exprés.

D. PEDRE.

Je demande l'appuy de la Juſtice contre cette action.

LE MAGISTRAT.

Je veux que vous voyiez cela. On la va repeter pour en donner le divertiſſement au peuple.

D. PEDRE.

Comment! Dequoy parlez-vous là?

LE MAGISTRAT.

Je parle de ma Mafcarade.

D. PEDRE.

Je vous parle de mon affaire.

LE MAGISTRAT.

Je ne veux point, aujourd'huy, d'autres affaires que de plaifir. Allons, Meffieurs, venez. Voyons fi cela ira bien.

D. PEDRE.

La pefte foit du fou, avec fa Mafcarade!

LE MAGISTRAT.

Diantre foit le fafcheux, avecque fon affaire!





DIVERTISSEMENT

dancé par plusieurs Maures, & par où finit la Comedie.

MAURES ET MAURESQUES DE QUALITÉ :

LE ROY.

Monsieur Le Grand, les Marquis de Villeroy & de Rassan.

MADAME.

Mademoiselle de La Valliere, Madame de Rochefort
& Mademoiselle de Brancas.

MAURES NUDS.

Monſieur Cocquet, Monſieur de Souville,
Meſſieurs Beauchamp, Noblet, Chicaneau, La Pierre,
Favier & Des-Airs galand.

MAURES A CAPOT.

Meſſieurs La Marre, Du Feu, Arnald,
Vagnart & Bonard.

FIN DU TOME QUATRIEME.

TABLE DES MATIERES.







THÉÂTRE
de
J.-B. MOLIÈRE

TOME QUATRIÈME

N. SCHEURING
—
1867







